Digitized by Google

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·

Grande Sala 08
6 - VII - 13

III 6 VII 13

LES EXILÉS

DANS LA FORÊT

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

13236

LES EXILÉS

DANS LA FORÊT

PAR

LE CAPITAINE MAYNE-REID

TRADUITS DE L'ANGLAIS

PAR Mme HENRIETTE LOREAU

et illustrés de 12 vignettes

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1859

LES EXILÉS

DANS LA FORÊT.

I

La plus vaste forêt de la terre.

Enfants, mes lecteurs, on m'a dit que vous ne vous étiez pas ennuyés avec moi; croyez bien qu'en échange votre compagnie m'est extrêmement agréable, et la preuve, c'est que je viens encore vous chercher pour refaire avec vous un de ces grands voyages où nous aurons mille aventures. Vous consentez, n'est-ce pas? Tournez-vous donc vers l'Ouest, traversons l'Atlantique, et abordons au Nouveau-Monde. Quoi, toujours en Amérique! dites-vous; oh! ne craignez pas que je vous ramène aux lieux que vous connaissez déjà.

D'autres scènes nous attendent; c'est une faune, une flore nouvelles que je vous promets; je puis dire une autre terre, et surtout d'autres cieux. A notre dernier voyage nous allions vers le Nord; aujourd'hui nous partons pour le Sud. Nous vivions enfermés dans notre log-house[1], dont nous avions calfeutré soigneusement les moindres ouvertures; désormais nous laisserons avec délices entrer la brise dans notre cottage[2] de palmiers et de roseaux, et des vêtements légers remplaceront nos fourrures épaisses. Au lieu des morsures que nous faisait la gelée, nous aurons celle des moustiques, des scorpions, des araignées, des fourmis, des mille-pieds, des serpents. N'ayez pas peur : chaque blessure trouvera sa guérison, chaque venin son antidote.

Cette campagne aura de nouveaux plaisirs; ce beau pays est celui du soleil. Rappelez-vous comme nous grelottions pendant la nuit, pelotonnés sur nous-mêmes, dans un coin de notre sombre demeure, étouffés sous le poids des peaux de buffle qui nous écrasaient et ne nous réchauffaient pas. Là-bas nous dormirons dans un hamac, doucement bercés, à l'ombre des palmiers et des fougères; et nos regards, au lieu de cette voûte de

1. Maison faite avec des troncs d'arbre.
2. Petite maison de campagne.

plomb où ils s'arrêtaient sur la grande Ourse, rencontreront un ciel d'azur où la croix du Sud étincellera dans toute sa gloire. C'était un désert nu et stérile, des lacs, des marais et des rivières glacées que nous traversions naguère; désormais nous glisserons au milieu d'une nature splendide, sur les fleuves majestueux qui sillonnent ces régions où la vie éclate de toutes parts et se révèle avec toute sa puissance.

Au lieu de ces plaines de sable, de ces terres désolées et couvertes de neige, parsemées çà et là de végétaux rabougris, c'est dans une forêt immense, la plus vaste de toutes celles qui existent sur terre, une forêt dont le feuillage est toujours vert et les plantes toujours en fleurs, que nous allons pénétrer. Vous donnerai-je une idée de l'immensité de cette forêt primitive, en disant que son étendue égale celle de l'Europe entière; que si une ligne droite la traversait dans sa plus grande largeur, cette ligne n'aurait pas moins de 3900 kilomètres de long; que le diamètre du cercle dont l'une de ses parties serait entourée dépasserait 1600 kilomètres, et que toute la surface de cette immense région est couverte d'arbres magnifiques, sans autre vide entre eux que le lit des rivières et des fleuves qui parcourent cet océan de verdure?

Et que de formes étranges dans cette vallée sans

pareille, où des arbres géants, comme le céiba, le zamang, le caoba, sont enlacés par des lianes presque aussi grosses que le tronc qu'elles étreignent et qu'elles semblent vouloir étouffer dans leurs replis; où l'arbre-vache donne ses flots de lait, le juvia ses noix énormes, le cinchona son écorce, le volador ses graines ailées, l'arnatto sa teinture, la vanille ses gousses triangulaires et parfumées; où les palmiers élèvent à 50 mètres de hauteur leur chapiteau de feuillage; où, sur les eaux, le victoria regia déploie ses larges feuilles et mêle ses grandes fleurs à celles des nénufars et des iris, à côté de roseaux gigantesques, l'arondinaire doré, le bambou et la caña brava, qui rivalisent pour la taille avec les arbres de la forêt!

Puis, dans l'ombre ou se chauffant au soleil, dans le hallier ou sur les branches, le jaguar à la robe tachetée, l'ocelot et le puma; le tapir et le cabiai, le tamanoir et l'armadille; les quadrumanes, depuis les grands hurleurs jusqu'aux ouistitis de la grosseur d'un écureuil. Et des oiseaux sans nombre; perroquets, aracaris, couroucous et toucans au milieu de la feuillée; près des eaux, les ibis, les hérons, les flamants écarlates; dans les airs, les vautours et les aigles; dans les fleuves, des caïmans et des crocodiles, des tortues et des gymnotes; sur le tronc des arbres, l'iguane à crête, hideux à voir; et près des lacs, immobile et attendant sa proie,

l'anaconda, grand boa d'eau, couché sur la branche qui se projette au-dessus de l'onde, d'où il guette le pécari, le cabiai, le paca ou l'agouti qu'il va saisir, tandis que son congénère, l'avaleur de cerfs, enroulé au tronc d'un arbre situé en lieu sec, attend le chevreuil ou le daim qui va passer.

Nous verrons encore le fourmi-lion creuser dans le sable le trou qui lui sert de piége et où tombera la fourmi imprudente qui viendra s'y pencher; nous admirerons les pyramides construites par les termites; et suspendus aux branches, couvrant des arbres entiers, nous trouverons les nids de certaines fourmis, ceux des loriots et des troupiales (*icterus* et *cassicus*) semblables à de longues bourses cylindriques.

Tout cela, enfants, et bien d'autres choses merveilleuses que renferme la grande forêt de la vallée des Amazones.

II

Les réfugiés.

Il y a longtemps déjà que, par une belle soirée, vous eussiez pu voir une petite troupe de voyageurs gravir la Cordillère des Andes, qui se trouve à l'est de l'ancienne ville de Cuzco. C'était toute une famille : le père, la mère, les deux enfants et un fidèle serviteur.

Le chef de la petite bande était un homme de grande taille et de belle figure, approchant de la quarantaine et dont la physionomie révélait l'origine espagnole. Il était en effet Spano-Américain ou *créole;* n'oubliez pas que le créole n'a jamais de sang africain dans les veines. Les races d'Amérique issues des nègres s'appellent *mulâtres*, *quarterons*, *quinterons*, *métis*, jamais créoles; ce nom est exclusivement réservé aux Américains de race européenne.

Notre voyageur, qu'on nommait don Pablo Raméro, était donc créole, natif de Cuzco, l'ancienne capitale des Incas du Pérou.

Don Pablo paraissait plus âgé qu'il ne l'était vraiment : l'étude, les tourments et le chagrin avaient pâli son visage et fatigué ses traits; mais, en dépit de son regard sérieux et triste, parfois son œil brillait encore d'un vif éclat, et sa démarche élégante et facile annonçait la vigueur. Il portait les cheveux courts, suivant l'usage des Spano-Américains, la barbe rasée, à l'exception toutefois des moustaches, qu'il avait épaisses et d'un beau noir; le fond de son pantalon de velours était garni de cuir imprimé, et ses bottes avaient la couleur fauve de la peau tannée à l'état naturel; une jaquette sombre, complétement boutonnée, couvrait son buste; une ceinture de soie écarlate entourait sa taille et laissait pendre à gauche ses longs bouts

ornés de franges; elle soutenait en outre un couteau espagnol et deux pistolets montés en argent et richement travaillés. Mais tout cela était caché par un ample *poncho*, vêtement qui, dans l'Amérique méridionale, sert de manteau dans le jour et de couverture pendant la nuit. Figurez-vous un morceau d'étoffe à peu près de la dimension et de la forme d'une couverture ordinaire, ayant au milieu une fente par laquelle on passe la tête en laissant ensuite retomber les deux bouts de l'étoffe de chaque côté du corps. En général, le poncho est tissé de plusieurs couleurs formant divers dessins. Au Mexique, presque tout le monde porte un vêtement analogue qu'on appelle *serapé*. Le poncho de don Pablo, tissé à la main et fait en laine choisie de vigogne, valait environ 500 francs et l'eût protégé non-seulement contre le froid, mais encore l'eût abrité de la pluie aussi bien qu'un mackintosh. Le chapeau de don Pablo n'était ni moins curieux ni moins cher : c'était l'un de ceux qu'on nomme *panama* ou *guayaquil*, du nom des lieux habités par les Indiens qui les fabriquent avec une herbe marine très-rare et qu'on trouve sur les côtes de l'océan Pacifique. Un bon guayaquil ne vous préserve pas seulement de la pluie; son principal avantage est de vous défendre contre les rayons d'un soleil tropical, et c'est ce qui lui donne tant de prix dans ces contrées brûlantes; il est extrê-

mement solide et peut durer vingt-cinq ou trente ans. Celui de don Pablo était des plus précieux et complétait un ensemble de toilette qui annonçait un homme riche appartenant à la noblesse du pays.

Sa femme, brune et belle Espagnole, portait un costume qui confirmait encore cette opinion de richesse : sa robe de soie noire à corsage de velours, délicatement brodée; sa mantille, son chapeau semblable à celui de don Pablo, tout dans son ensemble dénotait une femme de goût et d'un rang distingué. Son fils, âgé de treize ou quatorze ans, avait une profusion de beaux cheveux bruns, sous lesquels brillaient de grands yeux noirs; c'était l'aîné. Sa sœur, brune comme lui, avait aussi de beaux grands yeux, mais rêveurs et ombragés de longs cils qui en augmentaient la douceur et l'expression profonde.

Peut-être n'y a-t-il pas au monde de plus beaux enfants que ceux d'origine espagnole : leur peau brune est d'un velouté, d'une finesse sans égale; et, dans les regards qui s'échappent de leurs paupières si largement ouvertes, se trouve une fierté pleine de grandeur qu'on rencontre rarement dans les autres pays. Les femmes conservent longtemps cette noblesse du regard; les hommes la perdent bien plus tôt, parce qu'ils ont des mœurs, des habitudes moins pures, et que la corruption de l'esprit se reflète toujours sur le visage. Les gens vi-

cieux ont quelque chose de bas et de dégradé dans la physionomie, en dépit de leur beauté native; la vertu, au contraire, prête à la laideur elle-même une expression dont le charme survit à la jeunesse.

Mais, parmi tous les enfants d'Espagne, on n'en eût pas trouvé de plus charmants et de plus beaux que Léon et Léona, le fils et la fille de don Pablo et de doña Isidora.

Le dernier voyageur dont nous ayons à parler n'était pas de la même race que notre famille créole. Presque aussi grand que don Pablo, mais plus mince, plus anguleux, on reconnaissait en lui un Indien de l'Amérique du Sud à ses cheveux noirs, longs et droits, à son teint cuivré, à son œil perçant, à son regard sauvage, à son costume étrange. Issu de la noble race des Incas du Pérou, Guapo n'était pourtant que le serviteur de don Pablo; mais il régnait entre le maître et le vieillard, car Guapo n'était plus jeune, une familiarité affectueuse qui semblait provenir d'une union plus intime que n'en fait naître d'ordinaire le lien de la servitude entre maître et valet.

Cet Indien était de ceux qui se rallièrent à Tupac Amaru dans l'insurrection qui éclata contre les Espagnols. Il avait été saisi, mis en prison et condamné à mort; on l'eût exécuté sans l'influence de don Pablo, qui lui sauva la vie, et Guapo était resté, non-seulement le serviteur zélé, mais l'ami

le plus sincère et le plus dévoué de son bienfaiteur et de sa famille.

Guapo n'avait pas de souliers, mais des sandales; ses jambes nues portaient de nombreuses cicatrices dues aux blessures que lui avaient faites les cactus et les buissons d'acacia si communs dans les montagnes du Pérou; une jupe courte de serge grossière lui descendait jusqu'aux genoux; la partie supérieure de son corps était complétement nue et montrait des muscles vigoureux, fortement accusés sous la peau cuivrée qui caractérise les indigènes du Nouveau-Monde. Quand la fraîcheur se faisait sentir, Guapo mettait une espèce de poncho comme son maître, mais d'une étoffe commune faite avec la laine grossière du lama. Jamais il ne se couvrait la tête. Sa figure expressive annonçait l'intelligence, et la fermeté de son allure semblait lui promettre de longs jours exempts d'infirmités.

Quatre animaux portaient nos voyageurs et leurs bagages : Léon montait le cheval; dona Isidora et sa fille étaient assises sur la mule; deux bêtes de somme, deux lamas, ces chameaux du Pérou, étaient chargés de quelques objets qu'on avait emportés. Pablo et l'Indien allaient à pied de compagnie.

Don Pablo paraissait fatigué. Pourquoi n'avait-il pas de cheval, puisqu'il était si riche? De plus, son visage était triste, son regard était inquiet;

FUITE DES RÉFUGIÉS. (Page 10.)

celui de sa femme l'était aussi, et les enfants se taisaient tristement, sans savoir pourquoi, devant un danger que l'inquiétude de leurs parents leur faisait soupçonner. Guapo lui-même était sérieux; à chaque angle de la route montueuse, il se retournait pour regarder avec anxiété dans la direction de Cuzco. Pourquoi cette inquiétude et cette tristesse? Parce que don Pablo fuyait en toute hâte et craignait d'être poursuivi. Avait-il donc commis un crime? Au contraire, il avait fait preuve de cette noble vertu qu'on nomme patriotisme; et, victime de son courage et de son amour pour son pays, il fuyait au désert afin d'échapper à une mort ignominieuse.

Les faits que je vous raconte se passaient à la fin du siècle dernier, avant que les colonies spano-américaines fussent émancipées. Ces contrées étaient alors gouvernées par des vice-rois qui représentaient le roi d'Espagne et se montraient plus absolus que le monarque lui-même. Ils tenaient une cour splendide et vivaient dans tout le luxe pompeux des États voisins de la barbarie; ayant le droit de vie et de mort, ils en usaient de la façon la plus inique et la plus arbitraire. Venant d'Espagne, favoris corrompus de cette cour dépravée, ils ne s'entouraient que d'officiers arrivés comme eux de la vieille Europe et qui éloignaient les créoles de tout emploi, quels que fussent d'ail-

leurs leur aptitude aux affaires, leur naissance ou leur savoir. Ces valets affamés, que les Péruviens appelaient *gachupinos*, joignaient le mépris et l'insulte aux déprédations et aux rigueurs d'une administration tyrannique. De là ces mécontentements d'où sortit la grande révolution qui, après quinze années de lutte sanglante, donna l'indépendance aux colonies espagnoles, et que précédèrent longtemps à l'avance des soulèvements partiels cruellement réprimés.

On vous dira sans doute que l'Amérique du Sud n'a rien gagné à cette indépendance, et que l'anarchie a depuis lors désolé ce beau pays. Il y a peu de questions qui soient jugées plus superficiellement et surtout plus faussement que celle de la liberté des peuples. C'est une erreur de croire qu'une nation est paisible et prospère par cela seul qu'elle est calme. La Russie est tranquille; rien ne paraît, à la surface, troubler sa quiétude; mais ses millions de serfs, courbés sous le fouet du maître, sont à l'état de guerre incessante et y demeureront tant que ce calme vanté pèsera sur cet empire. La paix n'existe pas pour l'esclave, pas même pour le pauvre sujet écrasé par l'impôt; ce n'est pour lui qu'une lutte permanente et systématisée, souvent plus pernicieuse dans ses effets que la guerre ouverte et l'anarchie sanglante. C'est par millions que cette lutte quotidienne et sociale compte ses

morts; et les victimes de la faim, ces victimes du crime politique des gouvernements, sont autrement nombreuses que celles des champs de bataille. Je ne puis pas maintenant vous parler de toutes ces choses : peut-être un jour, enfants, reviendrai-je sur ce sujet, que je traiterai avec vous comme il mérite de l'être.

C'était donc à la fin du siècle dernier; l'influence de la révolution française de 1789 se faisait ressentir jusque dans les colonies spano-américaines. Plusieurs essais de révolte furent tentés; mais ces efforts prématurés échouèrent, et ceux qui y prirent part furent traqués et traînés à la mort. Don Pablo eût partagé le supplice de ses malheureux frères, s'il n'avait pu s'enfuir; tous ses biens furent confisqués et devinrent la proie des hommes rapaces dont il avait voulu délivrer sa patrie.

C'est au moment de sa fuite que nous l'avons aperçu gravissant la montagne avec sa famille et son fidèle Guapo; de là son modeste équipage et le chemin qu'il suivait. Son intention était de gagner le versant oriental des Andes, et de chercher un asile dans la forêt inhabitée. Il était parvenu à dépister les soldats qui étaient à sa poursuite; mais qui pouvait dire combien de temps durerait cette erreur, et qui pouvait savoir si ces adroits limiers ne retrouveraient pas sa trace?

III

Les arbres-poison.

Nos voyageurs, tout en suivant le sentier raboteux qui serpentait au flanc de la montagne, se trouvaient à plusieurs milliers de pieds au-dessus du niveau de la mer. La végétation devenait de plus en plus rare autour d'eux; rien n'y méritait le nom d'arbres si ce n'est quelques maigres spécimens de queñoas rabougris (*polylepis racemosa*) et quelques bouquets de ratanhia (*krameria*) qui couvraient le versant du rocher. Ces arbres, ou plutôt ces arbustes, sont employés comme bois de chauffage par les Indiens, à qui le ratanhia fournit en outre un remède très-usité contre la dyssenterie et le crachement de sang. On tire de la racine de cet arbre un extrait qu'on exporte en Europe et dont les propriétés hémostatiques[1] et astringentes sont utilisées en médecine.

Don Pablo était un naturaliste éminent; comme la plupart des premiers patriotes qui soulevèrent les colonies spano-américaines, il s'était distingué dans les sciences, pour lesquelles il avait toujours

1. *Hémostatique*, qui arrête le sang.

eu un goût très-prononcé. Peut-être était-ce la première fois qu'il voyageait sans observer attentivement la faune et la flore des lieux qu'il traversait; mais, préoccupé du danger qui le menaçait et qui pouvait atteindre sa femme et ses enfants, il ne regardait même pas les objets qui se présentaient à sa vue, et il ne prêta pas la moindre attention à la belle espèce de locustier qui doit à ses fleurs d'un rouge vif d'être appelée *sang du Christ* par les Péruviens. Il ne songeait qu'à augmenter la distance qui séparerait sa famille de ses ennemis acharnés; mais le sentier n'était plus que le lit d'un torrent desséché que l'on gravissait à grand'peine; cette marche pénible était d'ailleurs trop longue pour les lamas, qui font rarement plus de 15 à 20 kilomètres par jour. Ces pauvres bêtes n'en pouvaient plus; elles s'arrêtaient malgré tous les efforts de Guapo, dont la voix bien connue les avait excitées et soutenues jusque-là; le bourdonnement particulier que ces animaux font entendre quand ils sont arrêtés, et qui a quelque ressemblance avec les sons d'une harpe éolienne, devenait de plus en plus fort; par intervalles il arrivait au grondement, et nos voyageurs commençaient à craindre de ne pas pouvoir sortir avant la nuit de l'étroit défilé où ils se trouvaient engagés, lorsqu'ils débouchèrent sur une espèce de plate-forme couverte d'arbres peu élevés, très-communs dans les Andes, et qu'on appelle

mollés. Ces arbres, qui n'ont pas plus de 3 à 4 mètres de hauteur, portent des feuilles délicatement pennées, semblables à celles de l'acacia, et sont couverts, dans la saison des fruits, de grappes de petites baies rouges et brillantes que les Indiens emploient pour faire une sorte de bière médicinale, très-estimée parmi eux. Le bois, qui leur sert de chauffage, a d'autant plus d'importance pour ces tribus, qu'il croît dans les lieux où les autres arbres sont rares, et les raffineurs de sucre en font grand cas, parce que les cendres qu'il donne, très-fortement alcalines, sont plus efficaces que les autres pour la clarification du sirop de canne. Les feuilles du mollé sont aromatiques et répandent une odeur très-forte quand on les a froissées.

« Nous passerons la nuit ici, dit immédiatement don Pablo en s'adressant à Guapo, et nous dormirons, protégés par ces arbres.

— Ici, mi amo[1]! s'écria l'Indien avec surprise.

— Et pourquoi pas? Si nous rentrons dans la ravine, nous pourrons ne pas retrouver de longtemps un terrain qui nous permette d'y coucher; d'ailleurs les lamas ne sauraient aller plus loin.

— Mais voyez donc, maître, continua Guapo.

— Qu'ai-je donc à voir?

— Ces arbres, maître.

1. Mon maître

— Eh bien, leur feuillage nous préservera de l'humidité de la nuit, et nous n'en dormirons que mieux.

— Impossible, maître; ce sont les arbres-poison : ceux qui se couchent à leur ombre ne se réveillent plus jamais.

— C'est une folie, Guapo. Tu es superstitieux, mais tout cela n'est que sottise; nous resterons ici; les lamas sont déjà couchés, et je garantis qu'ils ne partiraient pas. »

Guapo se tourna vers les lamas, espérant, s'il pouvait les emmener, qu'il déciderait don Pablo à les suivre; mais c'est l'un des traits particuliers du caractère des lamas, de ne pas vouloir faire un pas au delà de ce qu'ils considèrent comme une tâche suffisante; de même, quand on les surcharge, ils refusent de se lever jusqu'à ce qu'on ait réduit à 60 ou 70 kilogrammes le poids du fardeau qu'on leur donne; rien ne peut les déterminer à tenter un effort qu'ils regardent sans doute comme inutile, et dans ce cas, ni les coups ni les caresses ne peuvent triompher de leur résistance. Guapo, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir des lamas, n'en continua pas moins à supplier don Pablo de suivre son exemple et de gravir le rocher pour dormir à la belle étoile, plutôt qu'à l'ombre fatale des mollés. Mais plus il insistait, plus son maître voulait lui prouver ce qu'une pareille croyance avait de peu fondé, et ce fut une raison de plus pour don Pablo de s'installer avec sa

famille sous les arbres qu'il voulait réhabiliter dans l'esprit de son fidèle serviteur. On déchargea les lamas, on ôta la selle au cheval et à la mule, et ils furent abandonnés à eux-mêmes pour brouter l'herbe qu'ils pourraient trouver.

Pour tous nos voyageurs, la première chose à faire était de souper; chacun avait grand'faim; il était tard, et l'on n'avait rien mangé depuis le matin; mais dans la précipitation de la fuite on n'avait pas pu se munir d'abondantes provisions. Quelques pièces de bœuf séché emportées par Guapo étaient la seule ressource du garde-manger. Ce bœuf, joint à quelques racines d'oca, prises par l'Indien en passant près d'un champ de cette plante, composa le repas du soir des proscrits. La racine de l'oca (*oxalis tuberosa*) est tuberculeuse, de forme ovale, rouge pâle extérieurement, et blanche à l'intérieur; elle ressemble beaucoup à l'artichaut de Jérusalem, quoique plus longue et plus mince; elle a un goût douceâtre assez agréable, qui rappelle celui de la citrouille; on la mange grillée ou bouillie. Les Péruviens font encore usage d'une autre espèce de racine tuberculeuse, celle d'une capucine qu'ils appellent *ulluca;* plus glutineuse et moins bonne, cette racine est de forme variée : tantôt ronde, oblongue, droite ou courbée; d'un jaune rougeâtre extérieurement et de couleur verte à l'intérieur; insipide quand on la fait bouillir, elle devient excellente

quand elle est assaisonnée de piment (*capsicum*). Don Pablo se mit à chercher de côté et d'autre pour tâcher de découvrir quelque plante qui pût ajouter au menu de leur souper; il aperçut bientôt le *chenopodium quinoa*, dont les graines, ressemblant à du riz, mais plus petites, sont nutritives et d'un goût agréable, surtout quand on les fait cuire dans du lait. Avant la découverte de l'Amérique, le quinoa remplaçait le blé pour les indigènes, à qui le froment était complétement inconnu; on l'a même introduit et cultivé en Europe avec quelque succès; les jeunes feuilles peuvent se manger comme les épinards, qui, d'ailleurs, sont de la même famille.

Quand la nuit fut assez noire pour que la fumée ne pût se distinguer au loin, nos proscrits firent du feu, et doña Isidora, qui, malgré son rang élevé, s'entendait aux affaires du ménage, dirigea la cuisine avec une intelligence d'autant plus digne d'éloge que ce talent est fort rare chez les dames péruviennes, dont la toilette fait ordinairement la principale occupation. Le souper ne se fit pas attendre longtemps; l'appétit le fit trouver excellent, et nos voyageurs, s'enveloppant dans leurs ponchos, ne tardèrent pas à s'endormir du plus profond sommeil.

IV

Le souper de Guapo.

Guapo seul ne goûta pas au *charqui* (bœuf séché) et ne prit pas sa part des ocas; il avait un souper tout à lui, qu'il portait dans son sac et préférait de beaucoup à tout autre cuisine : c'était du *coca*.

Le coca est un arbrisseau d'environ deux mètres, qui croît spontanément dans les plus chaudes vallées des Andes; son nom botanique est *erythroxylon coca* ou *peruvianum ;* ses feuilles sont petites et d'un vert brillant, ses fleurs blanches; ses fruits consistent en de très-petites baies écarlate. Indigène du Pérou, on l'y trouve à l'état sauvage; mais on l'y cultive soigneusement dans des plantations qui prennent le nom de *cocalès*. Venu de graine, transplanté quand il a atteint 45 centimètres environ, protégé contre l'ardeur brûlante du soleil par du maïs que l'on sème entre les rayons, ou par des bouquets de palmiers disposés à cet effet, arrosé tous les cinq ou six jours quand il ne pleut pas, ce n'est qu'après deux ans et demi de soins assidus que le coca donne une première récolte. Ses feuilles, la seule de ses parties dont on fasse usage, sont recueillies avec autant de précaution

qu'on en prend en Chine pour la cueillette du thé. Comme en Chine, ce sont généralement des femmes qui sont employées à ce travail. Lorsque les feuilles sont mûres, c'est-à-dire au moment où, développées entièrement, elles deviennent cassantes, on les cueille et on les fait sécher au soleil sur une étoffe de laine grossière; la dessiccation opérée, ces feuilles, qui sont alors d'un vert pâle, sont mises dans des sacs que l'on couvre de sable bien sec; il ne reste plus alors qu'à les vendre, et leur prix sur les lieux est de 1 fr. 25 cent. le demi-kilogramme. Le coca donne trois récoltes par an, une tous les quatre mois, et cent pieds fournissent environ douze kilogrammes de feuilles par cueillette. Une plantation de coca dure longtemps, quand elle n'est pas attaquée par les fourmis, ce qui malheureusement n'est pas rare.

Je vous ai décrit minutieusement la culture de cette plante, parce qu'elle joue un rôle très-important dans l'économie domestique des Indiens de ces contrées. Dans chaque région du globe on fait un usage plus ou moins général de certains végétaux, dont les propriétés enivrantes ou stimulantes semblent répondre à un besoin impérieux : le thé en Chine, le bétel dans les parties méridionales de l'Asie, l'opium en Orient, le tabac et tant d'autres substances qui se mâchent ou qui se fument.

Mais le coca n'est pas seulement pour l'Indien

la feuille bienfaisante où il puise la distraction et l'oubli; c'est encore un aliment qui forme le fond de sa nourriture. Il peut rester jusqu'à six jours sans manger autre chose, et les pauvres mineurs du Pérou, qui sont tous *coqueros*, c'est-à-dire consommateurs de coca, ne supporteraient pas sans cela leur pénible travail. Pris à l'excès, le coca peut détruire la santé; mais son usage modéré n'a rien de nuisible et ne produit pas les résultats morbides de l'opium, ni même ceux du tabac.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, Guapo s'éloigna des mollés pour chercher un endroit où il pût dormir loin de cette ombre malfaisante. Après quelques détours, il aperçut une saillie que le rocher faisait au-dessus de l'abîme, et ce fut là qu'il vint s'asseoir avec l'intention d'y rester jusqu'au lendemain. Longtemps immobile, les yeux tournés vers la plate-forme où dormaient ses maîtres vénérés, l'Indien pensait avec effroi au sommeil de mort dont peut être ils ne s'éveilleraient plus. Cependant l'assurance de don Pablo, qui était un savant et qui n'aurait pas exposé sa famille à un danger même incertain, s'il n'eût pas été sûr de l'innocuité des arbres, tranquillisa peu à peu le fidèle serviteur, à qui la confiance rendit un appétit que la terreur avait paralysé.

Il prit une sorte de blague en peau de chin-

chilla, qui pendait à son cou, en tira une demi-douzaine de feuilles de coca et se mit à les mâcher; puis avec les dents, la langue et les lèvres, il en forma une petite boule qu'il roula plusieurs fois dans sa bouche, tandis qu'il ouvrait une petite gourde attachée par une lanière de cuir et fermée d'une cheville en guise de bouchon, servant de tête à une épingle assez longue pour aller au fond de la gourde; il passa la pointe de l'épingle sur ses lèvres, l'enfonça dans la gourde et la retira couverte à l'extrémité d'une poudre blanche, qui n'était autre chose que de la chaux vive pulvérisée, ou peut-être des cendres de mollé ou de bananier, que certains coqueros emploient en pareil cas; à vrai dire, je pencherais pour les cendres de mollé, qui sont l'assaisonnement le plus estimé par les Indiens du Sud, car Guapo était fin connaisseur. Toujours est-il qu'il ramena l'épingle à sa bouche, cette fois sans toucher à ses lèvres (la poudre blanche les eût brûlées au vif), et qu'il en traversa de tous côtés la petite boule de coca délicatement posée sur sa langue; puis il essuya l'épingle, ferma la gourde et rumina tranquillement pendant quarante minutes; c'est le temps voulu pour la complète manducation d'un repas de coca, et l'observance en est si rigoureuse, que l'Indien en voyage mesure la distance par la durée de ce repas. Une cocéada équivaut au temps nécessaire

pour franchir à pied un peu plus de trois kilomètres.

Guapo, ayant fini son repas, étendit sur lui son poncho de laina, s'appuya contre le rocher, et s'endormit profondément.

V

La puna.

Guapo s'éveilla au point du jour. Après avoir déjeuné comme il avait soupé la veille, il se dirigea vers les mollés, où tout le monde dormait encore. Les chevaux et la mule paissaient, ainsi que les deux lamas, qui n'avaient pas mangé depuis la journée précédente, parce que ces animaux ne broutent jamais pendant la nuit.

Guapo descendit en tremblant. Que n'eût-il pas donné pour entendre la voix de don Pablo? Il s'arrêta pour écouter, il retint son haleine; mais pas un son n'arrivait de la plate-forme, et tous les membres de la famille étaient dans l'attitude où il les avait laissés la veille. Était-ce la fatigue du voyage qui leur avait donné cette pâleur maladive? Guapo frissonna; il se pencha vers son maître et l'appela; il le toucha, l'appela plus fort et le secoua par le bras sans parvenir à l'éveiller. Don Pablo, d'or-

dinaire, avait le sommeil léger. Guapo fut saisi d'épouvante. Enfin le dormeur s'agita péniblement.

« Qu'est-ce donc? balbutia-t-il d'une voix presque inarticulée.

— Mi amo! le soleil monte, il faut partir.

— Je suis tout endormi, je ne puis ouvrir les yeux. Quelle peut être la cause de cet engourdissement?

— L'arbre-poison, maître! ne vous l'avais-je pas dit? »

Cette réponse impressionna vivement don Pablo, qui se leva tout à coup par un violent effort; mais il pouvait à peine se soutenir : il se sentait narcotisé comme s'il eût pris de l'opium.

« Ce doit être cela, Guapo; il y a du vrai dans ce que vous en pensiez. Mais, ô ciel! ma femme et mes enfants! »

L'effroi avait complétement réveillé don Pablo, qui trouva nos autres voyageurs plus engourdis qu'il ne l'était lui-même. « Assurément il s'échappe de ces arbres un puissant narcotique. Isidora, vite, éloignons-nous d'ici, nous déjeunerons sur la montagne; mais il faut fuir cette ombre meurtrière; Guapo avait raison. »

Peu à peu l'air vif du matin dissipa cette ivresse, qui eût pu devenir mortelle en se prolongeant; et, après avoir mangé un peu de charqui et des

ocas, la petite bande, ayant repris des forces, poursuivit son voyage avec autant de vitesse que le permettait la ravine qui lui servait de chemin. En certains endroits, le rocher se dressait à pic et présentait de chaque côté du torrent une muraille de ce porphyre noir dont est principalement composée la chaîne gigantesque des Andes. Au-dessus de la tête de nos voyageurs criaient de petits perroquets au riche plumage, appartenant à l'espèce *conurus rupicola*, perroquets des rochers, qui font leur nid sur les pics escarpés qu'ils habitent, contrairement aux animaux de leur famille, qui vivent tous dans les bois. De même il y a des écureuils de terre qui ne grimpent jamais sur les arbres, où se passe la vie de leurs congénères; et des singes qui demeurent dans des caves et qui, pour ce motif, sont appelés *troglodytes*[1].

Le soleil allait se coucher lorsque don Pablo et sa famille atteignirent le point culminant du sentier qu'ils suivaient, et qui les avait conduits à une grande plaine située à 3700 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette plaine était entourée de montagnes qui élevaient leur cime neigeuse à plusieurs milliers de pieds au-dessus du fond de cette vallée, déjà si haut lui-même. Le sol y était

1. De deux mots grecs, dont l'un, *trôglè*, signifie caverne, l'autre, *duô*, j'entre.

nu et stérile ; pas d'arbres d'aucun genre ; une herbe sèche et jaunie, des rocs dépouillés, un froid qui semblait ajouter à l'aspect désolé que la nature présente en ces lieux. Nos voyageurs étaient arrivés à l'un de ces grands plateaux nommés *puna* dans cette partie des Andes, et qu'habitent seulement quelques Indiens pasteurs, si clairsemés sur une vaste étendue, qu'on peut voyager pendant plusieurs jours dans la puna sans rencontrer un seul de ces bergers solitaires.

Guapo, qui était né de l'autre côté de la montagne, dans la grande forêt où beaucoup d'indigènes se retirèrent après les massacres de Pizarre, connaissait toute cette région et se rappela qu'un de ses amis demeurait non loin de là, dans une cabane où ils trouveraient une hospitalité cordiale. On s'était arrêté un instant ; les lamas, croyant leur journée finie, ne semblaient plus disposés à marcher. Guapo se mit à genoux devant eux, les caressa, les embrassa en leur prodiguant les expressions les plus affectueuses, et finit ainsi par les décider à continuer leur route. Bientôt ils arrivèrent à la hutte de l'Indien, pauvre demeure qui ressemblait plutôt à un monceau d'herbe séchée qu'à la maison d'un homme, et qui avait été construite de la manière suivante : on avait mis d'abord de grosses pierres disposées en rond ; sur ces pierres, une couche d'herbe, puis une autre

assise de pierres, et ainsi de suite jusqu'à la hauteur de quatre à cinq pieds, sur un diamètre de huit ou neuf. Ce mur circulaire supportait des perches inclinées, se rejoignant par leur extrémité supérieure et formées de la tige florale de l'agavé, appelé *maguey* par les indigènes, et qui est une espèce d'aloès particulière à l'Amérique. Sur ces perches, des lattes soutenaient un chaume composé d'une herbe grossière qui croît dans la puna, et retenu par des cordes faites de la même herbe, qui allaient se rattacher au sommet du toit. L'ouverture qui servait de porte d'entrée, fermée par une peau de bœuf qui la cachait entièrement, avait à peine deux pieds de haut, si bien qu'il fallait ramper sur les mains et sur les genoux pour s'introduire dans cette hutte.

Léon était descendu de cheval quelque temps auparavant. Guapo l'y fit remonter, comme ils approchaient de la cabane, parce qu'il redoutait pour l'enfant les chiens de la puna, qui sont, malgré leur petite taille, les plus féroces de tous ceux que l'on connaisse. Ces animaux, qui portent le nom de chiens des Incas [1], sont à demi sauvages, hargneux autant qu'il est possible de l'être et d'une vilaine figure avec leur museau pointu, leur queue relevée, leur poil long et grossier; ils attaquent

1. *Canis Ingæ.*

les étrangers avec fureur, et c'est tout ce que leurs maîtres peuvent faire que de défendre un ami contre leur agression. Plus hostiles encore aux hommes de race blanche qu'aux Indiens, il est dangereux de s'approcher de ces cabanes isolées, où se trouvent généralement trois ou quatre de ces chiens, très-utiles d'ailleurs aux habitants de la puna pour la garde des troupeaux ainsi que pour la chasse. On les emploie fréquemment à poursuivre le *yutu*, espèce de perdrix qui habite les herbes des marécages et que ces chiens tuent d'un seul coup de dent avant qu'elle ait pu s'envoler.

Guapo s'approcha de la hutte avec précaution, appela son ami plusieurs fois et, ne recevant pas de réponse, il se dirigea vers la porte, son grand couteau à la main, souleva la peau de bœuf, jeta un coup d'œil à l'intérieur et ne vit personne dans la cabane.

VI

Le taureau de la puna.

Guapo ne se troubla pas pour si peu; il savait qu'il pouvait user du toit de son ami comme du sien et y passer la nuit, quand même le propriétaire ne rentrerait pas pour lui en donner la permission, et il entra dans la cabane. Comme l'Indien n'était

pas marié, sa demeure était nécessairement déserte toutes les fois qu'il allait surveiller ses troupeaux de moutons et d'alpacas. Son mobilier se composait uniquement de quelques ustensiles indispensables : deux ollas ou pots de terre, l'un pour faire cuire la soupe, l'autre pour le maïs; une cruche où était de l'eau; quelques gourdes coupées transversalement à diverses profondeurs, les unes servant d'assiettes, deux ou trois autres formant les tasses; quant à des meubles, il n'y en a jamais dans la hutte d'un berger de la puna. Deux pierres, séparées l'une de l'autre par un petit espace vide, composaient tout le foyer, que l'Indien alimentait, quand il avait quelque cuisine à faire, avec de la bouse de vache desséchée appelée *taquia;* deux peaux de mouton plus ou moins sales étaient toute sa literie; mais un sac pendu à la muraille vint réjouir les yeux de Guapo, qui reconnut aussitôt une provision de *macas*, racines tubéreuses cultivées dans ces régions élevées où ne viendraient ni ocas ni pommes de terre, et qui constituent la principale nourriture des pauvres habitants de la puna. Du volume des plus grosses châtaignes, dont elles rappellent le goût quand on les fait bouillir dans du lait, elles peuvent se conserver pendant plus d'une année, après avoir été séchées au soleil et ensuite exposées au grand air. Les Indiens en font une espèce de bouillie qu'ils mangent avec du maïs

grillé. Guapo n'avait pas fini d'examiner les macas, lorsqu'un autre sac rempli de maïs attira son attention et redoubla sa joie : « Avec ce qui reste de charqui, s'écria-t-il, nous ne jeûnerons pas cette nuit, nous aurons de quoi souper! » Il sortit de la cabane et s'empressa de faire part aux voyageurs des découvertes qu'il avait faites.

Le froid était perçant, comme il arrive presque toujours à une aussi grande hauteur, et dona Isidora entra dans la hutte avec ses enfants, tandis que don Pablo et Guapo se mirent en quête de ce qu'ils pourraient trouver pour leur faire un peu de feu. Il n'y avait pas le moindre petit buisson dans la plaine, et force leur était de ramasser la fiente séchée des vaches, qui forme, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le combustible ordinaire des Indiens de ces parages, quand tout à coup Guapo releva sa grande taille en laissant échapper une exclamation de terreur : le beuglement d'un taureau s'était fait entendre, et les taureaux de la puna sont terribles entre tous; l'animal approchait en courant de toutes ses forces, le regard en feu, la tête baissée, le front menaçant.

Dans toute l'Amérique espagnole, les taureaux sont plus sauvages et plus féroces qu'en aucun lieu du monde; c'est parmi eux qu'on choisit les animaux de combat, et la férocité de la race n'a pu que s'augmenter de l'habitude où l'on est de

faire servir à la reproduction les taureaux qui ont paru dans l'arène, et dont la fureur a dû atteindre au dernier paroxysme. Généralement d'ailleurs, les vachers spano-américains ou vaqueros traitent leur bétail avec tant de cruauté qu'il en redevient sauvage ; leurs vaches elles-mêmes sont parfois si dangereuses, qu'ils ne conduisent leur troupeau que montés sur un bon cheval. Toutefois il y a des nuances dans l'humeur farouche des taureaux de cette région : ceux des llanos de Vénézuella où des pampas de Buénos-Ayres sont moins féroces que les taureaux de la puna, peut-être les plus cruels de tous ; ces derniers n'aperçoivent presque jamais un homme sans l'attaquer, et plus d'un Indien, surpris à pied par l'un de ces animaux que sa vue exaspérait, est tombé victime de cette rencontre malheureuse.

Guapo et don Pablo n'avaient pas même un bâton pour se défendre ; ils avaient laissé leurs armes et leurs couteaux dans la cabane, et ils en étaient trop éloignés pour espérer d'y arriver avant que le taureau les eût rejoints. Que faire en un si grand danger? La rage de l'animal semblait augmenter à chaque bond ; ses mugissements annonçaient une fureur croissante : il n'était plus qu'à trente pas de don Pablo, quand une idée subite vint frapper l'esprit de Guapo en même temps que celui de son maître. Ils ôtèrent vivement leurs

ponchos, et les disposant comme font les matadors ils attendirent le taureau de pied ferme, avec l'intention de fuir en toute hâte vers le rocher le plus voisin et de le gravir pendant que l'animal chercherait à se débarrasser des manteaux qu'ils lui auraient jetés sur la tête.

Don Pablo, vers lequel le taureau s'était dirigé de préférence, attiré probablement par les couleurs plus voyantes de son poncho, exécuta le plan qu'il avait projeté avec beaucoup d'adresse et parvint sans peine à gagner le rocher, où il fut rejoint par Guapo ; mais quel fut son effroi quand, se retournant vers la plaine, il vit sa femme et ses enfants, qui, attirés par les cris des deux hommes, étaient sortis de la cabane et s'en trouvaient assez loin ! Doña Isidora, voyant le taureau, courut vers la hutte en poussant les enfants devant elle ; mais la porte basse était d'un accès difficile.

« Mon Dieu, protégez-les! » s'écria don Pablo.

L'animal, plus furieux que jamais après s'être défait du poncho, allait atteindre la pauvre mère, qui faisait d'abord rentrer ses deux enfants ; rien ne semblait pouvoir la sauver, lorsque le galop d'un cheval retentit dans la plaine. Don Pablo aperçut alors un étrange cavalier qui brandissait au-dessus de sa tête une arme singulière ; au même instant trois lanières, terminées chacune par une balle et réunies par l'autre bout, sifflèrent en tournoyant

dans l'espace et vinrent s'enlacer autour des jambes du taureau, qui roula sur la terre en se débattant vainement. Le cavalier jeta un cri de triomphe, sauta de cheval et, courant vers l'animal abattu, lui plongea dans la gorge la lame de son macheté ; un flot de sang jaillit de la blessure, et quelques secondes après le taureau n'existait plus.

Le nouvel arrivant dénoua tranquillement les bolas qui entouraient les jambes de l'animal, et se dirigea ensuite du côté de nos voyageurs.

VII

Le vaquero.

Le sauveur de doña Isidora était l'ami de Guapo, le maître de la cabane; il salua ses hôtes et leur dit, avec la politesse des Spano-Américains, que sa *maison* était à leur service et qu'ils pouvaient disposer de tout ce qui était chez lui.

Les macas, le maïs et une tranche du taureau qu'il venait de tuer composèrent un souper en échange duquel don Pablo fit un présent d'une assez grande valeur au vaquero, tandis que Guapo, dont la provision de coca était assez abondante, partagea cet objet de prédilection avec l'Indien, qui parut plus sensible à ce don généreux qu'à celui de tout l'argent que lui avait donné don Pablo.

Après qu'ils eurent soupé et que les deux Indiens eurent terminé leur cocéada favorite, Guapo, qui savait pouvoir se fier au vaquero, lui expliqua le motif et le but de leur voyage dans ces régions désolées. Non-seulement le vaquero promit le secret, mais en outre il prit l'engagement de dépister les soldats, s'ils venaient jusque dans ces parages. La réputation de don Pablo était parvenue jusqu'à lui ; il savait que c'était un bon patriote, ennemi des Espagnols, ami des pauvres Indiens, et le vaquero eût exposé sa vie pour le servir, car aucun peuple n'a donné plus de preuves de dévouement aux amis sincères de sa race, que les Indiens des Andes. Que de nobles sacrifices, de traits de fidélité, de morts héroïques n'y a-t-il pas dans leur histoire, depuis la conquête de leur pays par le cruel Pizarre et ses bandes sanguinaires !

La proscription de don Pablo ajoutait encore au désir du vaquero de se montrer hospitalier ; il fit de son mieux pour que les voyageurs pussent passer une bonne nuit dans sa cabane ; il coupla ses chiens qu'il mit dehors, et, quand il eut terminé tous ses préparatifs, il annonça l'intention où il était d'aller tendre des piéges pour le chinchilla et la viscache. Léon avait grande envie de le suivre ; il en demanda la permission, qui lui fut accordée sans peine, et dont il profita joyeusement.

Le chinchilla et la viscache, sa proche parente, sont deux petits quadrupèdes de la famille des rongeurs, qui habitent les plus hautes montagnes du Pérou et du Chili. Tous deux sont à peu près de la même taille, celle du lapin environ, duquel ils se rapprochent par toutes leurs habitudes, et dont ils s'éloignent extérieurement par leurs grandes queues, et leurs oreilles moins longues que celles de l'habitant de nos garennes. La couleur du chinchilla est connue de tout le monde; les femmes estiment beaucoup sa fourrure douce et veloutée, qu'on trouve chez tous les fourreurs des grandes villes. La viscache est moins jolie; brune et sans aucun mélange de blanc; sa tête, quant à la forme, ressemble à celle d'un lièvre; elle a les joues noires, et porte des moustaches longues et roides comme les chats. Ces deux petites créatures vivent dans les trous et les fentes des rochers, aux versants les plus élevés des Andes; elles y restent cachées pendant le jour et n'en sortent que le soir au crépuscule et de grand matin, pour aller chercher leur nourriture. On les prend avec des collets de crin de cheval, que l'on place à l'entrée de leur demeure, précisément comme nous le faisons pour nos lapins, si ce n'est que pour ces derniers nous employons un fil de fer élastique et mince au lieu de crin.

Léon était ravi; le bon vaquero, tout en lui

montrant comme il mettait ses piéges, lui racontait mainte histoire sur les animaux de la puna et sur la vie qu'on y mène. En passant près d'un lac dont les bords étaient marécageux, ils virent au centre et nageant en pleine eau, une belle oie sauvage d'une espèce magnifique, nommé *huachua*, dont le corps était blanc comme la neige, avec des ailes d'un beau vert nuancé de violet, et le bec et les pattes d'un brillant écarlate; ils trouvèrent aussi des ibis et une poule d'eau presque aussi grosse qu'une dinde, que les savants appellent *fulica gigantea;* elle était d'un gris sombre, et portait à la base de son bec rouge une excroissance de couleur jaune et de la forme d'une fève, qui lui a fait donner par les Indiens le nom de *bec-fève*. Dans la plaine, sur les bords du marécage, ils remarquèrent un beau pluvier (*charadrius*), dont le costume ressemble à celui de l'huachua, et dont les ailes vertes brillaient au soleil comme du métal poli. Un oiseau de proie vint à passer; il était du genre faucon (*polyborus*), et le vaquero, l'ayant nommé *huarahua*, dit en outre qu'il était complétement inoffensif et se laissait approcher sans crainte; en effet, le huarahua s'étant posé sur une pierre, l'Indien put venir assez près de lui pour le frapper de son bâton sans qu'il pensât à s'envoler. Jamais Léon n'avait vu d'oiseau si peu farouche. Le vaquero ajouta que le huarahua

ne mangeait que de la chair morte et n'attaquait jamais aucun être vivant[1].

1. Nous pensons que le huarahua du vaquero pourrait bien être un milvago polyborinè, qui fréquente les plaines et les montagnes, fait généralement son nid dans les anfractuosités du roc et vit effectivement de charogne, de larves et d'insectes. Du reste, il n'est pas armé en guerre; ses ongles forts, mais courts, larges et plats, ont la pointe mousse et lui servent mieux pour courir à terre, ce qu'il fait tout aussi bien qu'une poule, qu'ils ne l'aideraient à combattre l'ennemi. Le polybore, type du groupe, et dont le nom signifie *mangeant de tout*, ne vit pas exclusivement de charogne, comme l'affirme le bon vaquero. Il est bien vrai qu'il en mange et qu'il n'attaquerait pas le plus petit des moineaux; mais il vole à sa mère le poussin à peine couvert de plumes et l'agneau qui vient de naître; il attaque les reptiles, dévore beaucoup de serpents et poursuit, associé avec ses pareils, le cathârte urubu, qu'il fait dégorger pour s'emparer de la proie vomie par ce dernier; mais en revanche, s'il est menaçant avec ce lâche, il n'est pas moins lâche à son tour avec les braves, et s'enfuit devant les gobe-mouches qui le harcèlent. Quant à être un faucon, il n'en faut rien croire, en dépit de ceux qui disent le contraire; le faucon est un oiseau de grand cœur, au bec acéré, dentelé, aux serres arquées, tranchantes et rétractiles; au vol plus puissant que celui des aigles, puisqu'il tient contre le vent et se joue de la rafale; qui chasse avec plus de délices qu'il ne mange, et que la lutte passionne au point qu'il a mis au service de l'homme ses qualités et son courage, sans autre intérêt que l'amour de la bonne cause. J'éprouve donc toujours autant de surprise que d'irritation, quand je vois ranger sous la même étiquette cet oiseau valeureux entre tous, et des espèces qui tiennent plus du vautour que d'autre chose, mangeurs de charognes, bourreaux des mourants et des faibles, rodomonts avec les lâches et qu'un moineau pourchasse et renvoie du canton; enfin des voiliers à l'aile obtuse, que ce trait devrait exclure de la noble série; des faucons à ailes rondes, ce qui reviendrait à dire : *ailes arrondies en pointe*. (*Note du traducteur.*)

C'était un naturaliste à sa manière que le vaquero ; il connaissait tous les animaux de la puna comme certains gardes connaissent ceux de leur forêt. Il montra encore à Léon, qui ne se lassait pas de l'écouter, un pic nommé par lui pito (*Colaptes rupicola*), et qui habite les rochers. Comme les perroquets rupicoles dont nous avons déjà parlé, ce pic est une exception dans sa propre famille, dont les autres espèces vivent toutes dans les bois, ainsi que l'indique suffisamment le nom qu'on leur a donné[1]. Le pito est petit, brun, tacheté, avec le ventre jaune; il y en avait beaucoup dans l'endroit où Léonce se trouvait avec le vaquero.

Mais l'oiseau qui fixa le plus son attention n'était pas plus gros qu'un sansonnet, brun, avec des raies noires sur le dos et la poitrine toute blanche; ce n'était pas son costume qui intéressait Léon, bien

1. En anglais : *woodpecker* (qui becquète le bois, qui le pioche à coups de bec). Ce nom est excellent, puisqu'il indique l'une des habitudes caractéristiques de l'oiseau, ce que devrait toujours faire une bonne nomenclature. Mais il faut bien se garder de croire que tous les noms des oiseaux, quand ils signifient quelque chose, aient une application justifiée par un caractère quelconque; la plupart des becs croisés sont des oiseaux à bec droit; il y a un rouge-gorge à *gorge bleue;* et le rouge-gorge lui-même est plastronné d'orange et n'a pas une plume rouge. Voir, pour ces détails pleins d'intérêt et relatifs aux oiseaux de France, *le Monde des oiseaux*, 2 vol., par A. Toussenel. (*Note du traducteur.*)

qu'il fût assez joli : c'était le récit que lui faisait le vaquero des mœurs de cet oiseau, qui répète à chaque heure de la nuit sa note mélancolique, et dont les Indiens, qui l'appellent *coq de l'Inca*, ne parlent jamais qu'avec un respect superstitieux.

Comme ils rentraient en longeant la montagne, un renard sortit d'un étroit défilé, se dirigeant vers le marécage, où, sans nul doute, il allait faire bonne chasse. C'était le *canis azaræ*, détestable engeance qu'on trouve dans toute l'Amérique du Sud, et qui fait de grands ravages dans les troupeaux de moutons et d'alpacas. Les bergers de la puna lui font une guerre d'autant plus active, que le propriétaire du troupeau donne un mouton à celui qui tue l'un de ces vieux renards, et un agneau quand c'est un jeune. Aussi notre vaquero regrettait-il de n'avoir pas ses chiens, qui certainement à eux quatre eussent forcé celui qu'ils venaient de voir; mais les chiens n'avaient pas été emmenés à cause de Léon, qu'ils auraient bien pu mordre, et maître renard échappa pour cette fois au sort qui l'attendait.

Il était nuit quand ils rentrèrent dans la cabane, et, après avoir raconté à sa famille tout ce qu'il avait vu pendant son excursion, Léon, comme tous les autres, y compris le vaquero, se coucha aussitôt qu'il put et ne tarda pas à s'endormir.

VIII

Lamas, alpacas, vigognes et guanacos.

Le lendemain, au point du jour, quand nos voyageurs sortirent de la cabane, un spectacle intéressant vint frapper leurs regards : ils purent voir d'un seul coup d'œil les quatre espèces de moutons-chameaux originaires des Andes, et qu'il est assez rare de trouver réunies. Près d'eux étaient les lamas et les alpacas du vaquero; plus loin, dans la plaine, sept guanacos; enfin, plus loin encore, un troupeau de vigognes assez nombreux. Les guanacos étaient tous de la même couleur, ainsi que les vigognes, dont le pelage n'offrait aucune différence entre elles, tandis que celui des lamas et des alpacas présentait des variétés plus ou moins tranchées dans chaque individu. Cette remarque est d'autant plus importante qu'elle se rattache à une loi générale assez curieuse : dans l'espèce sauvage, tous les individus ont un même uniforme. L'exception à cette règle annonce que l'espèce a des tendances au ralliement à l'homme, et la domesticité fait varier, souvent à l'infini, les nuances de la robe et leurs dispositions.

Peut-être n'y a-t-il pas dans toute l'Amérique du

Sud un animal qui ait plus attiré l'attention des Européens que le lama. C'était, avant la conquête du Pérou, la seule bête de somme que connussent les indigènes, et les voyageurs espagnols ont débité à cet égard plus d'une histoire qui n'est pas toujours vraie. Ils ont dit, par exemple, que le lama servait de monture; ce qui n'a jamais eu lieu, à moins que par hasard un enfant n'ait voulu s'amuser ou traverser un ruisseau à pied sec.

Le lama n'est pas très-grand; il n'a qu'un mètre du pied jusqu'à l'épaule, quoiqu'il paraisse en avoir davantage à cause de son long cou. En général, sa robe est brune, teintée de noir et de jaune, parfois tachetée ou mouchetée. Il y a des lamas noirs, il y en a de blancs; mais ces derniers sont rares. La laine qui forme leur toison est longue et grossière; celle des femelles est plus fine et de meilleure qualité. Ces dernières, plus petites que les mâles, ne portent jamais aucun fardeau.

Le lama ne commence à servir qu'à l'âge de quatre ans; il porte sa charge au moyen d'une selle appelée *yergua*, faite de grosse laine et qui a la forme d'un bât. Nous avons dit plus haut que cette charge ne doit pas excéder soixante ou soixante-cinq kilogrammes, et que rien ne peut vaincre la force d'inertie que le lama oppose aux menaces et aux caresses lorsqu'il est fatigué. Quand on insiste violemment ou qu'on le tourmente, il

crache avec colère au nez de son conducteur, et la salive qu'il jette ainsi possède une âcreté qui fait naître de petites vésicules sur la peau qu'elle a touchée. On a vu des lamas, devenus furieux à la suite des mauvais traitements dont on les accablait, se frapper la tête contre le roc et se faire sauter la cervelle.

Dans les mines du Pérou, ce sont eux, en général, qui portent le minerai. La sûreté de leur pied les rend préférables à l'âne et au mulet, qui ne pourraient gravir ni descendre les pentes abruptes où les lamas vont et viennent facilement. Quelquefois on les conduit jusqu'à la côte, pour les charger de sel et de diverses denrées ; mais il en meurt beaucoup dans ces expéditions, parce que, natifs des hautes plaines des Andes, ils ne peuvent pas supporter la chaleur des basses terres.

Un troupeau de lamas en voyage offre un curieux spectacle. L'un des plus grands marche le premier et conduit toute la bande ; les autres le suivent à la file, à pas lents et mesurés, la tête ornée de rubans et des clochettes au cou ; chacun regarde les objets qui l'entourent, et, quand l'effroi se met parmi eux, ils se dispersent de tous côtés, et l'ordre n'est pas toujours facile à rétablir. Au repos, ils font entendre un bruit singulier, espèce de bourdonnement qui a été comparé au son d'une harpe éolienne. Pour recevoir leurs fardeaux, ils

se couchent sur la poitrine, où ils ont une callosité. C'est aussi dans cette attitude qu'ils se mettent pour dormir. Nous avons vu qu'ils ne mangent pas la nuit et qu'ils ne font pas beaucoup de chemin entre les deux soleils; mais ils n'en sont pas moins capables d'accomplir de longs voyages, pourvu qu'on leur accorde vingt-quatre heures de repos tous les cinq ou six jours. Ainsi que les chameaux d'Orient, ils peuvent rester longtemps sans boire. M. de Buffon en cite un qui fut dix-huit mois sans avoir soif; mais M. de Buffon est une autorité qu'il ne faut pas toujours croire.

Lors de la découverte de l'Amérique, un lama valait de quatre-vingt-dix à cent francs. L'introduction des mules et des autres bêtes de somme en a considérablement diminué le prix; on ne les vend plus que vingt francs aux environs des mines, et on peut les avoir pour dix en les achetant au lieu même où on les élève.

Autrefois, du temps des Incas, leur chair servait d'aliment aux indigènes, qui en faisaient une grande consommation; aujourd'hui, bien qu'on en mange encore, on préfère celle du mouton, qui est plus ferme et plus savoureuse.

Le guanaco, dont le nom s'écrit quelquefois huanaco, sans que la prononciation en soit altérée, est plus grand que le lama et a été pris pendant longtemps pour le lama sauvage, ou le lama re-

tourné à la sauvagerie, ce qui ferait une essentielle différence. Ce n'est ni l'un ni l'autre, mais un animal d'une espèce particulière, bien que de la même famille. Il vit dans les hautes montagnes et peut être domestiqué et servir de bête de somme; mais il faut, pour y parvenir, beaucoup de soins et beaucoup de peine. Il ressemble au lama pour la forme; sa couleur est d'un brun rougeâtre sur le corps et d'un blanc sale par-dessous. Il a les lèvres blanches et la face gris foncé. Sa laine est plus courte que celle du lama, et de la même longueur sur toutes les parties du corps. Le guanaco vit par troupes de cinq à sept individus; il est d'humeur très-farouche, et s'enfuit à la moindre approche, pour se retirer dans les endroits inaccessibles.

Le paco ou alpaca est de toute cette famille celui qui se rapproche le plus du mouton ordinaire. Sa laine, qui forme une épaisse toison, a douze ou treize centimètres de longueur; elle est fine et soyeuse. On en fait de belles étoffes, et c'est un article de commerce important.

L'alpaca est généralement blanc ou noir; il y en a de mouchetés et de tachetés. C'est un animal domestique dont on ne se sert pas comme bête de somme, mais qu'on élève en troupeaux nombreux pour le tondre régulièrement, comme on le fait ici des moutons, dont il a l'entêtement et la stupidité. Si un alpaca reste éloigné du troupeau, rien ne le

détermine à suivre la voie que le berger lui indique, et il aimera mieux se laisser battre jusqu'à en mourir que de bouger de la place où il se trouve. Quant à suivre le chemin où tous les autres ont passé, il montre à cet égard le même entraînement irréfléchi que les moutons de Panurge.

Mais des quatre espèces d'animaux que l'on voyait dans la puna, la vigogne était sans contredit le plus gracieux et le plus joli. Se rapprochant, pour la forme, du chevreuil ou des antilopes, sa robe, d'une nuance particulière, a été prise, chez les Péruviens, comme type d'une teinte spéciale qui porte le nom de couleur vigogne. C'est un orangé pareil à celui qui distingue certains chats domestiques appelés tricolores : il s'étend sur toutes les parties supérieures de l'animal : le reste du corps est blanc.

La chair de la vigogne est excellente, et sa laine, plus précieuse encore que celle de l'alpaca, se vend quatre fois plus cher; on en fait des chapeaux et des étoffes dont les Incas eux-mêmes se couvraient à l'époque de leur gloire.

La vigogne habite les régions élevées, mais s'aventure rarement sur les rochers escarpés où se retire le guanaco; son ongle est plutôt destiné à fouler le sol herbacé des plaines qu'à s'accrocher aux pentes abruptes, aux versants dépouillés des grands monts. Elle vit par troupes de dix-huit ou

vingt bêtes, généralement toutes femelles, sous la conduite d'un vieux mâle polygame. Celui-ci veille à leur sûreté pendant qu'elles broutent, et s'acquitte de cette charge avec la plus grande attention; à la moindre apparition d'un danger quelconque, il fait entendre un sifflement aigu et frappe du pied la terre, afin d'avertir ses compagnes qui se rassemblent aussitôt, allongent la tête dans la direction du péril qui les menace, et prennent la fuite, lentement d'abord, mais bientôt après avec la rapidité du cerf, tandis que le mâle reste à l'arrière-garde et s'arrête de temps à autre pour couvrir leur retraite.

Il existe dans les Andes plusieurs variétés intermédiaires de ces races qui peuvent se reproduire entre elles, et dont les mulets ont la même faculté; plusieurs fois on a pris quelques-unes de ces variétés pour des espèces différentes.

IX

Une chasse à la vigogne.

La vigogne ayant une chair excellente, et sa laine étant d'un grand prix, elle est pour les Indiens l'objet d'une chasse régulière et fructueuse. Le mode qu'ils emploient le plus ordinairement pour capturer cet animal s'appelle *chacu* et re-

quiert un grand nombre de chasseurs. Généralement la population tout entière d'un village des sierras se réunit pour faire une de ces chasses, qui est plutôt encore une affaire qu'un plaisir, tant les bénéfices qu'elle procure sont réels; les femmes mêmes prennent part à la chacu, où elles trouvent leur emploi, ne serait-ce que pour faire la cuisine, car cette expédition dure souvent plus d'une semaine.

Les chasseurs, au nombre de cinquante à cent individus, se dirigent vers les endroits habités par les troupeaux de vigognes; ils emportent des cordes d'une immense longueur, une grande quantité de chiffons de toute espèce et des pieux qui ont à peu près un mètre trente centimètres de long. Arrivés à l'endroit qui leur semble favorable, ils enfoncent les pieux dans la terre à quatre ou cinq mètres de distance les uns des autres, et de manière à décrire un cercle dont le diamètre peut avoir un peu plus d'un kilomètre et demi. Une corde est tendue autour des pieux à soixante ou quatre-vingts centimètres du sol; à cette corde pendillent les chiffons de toute couleur qui ont été apportés dans cette intention, et que le vent agite dans tous les sens; le cercle formé par cette espèce d'épouvantail est ouvert sur un espace d'environ deux cents mètres; les Indiens, à cheval pour la plupart, battent la plaine et font fuir devant eux les

troupeaux de vigognes, qu'ils dirigent vers le cercle dont ils ferment l'entrée; puis, mettant pied à terre et faisant usage des bolas, ou même saisissant les vigognes par les jambes de derrière, ils ont bientôt capturé les pauvres bêtes assez sottes pour s'arrêter devant cette clôture apparente, qu'elles n'essayent pas même de franchir. Il n'en est pas ainsi avec les guanacos, qui savent très-bien ne tenir aucun compte de la corde qu'on leur a tendue, et qui la brisent au besoin ; il y a plus : quand un guanaco se trouve enfermé en même temps que les vigognes, non-seulement il s'échappe, mais son exemple les entraîne, et les chasseurs en sont quittes pour recommencer sur nouveaux frais.

La chasse dure plusieurs jours, ainsi que nous l'avons dit : on transporte d'un endroit à un autre tout cet appareil de cordes et de chiffons, qu'on tend de nouveau jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une vigogne dans la plaine ; alors on rassemble pieux et cordes, et le produit de la chasse est partagé entre tous les chasseurs. Mais le plus clair du bénéfice est prélevé par l'Église : toutes les peaux de vigogne, valant cinq francs chacune, doivent être données au curé du village ; et cette dîme n'est pas d'un mince profit, car il arrive souvent qu'on ait pris quatre ou cinq cents vigognes dans une seule chasse.

Cependant il y a d'autres manières de se procu-

rer des vigognes ; un bon chasseur n'a besoin que de son adresse, et peut échapper de cette façon à la taxe énorme levée sur la chacu. Notre vaquero, provoqué par la vue de la bande qui fixait l'attention de ses hôtes, ne pouvait laisser perdre une pareille occasion de montrer son habileté et de faire quelque profit. Il disparut pendant quelques minutes et revint bientôt, métamorphosé en lama, et si complétement déguisé, que les vigognes devaient s'y laisser prendre. Le cou et la tête du lama, bien rembourrés, de manière à se soutenir d'eux-mêmes, surmontaient la figure du vaquero cachée dans sa toison d'emprunt, et dont les yeux se trouvaient à la hauteur de la poitrine du prétendu lama. Ainsi transformé, l'Indien n'avait plus qu'à se munir des bolas, son arme favorite. Nous avons dit, à propos de cette arme qui avait si heureusement amené la chute du taureau furieux, qu'elle se compose de trois balles de plomb ou de pierre, dont l'une est moins pesante que les deux autres. Chacune de ces balles est retenue par une forte lanière, ou plutôt par une corde formée précisément des nerfs de la vigogne, et les trois cordes se rejoignent à l'autre extrémité, où elles sont rattachées entre elles. Le chasseur tient dans sa main la plus petite des trois boules, et fait tourner les autres au-dessus de sa tête, jusqu'à ce qu'elles aient acquis le degré de rapidité voulue ; alors il

vise et lance les bolas, qui, décrivant des cercles rapides, vont s'enrouler violemment autour du premier objet qu'elles rencontrent. Il est impossible à l'animal, dont les jambes sont ainsi entravées tout à coup, de ne pas tomber immédiatement, quelle que soit sa vigueur. Il faut néanmoins beaucoup de pratique et d'adresse pour que l'arme atteigne le but qu'on lui assigne, et le novice maladroit peut se frapper lui-même à la tête au lieu d'arrêter dans sa course le gibier qu'il visait.

Le troupeau de vigognes paissait tranquillement à 500 ou 600 mètres de la hutte où nos voyageurs avaient passé la nuit; le vaquero, ses bolas à la main, fit la moitié du chemin aussi vite que possible, et ralentit son pas en approchant de l'objet de sa convoitise. Il avait passé auprès des guanacos sans les effaroucher, ce qui était d'un bon augure; les vigognes, rassurées par la vigilance de leur seigneur et maître, ne s'inquiétaient de rien; celui-ci, en avant du troupeau, se reconnaissait aisément à ses formes plus robustes, à sa taille plus élevée, à la fierté de sa démarche. C'est vers lui que se dirigea le vaquero; le vieux mâle se laissera-t-il plus longtemps abuser par le travestissement du chasseur? Voyez, il se défie; du pied il frappe la terre, et son sifflement aigu s'est fait entendre. Le troupeau attentif se rassemble, il va fuir. Mais le lama s'est dressé sur ses jambes de

derrière, les bolas ont tournoyé vivement, elles s'abattent, et le vieux mâle roule aussitôt par terre.

Où sont les vigognes rapides ? bien loin, n'est-ce pas, du chasseur qui les menace ? Oh ! non, pauvres bêtes ; elles sont revenues, au contraire, partager le sort de celui qu'elles avaient coutume de suivre et qui les protégeait ; elles l'entourent en poussant des cris de douleur. Le vaquero n'a plus de feinte à garder ; il frappe l'une après l'autre ces créatures éplorées, qui ne songent plus à éviter la mort ; toutes sont là, étendues sur le sol ; pas une de ces épouses fidèles n'a échappé au couteau du chasseur. Leur agonie a cessé, leur dernier cri s'est éteint ; on n'entend plus dans la plaine que le bruit que font en fuyant les guanacos, les pacas et les lamas effrayés.

Léon compta dix-neuf vigognes, toutes frappées entre les côtes ; l'Indien lui assura que ce n'était pas la première chasse de ce genre qu'il eût faite en sa vie, et que, toutes les fois qu'on parvenait à se saisir du chef de la bande et à le tuer, les femelles partageaient volontairement son sort et se laissaient égorger auprès de lui sans opposer la moindre résistance.

CAPTURE D'UN CONDOR. (Page 57.)

X

Capture d'un condor.

Le vaquero, avec l'aide de Guapo, de la mule et de son cheval, eut bientôt ramené les dix-neuf vigognes tout auprès de sa cabane. L'une d'elles fut aussitôt dépecée, et on en fit griller une partie sans plus tarder; car l'air vif de la puna avait aiguisé la faim de nos voyageurs, qui déjeunèrent du meilleur appétit.

Mais toutes ces vigognes et la peau fraîche du taureau tué la veille attirèrent bientôt les condors, grands vautours qui, vous le savez, aiment beaucoup la chair morte. Quatre ou cinq planaient déjà en vue du vaquero, qui demanda à Léon s'il voulait lui voir prendre un de ces oiseaux énormes. Vous devinez la réponse de Léon; jamais sa curiosité n'avait été plus vive : est-ce que les bolas allaient pouvoir attraper ces vautours, qui ne se laissent pas approcher même à portée du fusil? Ce n'est que lorsqu'ils sont gorgés de leur nourriture immonde, lorsqu'ils ne peuvent plus s'envoler, qu'on peut les frapper et les saisir; mais à jeun la chose est impossible : la défiance naturelle du condor s'augmente de la chasse qu'on lui fait et

des ruses qu'on emploie contre lui. Tandis que les autres vautours sont respectés et placés sous la protection des lois, qui infligent certaines pénalités et une amende à ceux qui tuent les cathartes (*cathartes aura* et *cathartes atratus*), parce qu'ils sont considérés comme très-utiles en ce qu'ils purgent le pays des charognes qui s'y trouvent, la tête du condor est mise à prix comme celle d'un brigand, dont les rapines portent grand préjudice aux propriétaires de troupeaux : car chaque année il dévore bon nombre d'agneaux, de petits pacas et de jeunes lamas. Ses grandes plumes sont en outre fort estimées dans les villes de l'Amérique du Sud, et tout cela fait du condor une bonne prise, que les chasseurs ne laissent pas échapper quand la chose est possible.

Le vaquero, ayant pris une longue corde et mis la peau fraîche du taureau sur ses épaules, dit à Guapo de le suivre et d'amener les deux chevaux avec lui. Quand il fut assez loin de la cabane, arrivé près d'un trou creusé dans la terre et qui lui avait déjà servi en pareille occasion, il s'y étendit tout de son long et se couvrit complétement de la peau du taureau, dont le côté sanglant était tourné vers le ciel, comme si elle eût été là simplement pour sécher. Guapo et les deux chevaux avaient pour but de tromper les condors, qui, de l'endroit où ils planaient, surveillaient attentivement ce qui

se passait dans la plaine; mais le vaquero était si bien caché dans son trou, qu'il était impossible de l'y voir, et quand Guapo s'en alla, ramenant les deux chevaux à la hutte, les condors furent persuadés qu'il ne restait plus rien que la peau fraîche étendue sur le sol, et dont la couleur rouge leur semblait être de la chair.

Bientôt ils descendirent, et le plus grand d'entre eux, sans doute aussi le plus vorace, ne tarda pas à se poser non loin du vaquero; puis, ne voyant rien de suspect, il se rapprocha peu à peu, et finit par sauter sur la peau, qu'il se mit à déchirer du bec; mais à ce moment la peau se releva tout à coup et le condor frappa vainement des ailes, cherchant à s'envoler, car il était tenu par la patte; quant aux autres, ils planaient déjà tous au plus haut des airs.

Léon pensait que le vaquero allait apparaître; mais ce rusé chasseur, assis par terre et tenant toujours le condor, n'avait garde de se découvrir la tête et les épaules, qui restaient cachées sous la peau du taureau : il savait trop bien que le vautour n'eût pas manqué de lui crever les yeux ou tout au moins de le blesser grièvement à la figure, s'il se fût découvert. Ainsi masqué, le vaquero attacha sa corde à la patte du condor, puis il s'enfuit à toutes jambes; le vautour, se voyant quitte de son étreinte, voulut prendre son vol, sans toutefois abandonner la peau qu'il tâchait d'emporter. Léon fit un cri,

pensant que l'oiseau s'envolait pour tout de bon; mais le vaquero tenait la corde, et, grâce à l'obstination du vautour qui ne lâchait pas sa proie, il l'eut bientôt ramené à terre, où, avec l'aide de Guapo, il lui passa la corde, non sans peine et sans ruse, à travers les narines, et le ramena auprès de la hutte, où il fut attaché à un pieu jusqu'au moment où le chasseur aurait décidé de ce qu'il voulait en faire.

XI

Une route péruvienne dans la montagne.

La prise des vigognes n'avait pas demandé beaucoup de temps, celle du condor en exigea encore moins. La matinée était peu avancée; mais don Pablo était impatient de quitter la plaine, où ses ennemis pouvaient plus facilement l'atteindre, si le hasard les mettait sur sa trace. On fit donc les préparatifs du départ, et, après avoir placé deux vigognes sur le dos des lamas, nos voyageurs dirent adieu au vaquero et se dirigèrent vers l'orient.

Le soir ils avaient traversé la puna; ils se couchèrent sous un rocher qui formait un abri au-dessus de leurs têtes, et le lendemain, dès que le soleil fut levé, ils s'engagèrent de nouveau dans la montagne par un chemin de plus en plus difficile.

Nos voyageurs avaient franchi le plateau de la Cordillère et descendaient maintenant le versant oriental; encore un jour, deux au plus, ils seraient arrivés à la lisière de cette forêt immense qui s'étend jusqu'aux rivages de l'Atlantique; forêt vierge qui n'eut jamais d'autre route que le lit de ses fleuves et de ses rivières, et dont les sombres halliers sont par endroits tellement impénétrables, que le jaguar lui-même, ne pouvant s'y frayer un passage, est obligé de grimper à la cime des arbres pour continuer à poursuivre sa proie. Encore un jour, et don Pablo et sa famille entreraient dans la *montaña;* car tel est le nom que, par un abus de mot étrange, on a donné à cette forêt primitive: mésacception d'autant plus inexplicable, que l'espagnol est d'une extrême richesse en termes descriptifs.

Quelques Indiens sauvages, population aborigène éparse dans la montaña, sont les seuls habitants de cette vaste solitude. Les Espagnols, aux jours même de leur puissance, ne parvinrent pas à les soumettre, et les Portugais, sur l'autre rive, ne furent pas plus heureux; de loin en loin quelque missionnaire essaya de les convertir à la religion catholique; mais ses efforts échouèrent, et, sauf quelque poteau indicateur, quelque mission en ruine sur les bords d'une rivière, la *montagne* est toujours aussi vierge qu'à l'époque où les vaisseaux de

Christophe Colomb sillonnèrent pour la première fois la mer des Caraïbes.

Les Espagnols n'ont jamais pu s'y établir et y former de colonie ; plus d'une expédition a été faite le long de ses fleuves, en quête de la contrée fabuleuse de *Manoa*, dont le roi, disait-on, se couvrait chaque matin de poudre d'or, ce qui l'avait fait nommer *el dorado* (le doré) ; mais la contrée fabuleuse ne fut pas découverte, et les établissements espagnols ne s'étendirent point au delà des Sierras, montagnes qui forment la première marche des Andes, à vingt ou trente lieues des grandes villes que l'on trouve dans les plaines élevées du Pérou.

Don Pablo avait franchi les limites de la civilisation ; peut-être apercevrait-il sur sa route la cabane d'un Indien, mais il était bien sûr de ne pas y rencontrer un seul homme de race blanche ; il entrait au désert.

Et quel était donc ce désert? Connaissait-il ces lieux que le jaguar, le crocodile, le vampire, les serpents et des millions d'insectes, rampant, rugissant ou bourdonnant au milieu d'une atmosphère étouffante, semblent interdire à l'homme et se disputer entre eux? Il savait seulement qu'un ennemi implacable avait soif de son sang, qu'il ne pouvait rentrer dans son pays sans courir à la mort, que ses biens étaient confisqués, sa famille

sans moyens d'existence, et qu'il n'avait d'autre espoir d'échapper à ses persécuteurs qu'en gagnant la forêt. Tout entier au présent, l'avenir n'existait plus pour lui.

Le sentier que suivaient nos voyageurs, tracé par des animaux ou par des Indiens qui, d'aventure, avaient franchi la montagne, longeait le bord d'un torrent écumeux, qui sans doute roulait ses eaux vers un de ces fleuves gigantesques dont les sources découlent du versant des Andes, sur un espace qui ne comprend pas moins de vingt degrés de latitude. Au soir, notre petite troupe avait gagné les éperons de la Cordillère, et sa marche, déjà très-pénible, le devenait bien davantage; l'étroit sentier, de ceux qui en espagnol sont appelés *cuesta arriba*, *cuesta abajo* (en haut du mont, en bas du mont), gravissait tout à coup des pentes abruptes et redescendait aussitôt dans des ravines si profondes que la lumière y pénétrait à peine.

Cette espèce de chemins, qu'on ne trouve que dans les Andes, tient à la structure particulière de cette chaîne, où l'on rencontre des crevasses nommées *quebradas* dans l'Amérique du Sud, et qui ont parfois jusqu'à deux mille pieds de profondeur; on dirait qu'une montagne tout entière a disparu, laissant un vide immense à la place qu'elle occupait ; et cependant il vous faudra descendre dans ce gouffre, en atteindre le fond en suivant un chemin

taillé au flanc du roc, souvent par le caprice de la nature, et si étroit par intervalles, qu'à peine si votre mule a la place nécessaire pour y poser les pieds. Quelquefois un pont est jeté sur l'abîme où rugit dans l'ombre un torrent impétueux, et ce pont, fait avec des cordes et des lianes, se balance comme un hamac sous les pas du voyageur pris de vertige.

Celui qui voyage en Europe, au milieu d'une nature paisible et douce, ne peut pas se représenter l'aspect sauvage et se faire une idée juste de la voie qu'il faut suivre pour traverser les Andes; le passage des Alpes ou des Carpathes n'est rien en comparaison, et le danger y est nul auprès de ceux qui vous attendent sur ces routes péruviennes, où la vie est exposée à chaque pas. Les mulets glissent de la rampe étroite, ils déchirent le pont fragile de cordes et tourbillonnent dans le vide, entraînant leurs cavaliers qui se brisent avec eux sur les rochers aigus. Ces malheurs arrivent continuellement, et cependant l'apathie des Spano-Indiens est si grande, que même dans les endroits les plus fréquentés il est rare qu'un pont soit raccommodé ou la route entretenue; il faut qu'il y ait nécessité impérieuse, rupture complète, avant qu'on se détermine à remettre de nouvelles cordes au vieux pont où à réparer la corniche. Mais le sentier, ou plutôt la piste qu'avait prise don Pablo,

n'était pas faite de main d'homme et n'avait pas même de ponts de lianes; parfois elle disparaissait devant un cours d'eau qu'il fallait traverser à la nage, pour escalader ensuite un rocher qui se dressait tout à coup, et derrière lequel on retrouvait la rivière, qu'il fallait franchir de nouveau, sans savoir si l'on n'arriverait point à quelque impasse infranchissable.

XII

Rencontre au-dessus de l'abîme.

Harassés de fatigue, nos voyageurs durent se contenter, pour la nuit, d'un endroit de la ravine un peu moins rocailleux, qui leur permit de s'étendre et de dormir. Ils avaient épuisé leurs provisions d'ocas et d'ullucas; la chair de vigogne était la seule chose qui leur restât pour souper, et, tandis que les animaux faisaient leur repas des feuilles succulentes, mais épineuses, du cactus opuntia, don Pablo regarda vainement autour de lui pour découvrir quelque plante comestible qu'ils pussent manger en guise de pain ou de pommes de terre. Guapo vint à son secours : l'expérience de l'Indien valait mieux dans cette circonstance que toute la science du botaniste. Il lui montra le maguey sauvage (*agavé*), dont le cœur charnu,

ainsi que la partie supérieure des racines, est excellente à manger, surtout cuit avec de la viande. Cet agavé croît en grand nombre au milieu des rochers, dans les endroits les plus stériles. Ses feuilles épaisses donnent, quand on les ouvre, un liquide frais et abondant, qui est d'un prix inestimable pour le voyageur altéré. Dans les plaines septentrionales du Mexique, les bandes errantes des Apachès, des Comanchès et des Navajos le font cuire au four avec de la chair de cheval, qui forme leur principale nourriture. Une partie des Apachès a même été appelée Mezcaleros, du nom de cette plante, qui s'appelle *mezcal* dans la langue de leur pays. Le maguey sauvage est presque le seul végétal qui croisse dans maintes parties des Andes, où le sol est désolé. Les pauvres Indiens de cette région en font nécessairement un grand usage, et la nature semble avoir donné cette plante au désert pour que l'homme puisse en tout lieu trouver de quoi subsister.

Le lendemain, après avoir fait deux ou trois kilomètres, les voyageurs, gravissant la montagne sur une de ces rampes étroites dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, se trouvaient à plusieurs centaines de mètres au-dessus d'un torrent qui coulait au pied de la corniche. A leur gauche une muraille de porphyre sombre et menaçante, déchirée en maint endroit, s'élevait à une im-

mense hauteur. Le sentier se rétrécissait parfois, ainsi que nous l'avons dit plus haut, jusqu'à rendre très-difficile le passage de la mule ou du cheval ; et, comme les détours qu'il fait au flanc du rocher ne permettent pas à ceux qui le suivent de voir au loin, il est d'usage de crier lorsqu'on va entrer sur l'un de ces rétrécissements, et d'attendre la réponse de ceux qui pourraient venir du côté opposé, avant de s'y engager. Quelquefois cette précaution est omise, deux files de mulets ou de lamas se rencontrent, et c'est alors une scène terrible, dont on se figure aisément les dangers. Il faut absolument que l'un des deux conducteurs décharge ses lamas, qu'il les tire par derrière et les guide à reculons jusqu'à l'endroit où la rampe s'élargit, afin d'y attendre que le passage puisse lui être livré, ce qui n'arrive pas sans querelles, sans peine, et ce qui n'est que trop souvent la cause d'horribles accidents.

La mule qui portait doña Isidora et sa fille marchait à la tête du convoi ; le cheval de Léon venait ensuite, et les deux lamas l'un après l'autre, suivis de Guapo et de don Pablo. Le torrent bouillonnait avec un bruit affreux ; le vertige s'emparait de tous les voyageurs, excepté de l'Indien, habitué dès l'enfance à l'horreur des précipices. Ils étaient arrivés à l'endroit le plus élevé de la route, et précisément à l'angle d'une saillie qui

leur masquait le chemin à quelques pas devant eux, quand la mule s'arrêta tout à coup et fit paraître une si grande frayeur, que les deux femmes laissèrent échapper un cri d'effroi. Personne ne put répondre à don Pablo, qui demandait l'explication du fait, et le signal qu'il avait fait entendre restait suivi du plus profond silence, quand apparurent de l'autre côté du rocher la tête d'un taureau sauvage, et bientôt les deux cornes de celui qui le suivait. La mule, comprenant l'imminence du péril, se cramponna au bord du précipice et attendit en tremblant; certes, sa dernière heure était venue, si une main protectrice ne l'avait pas sauvée.

« Maître, vos pistolets, » cria l'Indien à don Pablo.

Un corps glissa entre les jambes des lamas et du cheval, et se redressa devant la mule, en face de l'arrivant, au moment où celui-ci, baissant la tête, se préparait à s'ouvrir un passage : c'était Guapo. Le taureau, furieux, écumait de rage; ses yeux lançaient des flammes. Une détonation se fit entendre, puis un piétinement sur le roc, et bientôt un bruit sourd qui annonçait la chute d'un corps pesant au fond du précipice. La même détonation éclata de nouveau, puis le même piétinement convulsif, le même bruit sourd; et Guapo, courant de l'autre côté de la saillie pour s'assurer que les deux taureaux n'en avaient pas d'autre avec eux,

RENCONTRE DE GUAPO ET DES TAUREAUX. (Page 68.)

vint bien vite en criant à son maître que le chemin était libre.

XIII

La croix dans la forêt.

Après deux jours de cette marche fatigante, le sentier quitta brusquement le bord du torrent et traversa la crête d'une haute montagne qui faisait angle droit avec la chaîne principale ; puis, à peine visible pendant les premiers milles [1], sa trace se perdit bientôt complétement au milieu de la pente boisée que descendaient les proscrits, et qu'on appelle Ceja de la Montaña, le mot de Montaña proprement dit n'appartenant qu'à l'océan de verdure qui s'étend dans la plaine, et dont le lit ne commence qu'au pied des Andes, tandis que la Ceja couvre de son manteau les éperons de la grande chaîne.

Le sentier, qui disparaissait entièrement sous les buissons, les vignes, les lianes de toute espèce, avait sans doute conduit autrefois à quelque établissement abandonné depuis longtemps ; mais la végétation avait effacé jusqu'à la dernière trace de l'homme dans ces parages, et Guapo était obligé de tracer la voie en taillant un passage dans le fourré,

1. Mesure anglaise qui équivaut à 1609 mètres.

à l'aide de son *machelé*, grand couteau en usage dans toute l'Amérique espagnole, et qui sert à la fois d'arme défensive et d'instrument pour couper les broussailles dont la route est souvent obstruée.

C'est une chose triste à dire, que les Spano-Américains, y compris la nation mexicaine, ont rétrogradé depuis un siècle; que des établissements fondés par eux, des villes populeuses qu'ils avaient bâties, sont aujourd'hui désertes, tombent en ruines, et que des lieux autrefois cultivés ont été envahis de nouveau par l'exubérance d'une végétation luxuriante et sauvage. Des provinces entières ont été reprises sur eux par les Indiens, et il serait facile de prouver que les descendants de Cortez et de Pizarre, s'ils eussent été abandonnés à eux-mêmes, auraient été chassés avant cinquante ans de cette terre conquise par leurs ancêtres, et dont la conservation a suscité tant de cruautés et fait répandre tant de sang. Cette reprise du sol natal par les indigènes s'étendait assez loin déjà sur les provinces septentrionales du Mexique, lorsque la race plus forte et plus puissante des Anglo-Américains est venue s'interposer entre la civilisation et les sauvages, dont elle a heureusement arrêté les progrès. Mais revenons à nos proscrits.

Don Pablo ne s'étonna pas de voir disparaître le sentier; c'était pour lui chose prévue, à laquelle il s'attendait depuis longtemps. Mais où trouver un

endroit pour y passer la nuit? L'heure du repos approchait; les lamas souffraient encore plus de la chaleur que de la marche: ils étaient complétement épuisés. Une petite clairière s'étant rencontrée, nos voyageurs s'y arrêtèrent, firent du feu et préparèrent un morceau de vigogne pour leur souper. La nuit n'était pas encore venue quand ils eurent achevé leur repas. Don Pablo était triste et semblait abattu; Léona dormait sur les genoux de sa mère; Léon devenait pensif en voyant son père soucieux, et Guapo s'occupait des lamas. Doña Isidora se tourna vers don Pablo, et tâchant de lui sourire: « Voyons, lui dit-elle, ne soyons pas si tristes; nous voilà en sûreté, les soldats du vice-roi ne viendront pas jusqu'ici.

— Non, répondit avec découragement don Pablo; mais qu'importe? Nous n'avons échappé à cette mort que pour souffrir mille tortures peut-être cent fois plus grandes; pour vivre en sauvages dans ces bois, exposés aux attaques des bêtes féroces et des Indiens; condamnés à souffrir de la faim, peut-être à en mourir.

— Ne parle pas ainsi, don Pablo; je n'ai jamais entendu dire que les Indiens de cette contrée fussent cruels. Pourquoi feraient-ils du mal à des gens qui ne leur veulent que du bien et qui, par leur dénûment, sont réduits à l'impuissance, alors même qu'on pourrait se défier d'eux? Quant à

mourir de faim, cette forêt n'est-elle pas remplie d'arbres et de plantes dont les racines ou les fruits peuvent donner une nourriture abondante ? Tu connais si bien tout ce qu'elles peuvent nous fournir ! Je t'en prie, aié du courage, ne crains rien. Nous avons échappé à nos ennemis, Dieu nous a sauvés de tout danger sur la route ; pourquoi maintenant nous laisserait-il périr ? »

Ces paroles consolantes produisirent leur effet sur l'esprit de don Pablo ; il embrassa sa femme avec amour et sentit l'espérance lui revenir, en même temps qu'une vigueur nouvelle circulait dans tous ses membres. Il se leva, évidemment sous l'empire d'une résolution courageuse, et, grimpant sur un arbre élevé au pied duquel était Isidora, il promena ses regards autour de lui et fit un cri de joie en voyant les objets qui se présentaient à sa vue; il regarda longtemps, plongé dans une méditation profonde, et ne descendit qu'après avoir vu le soleil disparaître à l'horizon. Doña Isidora l'avait appelé vainement à plusieurs reprises différentes ; car elle était pressée d'apprendre les bonnes nouvelles que l'exclamation joyeuse de son mari lui avait annoncées : mais, absorbé dans ses réflexions, don Pablo n'avait pas eu l'air de l'entendre et ne lui avait pas répondu.

« Est-ce donc un mystère ? lui dit-elle d'un ton moitié plaisant, moitié fâché.

— Non, chère femme; pardonne-moi de vous avoir fait attendre, je vais tout vous dire. »

Isidora et les enfants s'assirent avec don Pablo sur un tronc d'arbre que Guapo avait abattu, et dont il avait pris les branches pour faire du feu; car ils étaient dans la région qu'habite le jaguar, et il fallait entretenir une grande flamme toute la nuit pour éloigner cet ennemi redoutable.

« Tu avais raison, continua don Pablo, Dieu nous protége; il n'abandonne que les gens sans courage qui s'abandonnent eux-mêmes, et ce que j'ai vu m'a rendu l'espérance et m'a rattaché à la vie, qui peut encore être belle pour nous tous. Au milieu de cette plaine verdoyante qui se déploie de tous côtés et se perd à l'horizon, j'ai aperçu tout d'abord un grand fleuve qui se dirige vers le nord-est, et dont je pouvais suivre le cours étincelant à travers le feuillage; mon cœur a bondi, car ce ne peut être que la rivière *Madre de Dios*, dont l'existence a été révoquée en doute, et qui a été découverte, à ce que j'ai entendu dire, par un missionnaire qui habitait cette partie de la forêt; mais on n'a jamais pu avoir de détails sur les régions qu'il avait parcourues, parce que la mission à laquelle il appartenait fut détruite, et que lui-même ne reparut plus ensuite. Je n'en suis pas moins persuadé que c'est la *Madre de Dios*, qui va se jeter dans le fleuve des Amazones, et cette conviction a fait naître dans mon

esprit l'idée suivante : « Nous ferons un radeau, me « suis-je dit; nous le lancerons sur la rivière, qui « nous conduira dans le grand fleuve où elle tombe; « à l'embouchure, nous trouverons les établissements « portugais, la ville de Para, où nous serons à l'abri « de tout danger. » Puis, en y réfléchissant un peu, cette pensée, que j'avais accueillie avec tant d'empressement, ne fut plus pour moi qu'un rêve dont la réalisation ne méritait pas d'être poursuivie. Nous n'avons plus rien au monde, et que ferions-nous chez les Portugais ou ailleurs, quand même nous y arriverions en toute sécurité? Et puis, il faut vivre jusque-là, manger matin et soir. J'avais devant moi la triste perspective de la faim au désert, ou de la mendicité dans les rues d'une grande ville, quand mes yeux, que je détournais machinalement comme pour échapper à cette vision décourageante, rencontrèrent les cimes de quelques cinchonas, dont les teintes roses se détachaient sur le fond vert des autres arbres; ils se trouvaient au versant de la Sierra, et mon attention, une fois éveillée par cette découverte précieuse, se porta sur des bouquets de ce même feuillage, peu éloignés de l'endroit où nous sommes, et dont quelques-uns n'ont pas moins d'une acre[1] d'étendue. C'est alors que ma joie fut profonde, car vous savez que l'écorce du

1. 40 ares 46 centiares.

cinchona fournit le fébrifuge si vanté, connu sous le nom de quinquina. Notre fortune est perdue, mais le travail peut nous la rendre, pensai-je avec bonheur; cette mine féconde n'attend que des bras qui l'exploitent, je deviendrai *cascarillero*[1]; avec l'aide de Guapo nous recueillerons une quantité considérable d'écorce, et, quand la provision sera faite, nous construirons un radeau, comme je l'avais pensé tout d'abord; mais cette fois nous arriverons au port avec un fond de richesse que nous pourrons augmenter par la suite, et non plus comme des mendiants obligés de compter pour vivre sur la bonté d'autrui. »

Restait toujours la question des subsistances, la plus pressante de toutes; je cherchai donc avec plus de soin encore, et je distinguai, à cinq cents pieds environ au-dessous du niveau de cette clairière, une petite vallée sur le bord d'un ruisseau, où j'aperçus les feuilles brillantes du bananier, en même temps que je crus y reconnaître la forme du yucca, ce qui indiquerait, soit un établissement actuel, soit la place où jadis un établissement aurait existé : peut-être quelque ferme abandonnée ou quelque mission détruite; mais, que ce soit l'un ou l'autre, nous sommes assurés désormais d'une nourriture abon-

1. Nom donné à ceux qui vont dans la forêt chercher l'écorce du cinchona.

dante, et dans le voisinage même des cinchonas qu'il s'agit d'exploiter.

« Oh! voyez donc, s'écria Léon en se levant tout à coup, une grande croix, tout là-bas dans les arbres! »

Don Pablo et sa femme se dirigèrent du côté indiqué par Léon et virent une croix de bois toute vermoulue, sur laquelle on pouvait lire néanmoins cette inscription espagnole profondément gravée sur la barre transversale :

Brazos de Dios (le bras de Dieu).

Isidora prit la main de don Pablo, et lui montrant ces mots : « N'est-ce pas vrai, dit-elle, que le bras de Dieu nous protége? »

XIV

La mission abandonnée.

Toute la famille s'endormit plus tranquille, rassurée par le voisinage de cette ancienne habitation, autour de laquelle se trouvait probablement quelque terrain autrefois cultivé, où les plantes nécessaires à la vie s'étaient perpétuées jusqu'à ce jour. Il est vrai que la Montaña renferme beaucoup d'arbres dont les fruits peuvent se manger, beau-

coup de plantes dont les racines sont comestibles : mais il faut les rencontrer ; on peut rester plusieurs jours sans les voir, et en beaucoup d'endroits impénétrables à l'homme, il n'y a d'autre moyen de traverser la forêt que lorsqu'on rencontre un fleuve. On ne peut pas même chasser sur les rives, tant les halliers sont épais ; d'ailleurs, Guapo et don Pablo n'avaient pas de munitions, pas même d'armes de chasse ; ils n'auraient donc pas pu se procurer de gibier, en supposant qu'ils en eussent aperçu.

La croix était un bon présage, le signe certain qu'une mission avait existé à peu de distance, et don Pablo, s'étant levé au point du jour, grimpa de nouveau sur l'arbre qui lui avait servi d'observatoire, pour chercher à s'orienter ; car il est très-difficile d'atteindre l'endroit où l'on veut arriver, quand on n'a dans ces vastes solitudes ni compas ni boussole, et souvent, après bien des détours, on se retrouve le soir où l'on était le matin.

Après avoir examiné attentivement la situation de la vallée, don Pablo et Léon chargèrent les deux lamas et sellèrent le cheval et la mule, pendant que Guapo coupait les broussailles avec son machété ; mais cette opération ne fut pas longue. Dès qu'il eut fait une espèce de tranchée au milieu du fourré, l'Indien retrouva la trace d'un sentier qui bientôt devint praticable, et au bout d'une heure environ les cris de joie de nos voyageurs annon-

cèrent qu'ils étaient arrivés à l'endroit qn'ils cherchaient. Devant eux, au bord de l'eau, s'élevaient de grands musacées, plantains et bananiers (*musa paradisiaca* et *musa sapientum*) aux larges feuilles satinées, longues de quatre à cinq mètres, aux grappes énormes chargées de fruits nombreux, et ne pesant pas moins de cinquante à soixante kilogrammes chacune : il y avait là de quoi nourrir des centaines de personnes. Plus loin de la rivière, sur un terrain moins humide, se trouvait une plante non moins précieuse, de quatre à cinq mètres d'élévation et de la grosseur du poignet, le juca[1] (*jatropha manihot*), dont la racine fournit la cassave, c'est-à-dire la fécule qui est pour les peuples de l'Amérique méridionale ce que la farine de froment est pour l'Européen.

Et non-seulement ils trouvaient en cet endroit du pain et des bananes, mais encore des fruits en abondance : des mangues, des goyaves, des oranges, des chérimolias, si recherchés au Pérou ; des pamplemousses, des limons doux. La canne à sucre, déployait ses feuilles soyeuses et balançait au vent

1. L'auteur avait écrit *yucca ;* nous avons cru devoir réformer cette orthographe vicieuse et rétablir celle du mot indien, parce qu'elle pouvait faire confondre le manihot avec les yuccas, plantes bien différentes, de la famille des liliacées, que sépare du jatropha, qui est une euphorbiacée, toute la distance qui existe entre les monocotylédonées et les dicotylédonées. (*Note du traducteur.*)

ses épis jaunes; on trouvait aussi le caféier, dont les baies étaient mûres, et l'arbre au cacao, dont on fait le chocolat. Qu'est-ce encore? on dirait un oranger; c'est une espèce de houx, le thé du Paraguay, l'*yerba maté* des indigènes, l'*ilex paraguensis* des savants; et, la joie dans l'âme à la vue de toutes ces bonnes choses, nos voyageurs continuèrent leur examen au milieu des convolvulus et des grandes herbes, faisant de nouvelles découvertes à chaque pas, trouvant jusqu'à la plante favorite de Guapo, le coca, dont les feuilles apparurent à notre Indien ravi.

Quelque bon moine avait planté ces arbres, les avait soignés avec amour, rêvant d'établir en ces lieux une communauté florissante et de faire cultiver cette partie du désert; puis étaient venus les mauvais jours : peut-être la révolte de Juan Santos, peut-être celle plus récente de Tupac Amaru. Les sauvages avaient tourné contre le prêtre la fureur que leur inspiraient tous les blancs, et la mission avait été livrée aux flammes. Nul vestige ne restait plus des bâtiments, et, sans cette réunion intelligente de tous ces végétaux, qui conservait à ce coin de terre une apparence de jardin ou de verger, on l'eût pris pour une clairière et confondu avec le reste de la forêt primitive.

Après les premiers transports, on se consulta pour savoir ce qui restait à faire; la délibération ne fut pas longue : il fut aussitôt résolu qu'une

maison serait construite au milieu du jardin, et qu'on s'y établirait, du moins pour quelque temps.

On décida la mort des deux pauvres lamas. Guapo, qui les aimait, quel que fût son chagrin, savait bien qu'ils ne pouvaient pas vivre dans la vallée, où la chaleur les ferait bientôt mourir. Leur chair, il est vrai, n'était pas excellente; mais en attendant qu'on s'en procurât d'autre, elle avait bien son prix; leur toison et leur peau seraient employées utilement : bref, les deux lamas furent tués.

XV

Le guaco et le serpent de corail.

Guapo se chargea lui-même de cette tâche douloureuse. Il dépouilla ensuite les pauvres bêtes, et coupa leur chair par tranches étroites qu'il attacha aux arbres, pour les sécher au soleil. Cette dessiccation était indispensable pour conserver la viande, qui sans cela se serait gâtée immédiatement, car nos voyageurs manquaient de sel; d'ailleurs c'est la méthode qu'emploient tous les Spano-Américains. Malgré les vastes salines qui se trouvent dans leur pays, non-seulement dans la terre, mais encore à la surface du sol et dans les eaux de certains lacs, le sel est rare en

maint endroit, à cause du peu d'activité commerciale que l'on trouve parmi eux.

La viande de bœuf séchée s'appelle *tajaso* chez les Mexicains, et *charqui* au Pérou ; celle de mouton, préparée ainsi, est nommée *chalona*, et, comme le lama est une espèce de mouton, c'était du chalona qu'apprêtait notre Indien.

Les autres ne restaient pas oisifs. Don Pablo et Léon nettoyaient l'endroit où l'on devait faire la maison, tandis qu'Isidora, de ses mains blanches et douces, remplissait pour la première fois de sa vie les fonctions de blanchisseuse, aidée de la petite Léona, qui faisait tous ses efforts pour se rendre utile à sa mère. Et du savon, direz-vous? Mais don Pablo n'était-il pas botaniste? Dans le voisinage croissait le parapara des Indiens, l'*arbre aux savonnettes* des voyageurs (*sapindus saponaria*), dont les baies fournissent, quand on les frotte, une mousse savonneuse qui nettoie le linge comme le meilleur castille[1]; dépouillés de leur pulpe, les noyaux de ces baies, fort jolis du reste, sont employés par les missionnaires, qui en font des chapelets et des rosaires. Léon découvrit en outre qu'ils avaient la propriété de rebondir comme les balles élastiques, ce dont il s'assura de manière à ne pouvoir en douter.

1 Savon fin épuré, qu'on tire de Castille.

Le soir, chacun, satisfait du bon emploi de son temps, vint se reposer sur un tronc d'arbre, à côté du terrain qu'on avait déblayé. Doña Isidora, qui naturellement s'était chargée d'une partie de la cuisine, avait fait du café (Guapo avait eu soin, malgré la précipitation de la fuite, d'emporter les ustensiles indispensables à la famille), et le café se trouva être de première qualité, de cette espèce particulière longtemps cultivée par les missionnaires du Pérou, et si précieuse, que les vice-rois en envoyaient au monarque d'Espagne. Du jus de canne avait été réduit en sirop, et des figues bananes grillées servirent de pain aux voyageurs, dont la gaieté revenait avec l'espoir.

Tandis qu'ils mangeaient, causant et plaisantant sur les objets de luxe dont leur table était dépourvue, ils entendirent répéter plusieurs fois : *Guaco! Guaco!* « Quelqu'un t'appelle, » dit Léon à l'Indien. Tout le monde écouta : *Guaco!* reprit la voix.

« C'est l'oiseau du serpent, dit Guapo, qui, né dans la forêt, connaissait la plupart des animaux qui l'habitent.

— L'oiseau du serpent ! s'écria Léon avec un vif intérêt.

— Oui, jeune maître; le voyez-vous là-bas ? »

Léon vit un oiseau de la grosseur d'un pigeon, qui ressemblait au faucon des moineaux; à sa queue fourchue comme celle des hirondelles, à

sa manière de voler, à la forme de son corps, on le reconnaissait pour appartenir à l'espèce des milans. Perché sur le haut d'un arbre, il descendit bientôt de branche en branche, en proférant les deux syllabes qu'il avait déjà fait entendre, et fixa les yeux à terre sur un objet que n'apercevaient pas les autres spectateurs; mais bientôt l'on put voir, au milieu du sentier qui conduisait au bord de l'eau, un serpent d'environ un mètre de longueur, et dont le corps, marqué de bandes noires, rouges et jaunes, brillait à chaque mouvement; le rouge prédominait et lui avait probablement valu son nom, car Guapo et don Pablo s'écrièrent au même instant : « Le serpent de corail ! » En dépit de sa beauté, c'est l'un des reptiles les plus venimeux de toute l'Amérique du Sud, et Guapo ne l'ignorait pas. Sa première pensée fut de saisir une baguette et de s'élancer pour le tuer; mais don Pablo l'arrêta : « Ne te presse pas, lui dit-il, et regardons faire l'oiseau. »

Ces mots n'étaient pas sortis de la bouche de don Pablo, que le guaco fondait sur le serpent avec l'intention évidente de le saisir par le cou; mais celui-ci, replié sur lui-même, lança, avec la rapidité de l'éclair, vers l'oiseau qui fut obligé de reculer, sa tête menaçante, dont les yeux étincelaient. Le guaco vira de bord et renouvela son attaque du côté opposé; le reptile, aussi rapide

que l'oiseau, déjoua cette nouvelle tentative. Perdant alors toute prudence, l'assaillant frappa du bec et des serres le corps de son ennemi, et, croyant cette fois pouvoir le prendre en défaut, il revenait l'attaquer en face, bien sûr de le saisir à la gorge avant qu'il pût se défendre, quand la tête du serpent, poussée comme par un ressort, vint frapper l'oiseau, qui s'enfuit en laissant échapper un cri de rage et de douleur. Chacun le suivit des yeux, croyant le voir tomber mort, car il suffit de quelques minutes pour que la morsure du corail mette fin aux jours d'un homme. Mais l'oiseau n'avait quitté le reptile que pour s'élancer au tronc d'un arbre autour duquel s'enroulait une plante grimpante dont il se mit immédiatement à dévorer les feuilles. Quand il en eut mangé à peu près une douzaine, il se précipita de nouveau sur son antagoniste, qui était resté à la même place dans l'attitude où son ennemi l'avait laissé. Le combat recommença plus furieux qu'auparavant : l'oiseau, plein de confiance, sentait grandir son courage ; le serpent lui opposait l'énergie du désespoir. Enfin le guaco, frappant le corail sur la tête, le saisit par le cou et l'emporta au milieu des arbres pour le dévorer à loisir.

Guapo, enchanté de ce qu'il avait vu, non pas que ce fût pour lui un spectacle nouveau, courut à l'arbre où l'oiseau avait mangé des feuilles, et

en prit une certaine quantité qu'il remit à don Pablo ; celui-ci reconnut qu'elles appartenaient à une plante du genre *mikania*, nommée vulgairement *liane du guaco*. L'Indien ne savait pas le nom scientifique de la plante, mais il en connaissait les précieuses qualités ; il l'avait vue guérir la morsure du serpent à sonnettes et jusqu'à celle de la vipère tachetée, le plus venimeux de tous les serpents d'Amérique. Prenant donc les feuilles de cette liane, il les hacha finement, les mit dans un linge, et les serra fortement pour en exprimer le jus ; puis se faisant, avec la pointe de son couteau, de légères incisions sur la poitrine, entre les doigts et les orteils, il s'inocula le jus de la mikania, frotta la blessure avec de nouvelles feuilles, arrêta le sang qui coulait en appliquant sur la plaie des houppes de coton soyeux qu'il prit à l'arbre à soie nommé *ceiba* (bombax ceiba), et termina cette inoculation en mâchant des mêmes feuilles et en avalant une cuillerée de leur jus merveilleux. L'opération accomplie, Guapo se déclara invulnérable et désormais à l'abri de toute morsure de serpent.

Il offrit aux autres de les vacciner de la même façon : ils refusèrent d'abord ; mais quelques jours après, quand chacun eut manqué d'être mordu par des vipères ou par le jararaca (*craspedocephalus*), don Pablo crut prudent de se soumettre,

ainsi que toute sa famille, au traitement de Guapo, qui n'éprouva plus de résistance et le pratiqua fort adroitement.

XVI

Le bois de palmiers.

De l'autre côté de la rivière se trouvait un bouquet de palmiers que Guapo regardait avec envie : car c'est le bois qui, dans ces contrées où la chaleur est extrême, convient le mieux pour la construction d'une maison, d'autant plus qu'il fournit des matériaux variés ; mais ces palmiers, nombreux sur l'autre rive, manquaient absolument autour de nos proscrits. La rivière, assez étroite jusque-là, s'élargissait tout à coup dans la vallée, où elle prenait les dimensions d'un lac. Elle était profonde, et ne rentrait dans son lit qu'au milieu de rochers inabordables. Guapo nageait comme un poisson ; mais don Pablo et son fils, élevés dans les grandes villes, étaient de pauvres nageurs, et Guapo ne pouvait pas suffire à couper les palmiers et à les transporter seul. Après mûr examen, on décida qu'il fallait passer la rivière à l'endroit où, quittant la vallée, elle se rétrécissait au point qu'on eût pu la franchir à l'aide d'une grande planche, hélas ! qu'on n'avait pas. Sur l'autre

rive était un ceiba magnifique; mais il fallait l'abattre. Guapo attacha sa cognée sur son épaule, et, plongeant dans la rivière, il fut bientôt à l'autre bord. Le ceiba fut attaqué promptement, et les coups bien assénés étaient donnés du côté qui regardait le courant, de manière que l'arbre tombât dans cette direction. Le castor n'agit pas autrement, et Guapo était plus intelligent qu'un castor.

Une demi-heure après, le ceiba s'inclina légèrement en craquant sur sa base; don Pablo jeta son lazo à Guapo, qui le noua aux branches et, à l'aide d'une pierre, le lui renvoya aussitôt. De nouveaux coups retentirent, l'écorce restait seule du côté opposé; enfin elle céda sous un dernier effort, et l'arbre tombant avec fracas appuya sa tête sur la rive où se trouvait don Pablo, qui en avait dirigé la chute, et forma un pont suspendu entre les deux rochers.

Après tout, et malgré ce beau succès, le passage à l'autre bord n'en était pas moins une aventure périlleuse; le tronc du ceiba n'offrait pas un plancher bien commode, et la profondeur à laquelle on voyait la rivière se briser contre le roc avec un bruit affreux était plus que suffisante pour donner le vertige. Néanmoins toute la bande arriva sans mésaventure au milieu des palmiers; quand je dis toute la bande, je ne veux parler que

des hommes. Isidora et sa fille étaient restées au camp, où elles râpaient des racines de juca pour en faire de la cassave.

Don Pablo, frappé tout d'abord de la variété qu'offrait le bois de palmiers où ils entraient, ne put attribuer ce choix d'espèces différentes qu'à une plantation faite autrefois sans doute par le bon missionnaire qui avait créé le jardin.

« Assurément, s'écria don Pablo, dominicain, franciscain ou jésuite, le saint homme était savant en horticulture et s'y livrait avec passion. Qu'il ait ou non converti les Indiens, toujours est-il que l'honnête religieux pensait au moins autant à leur bien-être en ce monde qu'à leur salut dans l'autre ; car il n'existe guère de plante ou d'arbre utile pouvant être cultivés dans ce pays, qui ne se trouve sur ce coin de terre. Quels magnifiques palmiers, et surtout quelle variété ! en voilà des points les plus éloignés du bassin de l'Amazone ! »

Ce mot de palmiers, qui désigne les plus beaux arbres du monde, éveille naturellement la curiosité de ceux qui n'en ont jamais vu, et je suis sûr que vous donneriez beaucoup pour contempler ces colonnes superbes, couronnées de feuilles immenses dont je ne puis guère vous donner une idée. Certes, il y aurait beaucoup à vous dire ; mais l'espace nous manquerait, alors même que j'en aurais le loisir. La simple description bota-

nique de tous les palmiers connus remplirait un volume aussi gros que celui-ci, et vous n'auriez qu'une nomenclature bien sèche, une sorte de catalogue offrant peu d'intérêt.

Combien supposez-vous qu'il en existe d'espèces? une douzaine peut-être; vous connaissez par ouï-dire le palmier-sagou, le cocotier, le dattier, le chou-palmiste, et vous croyez qu'il n'y en a pas beaucoup d'autres. Eh bien! vous serez tout étonnés d'apprendre qu'on en a décrit six cents espèces, différant toutes entre elles; et, comme elles sont réparties dans les régions les moins explorées de la terre, il est probable qu'il en existe plus du double, surtout si l'on pense que les palmiers d'une contrée, souvent très-limitée, ne se retrouvent pas ailleurs, même dans les parages voisins. Des six cents espèces connues, la moitié environ appartient à l'ancien monde, et l'autre à l'Amérique, avec cette particularité qu'on les rencontre principalement sur le continent, dans cette dernière partie du globe, tandis que, dans l'hémisphère oriental, on les trouve pour la plupart sur les îles. Non-seulement ces arbres sont d'une grande beauté, mais encore presque toutes les espèces fournissent à l'homme des produits qu'il utilise ou dont il fait sa nourriture, et l'on connaît des nations entières qui vivent à peu près exclusivement de la séve et des fruits de certains palmiers.

Comme les richesses naturelles d'un pays peuvent beaucoup influer sur la destinée des peuples, les végétaux d'une utilité reconnue acquièrent une importance qu'il est facile de comprendre. L'*élaïs*, par exemple, un palmier qui croît en Afrique, dans le pays où l'on achetait les nègres, porte un fruit d'où l'on extrait l'huile de palme; utilisée d'abord pour la fabrication du savon, il a été découvert depuis peu de temps que cette huile égalait le blanc de baleine et la cire même pour la confection des bougies; il en est résulté un accroissement considérable dans le commerce qu'on fait de cet article sur la côte de Guinée; et les princes des nègres, trouvant plus profitable de faire faire de l'huile par leurs sujets que de les vendre, ont renoncé en beaucoup d'endroits à leur trafic de chair humaine. Le produit d'un palmier aura donc été plus puissant pour résoudre cette question de la traite des noirs que tous les efforts combinés des philanthropes et des gouvernements civilisés.

XVII

Une maison de palmiers.

Le premier palmier qui attira l'attention de don Pablo fut le patawa; il appartient au genre

œnocarpus, dont l'Amérique du Sud fournit plusieurs espèces ; mais aucune d'entre elles ne surpasse en beauté le patawa, dont le stipe[1] s'élève à 20 mètres de hauteur et porte de belles feuilles pennées qui ont à leur base un développement épineux, dressé vers le ciel, et d'environ un mètre de longueur. La base de ces feuilles persiste sur les jeunes palmiers et leur donne un aspect tout hérissé, moins agréable à l'œil ; mais les arbres plus âgés s'en dépouillent, et leur stipe, droit et lisse, qui peut avoir un mètre de tour, devient alors d'une très-grande élégance. Les épines du patawa servent de flèches aux Indiens, qui les lancent au moyen d'une sarbacane, ainsi que nous le décrirons plus tard ; ses fruits sont ovales, de la grosseur d'une prune et d'un violet foncé ; ils sont disposés en grappes énormes au-dessous des feuilles, et l'on en fait une boisson délicieuse, très-facile à obtenir. On jette les fruits dans un grand vase où l'on a mis de l'eau chaude ; au bout de quelques minutes, l'eau chaude est remplacée par de l'eau froide où l'on écrase les fruits, en les frottant avec les mains pour détacher la pulpe du noyau. Le liquide est alors tiré au clair et bon à boire : il a un goût excellent qui rappelle celui de la crème et des avelines.

1. Nom que porte le tronc des palmiers.

Un autre palmier, nommé l'*assaï*, dont le fruit ressemble à nos prunelles, fournit un breuvage analogue, épais, crémeux et d'une belle couleur violette, d'un fréquent usage dans les établissements portugais, où on le prend avec du pain de cassave, comme nous prenons le lait ou le café.

Mais ce n'était pas pour ses fruits que don Pablo voulait abattre le patawa : il voyait dans ce bel arbre si droit les poteaux qui formeraient les quatre angles de la maison, et les poutres qui en soutiendraient la toiture. Guapo se mit à l'œuvre et eut bientôt exécuté les ordres de don Pablo, qui chercha quelque palmier de moindre grosseur pour en faire les chevrons et les solives. Il aperçut le catinga (*euterpe*), de l'espèce de l'assaï dont nous avons parlé tout à l'heure comme produisant l'un des breuvages favoris des créoles portugais. Le stipe du catinga est mince, bien qu'il atteigne plus de 13 mètres de hauteur. Il est uni, et porte des feuilles pennées qui ressemblent un peu à celles du patawa ; mais elles offrent ceci de particulier qu'elles sont d'abord enfermées dans une espèce de colonne d'où elles s'échappent et dont elles forment le chapiteau ; cet étui, qui a plusieurs pieds d'élévation, est rouge ; il sépare les feuilles des fruits, dont les grappes, ou plutôt les *régimes*, car c'est ainsi qu'on appelle les bouquets de fleurs et de

fruits des palmiers, naissent à sa base et donnent au catinga une physionomie singulière. Un autre caractère de ce palmier, qui se retrouve dans beaucoup d'espèces différentes, est d'avoir les racines en partie hors de terre et qui se réunissent à quelque distance du sol pour former un cône d'où le stipe s'élève. On fait aussi avec les fruits du catinga, plus petits que ceux du véritable assaï, une boisson que certaines gens préfèrent à celle du patawa.

« Maître, dit l'Indien en désignant l'une des parties éloignées de la forêt, il y a là-bas un bussu qui nous donnera tout ce qu'il faut pour couvrir la maison. »

Guapo indiquait un arbre trapu, tortu, au stipe profondément annelé, qui différait complétement de tous les palmiers réunis en cet endroit. Le tronc de cet arbre n'avait pas plus de quatre mètres d'élévation; mais quel feuillage! Deux ou trois douzaines de feuilles gigantesques, ayant de neuf à dix mètres de longueur sur plus d'un mètre et demi de largeur, s'élevaient presque perpendiculairement de la cime de ce palmier étrange que Guapo nommait *bussu*. Le limbe de ces feuilles immenses, entier dans toute son étendue, c'est-à-dire d'une seule pièce, se développe de chaque côté de la nervure médiane, qui se divise en nervures secondaires allant en diagonales du milieu vers les bords. Quand on veut s'en servir en guise de

tuiles pour couvrir une maison, on fend la nervure du milieu dans le sens de la longueur, et l'on place la moitié de chaque feuille sur les chevrons, en ayant soin de les disposer obliquement, de manière que chaque nervure se trouve dans une position verticale et fasse l'office de gouttière. Quelques feuilles seulement peuvent suffire à la toiture d'une maison; et, quand elle a été bien faite, cette couverture peut durer jusqu'à douze ans. Les Indiens attachent un si grand prix aux feuilles de ce palmier, que ceux des régions où l'on ne trouve pas le bussu font en canot, pour s'en procurer, des voyages qui durent souvent plus d'une semaine. Ils utilisent également la spathe brune et fibreuse qui enveloppe les fleurs de cet arbre. On en fait des sacs de très-bonne qualité, où les naturels mettent les couleurs avec lesquelles ils se peignent le corps, et beaucoup d'autres articles à leur usage. Elle peut servir de coiffure quand elle est déployée. C'est ce que fit Guapo de la première de ces spathes qui lui tomba sous la main.

Il ne restait plus à trouver qu'un palmier facile à fendre, pour faire des lattes, des planches et des siéges. Ce fut le *pashiuba*, du genre *iriartea*, bel arbre au corps uni, atteignant près de vingt-cinq mètres de hauteur, et surmonté d'un étui renflé, analogue à celui du catinga, plus gros que le stipe qui le supporte, mais d'un vert foncé, au

lieu d'être rouge comme celui dont nous avons parlé plus haut; les feuilles qui sortaient de cette colonne, pennées aussi, étaient pourtant bien différentes et se composaient de folioles triangulaires entaillées sur les bords et disposées irrégulièrement sur le pétiole commun. Ce qui surtout rend le pashiuba très-remarquable, c'est le cône formé par ses racines aériennes, et qui, beaucoup plus développé que chez le catinga, s'élève à la hauteur de trois ou quatre mètres, laissant assez d'espace entre chacune des racines qui le composent, pour qu'on puisse s'introduire dans l'intérieur de cette singulière pyramide. Figurez-vous un homme debout au milieu de ce faisceau de colonnes radiculaires, sous le tronc d'un arbre dont les feuilles se balancent à vingt-cinq mètres au-dessus de sa tête.

Il y a beaucoup d'espèces différentes de ces palmiers, qu'on a réunies pour former le genre iriartea. La plupart donnent un fruit ovale, jaune ou rouge, qui est amer et immangeable; mais le bois de ces arbres est précieux pour beaucoup de choses. Celui du pashiuba, que don Pablo avait trouvé, est dur à l'extérieur, mou à l'intérieur, et se fend plus aisément qu'aucun autre[1].

1. Ce caractère de dureté extérieure, relativement à la texture plus tendre de l'intérieur, existe non-seulement chez les palmiers de ce genre, mais encore chez tous les végétaux de la

Quand tous les arbres furent abattus et débités suivant l'usage auquel don Pablo les destinait, on attacha toutes les pièces de bois qu'on en avait tirées avec une liane nommée *sipo*, et l'on en fit un radeau grossier, que l'on couvrit de feuilles de bussu et d'une grande quantité de fruits de patawa et de catinga. Guapo s'installa sur cette embarcation pour la diriger vers le camp, et don Pablo et Léon, traversant leur pont de ceiba, se trouvèrent juste à point pour assister au débarquement et pour aider Guapo dans cette opération.

Le lendemain, le cadre de la maison fut élevé; les jours suivants, on le remplit, pour en former les murailles, de bambous (*bambusa gradua*) qui croissaient abondamment dans la vallée, car ces herbes gigantesques semblent choisir de préférence le terrain qui s'étend au pied des Andes. Le troisième jour, les feuilles de bussu étaient placées, et la maison finie pouvait recevoir ses hôtes.

classe des monocotylédonées, qui s'accroissent par le centre et où, contrairement aux dicotylédonées, les couches nouvelles sont au cœur et les anciennes à la périphérie. (*Note du traducteur.*)

XVIII

Le tapir.

Nous avons dit, dans l'une des pages précédentes, que la rivière s'épanchait dans la vallée jusqu'à y former un lac, du moins un large étang. Le courant se faisait encore sentir au milieu; mais sur les bords, c'était une eau dormante, où, parmi les iris mêlés aux nénufars, s'épanouissait la *victoria-regia*, cette fleur d'une beauté sans pareille [1].

Chaque soir, à l'heure du repas, don Pablo et sa famille entendaient sortir du lac un bruit pareil à celui que fait un nageur en plongeant et en clapotant dans l'eau; et de temps à autre des grognements analogues à ceux d'un cochon effrayé. C'était un animal sans aucun doute; mais lequel? Peut-être un alligator, pensèrent quelques membres

1. Les feuilles de cette plante magnifique, rondes et peltées (c'est-à-dire attachées par leur centre au pétiole), n'ont pas moins d'un mètre et demi à deux mètres de diamètre ; elles sont ourlées d'un rebord de dix à quinze centimètres de haut, et qui d'un vert clair à l'intérieur, est d'un rouge éclatant au dehors. Ses fleurs parfumées, réunies souvent en grand nombre sur un petit espace, ont quarante centimètres de diamètre ; elles sont blanches et roses, et leur corolle est composée de plusieurs centaines de pétales. (*Note du traducteur.*)

de notre petite colonie. Cependant, quoique les alligators soient communs dans les rivières de ces régions tropicales, on n'en voyait jamais dans celle-ci. Pendant le jour, il n'était pas question des plongeons et des grognements qui intriguaient si fort Léon et Léona; mais le soir venu, on était sûr de les entendre encore. Léon le fit remarquer à Guapo, et l'Indien lui dit que c'était un *tapir* qui venait régulièrement prendre son bain nocturne dans la rivière, et se régaler des racines d'iris et de nénufar qui s'y trouvaient en abondance.

Si vous n'avez jamais vu de tapir, il sera difficile de vous en donner une idée; cet animal, le plus gros de tous les quadrupèdes autochtones de l'Amérique du Sud, ne ressemble qu'à lui-même: c'est ce qu'on appelle être *sui generis*. Il a dans sa forme quelque chose d'un gros porc, quelque chose du corps de l'âne, mais il est moins haut sur jambes que ce dernier; il a les oreilles bien moins longues; sa queue n'est qu'un tronçon couvert de quelques soies rudes; sa peau, d'un brun noirâtre, est presque dépourvue de poils; son nez se projette en avant de la mâchoire inférieure, de manière à former une petite trompe, mobile dans tous les sens; il porte une crinière courte et droite qui se prolonge en une sorte de crête, qui descend sur le front jusqu'au niveau des yeux; il a quatre doigts aux pieds de devant, trois seulement à ceux de

derrière ; et sa dimension est celle d'un très-gros âne. Tout cela forme l'ensemble le plus lourd, le plus maladroit que vous puissiez imaginer.

Le tapir est une créature inoffensive, qui n'emploie pas même ses bonnes mâchoires pour se défendre, bien qu'elles soient armées de quarante-deux dents ; lorsqu'on l'attaque, il essaye de fuir, et, s'il ne peut échapper à son ennemi par la fuite, il se laisse tuer sans engager le combat. Il vit complétement seul ; à peine le rencontre-t-on parfois en compagnie de sa femelle. Cette dernière n'a qu'un petit à chaque portée ; elle le soigne avec amour et il la suit jusqu'à ce qu'il soit assez grand pour suffire à ses besoins : ce moment venu, ils se séparent et ne se rapprochent jamais.

On a dit que le tapir était un amphibie, tenant en Amérique la place que l'hippopotame et le rhinocéros occupent dans l'ancien monde ; mais il est beaucoup moins aquatique, surtout que l'hippopotame ; et, bien qu'il puisse rester plusieurs minutes sous l'eau, qu'il cherche sa nourriture dans les rivières, les marais ou les lacs, il passe à terre la plus grande partie de son temps. Il dort pendant le jour, sur un lit de feuilles mortes placé en un lieu sec, d'où il ne sort que le soir ; néanmoins, quand il pleut, il n'attend pas toujours la nuit pour aller pâturer. Il aime, comme les pourceaux, à se vautrer dans la fange ; mais il ne rentre jamais à son gîte

avant de s'être lavé dans l'eau claire et purifié de toute souillure[1].

Malheureusement pour lui, le tapir a la mauvaise habitude de sortir de chez lui et d'y rentrer sans jamais changer de route; sa voie est donc tracée, au bout de peu de jours, de manière à être visible pour tous; rien de plus facile dès lors que de piéger un tapir. Guapo trouva bientôt la piste de celui qui, chaque soir, venait se baigner dans le lac, et résolut de s'en emparer sans retard; ainsi que beaucoup de ses compatriotes, il appréciait grandement cette chair coriace et d'un goût désagréable, qui répugne aux gens plus délicats; il avait en outre, pour je ne sais quel usage, besoin d'une peau de tapir : la dureté de cette peau est si grande, qu'on en fait des boucliers impénétrables, ce qui la rend très-précieuse aux Indiens.

Le lendemain matin, une heure environ après le lever du soleil, Guapo, accompagné de Léon, se

1. C'est une erreur de croire que le pourceau aime la malpropreté, qu'il la recherche par goût et qu'il est sale par nature : il fouille la fange pour y trouver ce qu'elle peut lui offrir d'aliments, parce qu'il fait ventre de tout; il s'y vautre par mesure de santé, pour prévenir les maladies de peau qu'il doit à une foule de causes, ou bien pour s'en guérir. Mais il ne manque jamais non plus de se laver dans l'eau claire, quand cela lui est possible; il le fait avec délices; et, plus soigneux que le cheval même, sous certains rapports de propreté, il ne souille jamais sa litière de ses ordures, qu'il va déposer dans un coin de l'étable où il est enfermé. (*Note du traducteur.*)

mit en route pour la chasse; il n'avait pas de fusil, pas d'arc ni de flèches, et n'était pourvu que d'une bêche et de son macheté. Léon se demandait à quoi la bêche allait pouvoir servir, puisque le tapir ne demeure pas dans un terrier. Ils traversèrent le pont, arrivèrent dans le bois de palmiers et découvrirent bientôt la trace de l'animal, qui avait laissé l'empreinte de ses pas dans les endroits vaseux qu'il avait traversés. La piste était toute fraîche, c'était précisément ce que désirait l'Indien; il s'arrêta, et, prenant sa bêche, il se mit à creuser le sol entre deux gros palmiers, dans le beau milieu du chemin qu'avait suivi le tapir. Léon, à l'aide d'une feuille de bussu, emportait la terre que Guapo retirait du trou : cela dura bien une heure. Quand la fosse eut acquis la dimension voulue, Guapo ramassa de petites branches, les mit en travers de son excavation, et les couvrit de feuilles et d'herbe avec tant de soin et tant d'adresse, qu'un renard, si fin qu'il eût été, n'aurait pas soupçonné qu'il y avait là une trappe. Il ne restait plus qu'à réveiller le tapir; Guapo savait qu'il n'était pas bien loin, à six ou huit cents mètres, peut-être plus, peut-être moins. Il recommanda bien à Léon de garder un silence absolu jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés; et tous deux se mirent à marcher avec précaution, rampant sur le sol plutôt que de faire le moindre bruit en écartant

les branches. Quand ils eurent fait à peu près quatre cents mètres, ils se trouvèrent en face d'une petite colline où le terrain était sec et jonché d'arbres tombés; ils gravirent la pente, Guapo s'arrêta, fit quelques pas, s'arrêta de nouveau, appela Léon d'un signe, et lui montra du doigt un épais fourré composé d'arbustes rabougris, qui laissaient apercevoir entre leur feuillage une masse brune complétement immobile : c'était le tapir endormi. Guapo se dirigea d'un côté, Léon prit la direction opposée. Ils se rencontrèrent à une certaine distance de l'animal, firent volte-face et marchèrent alors sans précaution aucune vers l'endroit où ils l'avaient laissé; quand ils ne furent plus qu'à quelques pas du fort, ils entendirent craquer les branches et virent la bête qui fuyait au galop, la tête basse et placée entre les jambes; vous avez quelquefois vu des ânes courir de cette façon. Le tapir prenait sa route accoutumée, avec l'intention de se dérober à l'ennemi en allant se cacher dans la rivière. Guapo et Léon le suivirent et le perdirent bientôt de vue; mais en arrivant sur le bord de la trappe qu'il avait faite, l'Indien l'y trouva qui se débattait au fond.

« Il est pris! » s'écria-t-il; et en même temps il sauta dans la fosse, son macheté à la main. Il n'avait pas peur du tapir, sachant bien qu'il ne le mordrait pas; mais il prit mal ses mesures : son

CHUTE DU TAPIR DANS LA TRAPPE. (Page 104.)

pied glissa, il tomba sur l'animal, et, avant qu'il eût pu se retourner, le tapir, montant sur le corps de l'Indien, s'en fit un marchepied et bondit hors de la fosse, où Guapo resta seul. Léon courut se placer en travers de la passe, à l'endroit où elle débouchait près de la rivière; mais le tapir, galopant à toutes jambes sans s'inquiéter des obstacles, renversa Léon, qu'il envoya rouler au milieu des arbres, et les chasseurs n'étaient pas remis sur pied, qu'on entendit le plongeon du tapir, annonçant qu'il était hors d'atteinte.

Léon était désappointé, Guapo avait l'oreille très-basse; comptant sur sa vieille expérience, il avait promis à son jeune maître qu'ils auraient l'animal, et son orgueil recevait un rude échec; mais il n'en désira qu'un peu plus la peau et la chair du tapir; et brandissant son macheté quand il passa près de la rivière, il s'écria d'une voix où perçaient la menace et le dépit : « Plonge, vieux cuir épais, plonge aussi profondément que tu voudras; je ne t'en aurai pas moins. »

XIX

Les flèches empoisonnées.

La mortification qu'il avait éprouvée dans cette chasse au tapir détermina Guapo à se créer de nou-

velles armes. Il y avait déjà quelque temps qu'il songeait à se faire une *gravatana*, c'est-à-dire une sarbacane, appelée aussi quelquefois *pocuna;* il s'était même procuré les matériaux nécessaires, qu'il n'avait pas trouvés sans peine.

Il avait d'abord, pour faire son tube, coupé des tiges d'une espèce d'*iriartea*, mais non pas de celle dont nous avons parlé plus haut, et dont on avait fait les lattes et les planches de la maison; c'était le *pashiuba miri* des Indiens, un petit palmier qui ne dépasse guère six ou sept mètres de hauteur, et n'est jamais plus gros que le poignet. Ses racines, comme celles des palmiers du même genre, s'élèvent en cône au-dessus de la terre, mais seulement à quelques pouces. Les tiges que Guapo avait choisies étaient de différentes dimensions : l'une pouvait avoir la grosseur d'un manche de râteau; l'autre celle d'une canne de promenade. Toutes les deux étaient creuses, Guapo ayant fait sortir la moelle qui en occupait le centre, comme dans le sureau que nous connaissons.

Ayant donné à ces deux tubes environ trois mètres de longueur, Guapo fit entrer le petit dans le grand, qui se trouva l'emboîter avec la plus grande précision. Ce double tube avait pour but de rendre l'instrument le plus droit possible, qualité des plus importantes dans une bonne sarbacane; et les

deux tiges se corrigeaient l'une par l'autre en ajoutant réciproquement à leur solidité. Quand il eut bien poli son tube avec la racine d'une fougère arborescente, et qu'il l'eut rendu aussi uni que l'ébène, il mit une embouchure en bois à l'extrémité la plus étroite, et au côté opposé, une dent de paca pour servir de guidon ; il enroula d'un bout à l'autre, en spirale, l'écorce brillante d'une liane afin d'embellir cette arme précieuse, et la sarbacane fut terminée.

Restait à faire le carquois et les flèches et à préparer le poison où l'on devait les tremper ; car ce n'est pas par la blessure qu'elles produisent que les flèches de la sarbacane donnent la mort, mais par le poison qu'elles inoculent à la victime. Elles peuvent être faites de cannes, de roseaux, de bois de plusieurs espèces ; mais les épines de patawa, dont nous avons déjà parlé, sont les meilleurs matériaux qu'on puisse employer pour cet objet.

Ces épines, qui ont souvent un mètre de longueur, sont légèrement aplaties, du même diamètre qu'un gros fil de fer, et toutes noires. Guapo les coupa à peu près par la moitié, les aiguisa finement et leur fit une entaille à sept ou huit centimètres au-dessus de la pointe, de manière qu'en se débattant, l'animal ne pût que briser la flèche par ses efforts et en gardât l'extrémité empoisonnée dans sa bles-

sure. Il enveloppa l'autre bout des fils soyeux du ceiba, qu'il disposa en fuseau et qu'il fixa par un fil d'aloës. Il ne manquait plus que le poison pour que l'œuvre fût complète. Guapo savait à merveille tous les procédés qu'on emploie pour le fabriquer, chose rare chez les Indiens, où les *piaches*, c'est-à-dire les prêtres qui exercent en même temps la médecine, ont seuls le secret de cette préparation. Il y a même des tribus où tout le monde l'ignore; ces peuplades vont chercher le poison des flèches à de grandes distances, et le payent fort cher.

Ce poison célèbre est connu sous différents noms; mais ceux de *curare*, de *ticuna* et de *wouraly* sont les plus usités. C'est l'une des substances les plus vénéneuses que l'on ait jamais découvertes. Aussi terrible dans ses effets que l'upas tieuté de Java ou la fève de Saint-Ignace dès qu'il pénètre dans le sang, même par une simple piqûre, il est parfaitement inoffensif quand on l'avale. Et, tandis qu'il n'existe pas de remède connu pour sauver de la blessure d'une flèche trempée dans le curare, les Indiens prennent ce poison à l'intérieur et le considèrent comme un excellent stomachique.

Un jour Guapo revint de la forêt avec un fagot de menues branches qu'il avait dépouillées de leurs petites feuilles oblongues, terminées en pointe et

d'un vert blanchâtre; c'était la liane du curare, appelée quelquefois *mavacure*, et que don Pablo reconnut pour appartenir au genre strychnos. Il enleva de ces baguettes l'écorce et l'aubier, qu'il déposa sur une pierre et qu'il réduisit en pâte jaunâtre; il mit cette pâte dans un entonnoir qu'il avait fait avec une feuille de figuier-banane recouverte d'un morceau de feuille de bussu, et qu'il avait renforcé d'une espèce de cadre en fibres de palmier. Il plaça l'entonnoir au-dessus d'un vase pouvant aller au feu, y versa de l'eau froide, et un liquide jaunâtre coula dans le vase. Quand toute l'eau eut traversé la pâte qui était dans l'entonnoir, Guapo la mit sur la flamme, et, quand elle eut acquit par l'évaporation une certaine consistance, il y ajouta une gomme liquide extraite des grandes feuilles du *kiracaguero;* le curare perdit alors sa couleur jaunâtre et devint noir par la décomposition d'un hydrure de carbone, dont l'hydrogène, en brûlant, laissa le carbone à l'état libre.

Le poison était préparé; Guapo y trempa quelques-unes de ses flèches et les rangea soigneusement dans un nœud de bambou qui lui servit de carquois; puis il versa le reste du curare dans une petite gourde pareille à celle qui contenait sa chaux pour le coca, et il en ferma l'ouverture avec un bouchon qu'il fit en moelle de palmier.

On a cru longtemps, d'après certains mission-

naires, et même sur l'autorité de M. de La Condamine, que la vapeur du curare était nuisible, et que les Indiens choisissaient pour le préparer les vieilles femmes de la tribu, dont la vie était peu précieuse, et qui tombaient victimes de cette cuisine meurtrière. Tout cela est faux ; les Indiens, comme nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, avalent impunément le curare, dont ils font usage comme tonique, et Guapo goûta plusieurs fois celui qu'il préparait, afin de reconnaître à l'amertume du liquide si le poison était suffisamment concentré.

La substance vénéneuse dans laquelle les Indiens de l'Amérique du Sud trempent leurs flèches ne provient pas toujours du mavacure; certains d'entre eux emploient une racine appelée *curare du raiz;* d'autres font un mélange des sucs divers de l'ambihuasca, du tabac, du poivre rouge, auxquels ils mêlent une écorce appelée *barbasco*, provenant d'un jacquinia, ainsi qu'une plante nommée *sarnango.* De tous ces ingrédients, l'ambihuasca est le plus actif ; mais ce poison a l'inconvénient d'être d'une préparation difficile et compliquée.

Guapo venait de terminer tous ses apprêts, quand un babillage entremêlé de cris perçants traversa les airs et attira l'attention de toute la famille sur un vol de gros oiseaux qui s'abattirent tout à coup et se posèrent à la cime d'un arbre très-élevé ;

là ils continuèrent leur conversation, toutefois sur un ton moins bruyant, et s'attachèrent aux branches, qu'ils parcourent dans tous les sens avec facilité, la tête en bas et le dos tourné vers le sol, aussi bien que dans une position moins singulière. Ces volatiles, d'une belle couleur indigo sur tout le corps, avec des reflets métalliques et le bec blanc, pouvaient avoir de 45 à 50 centimètres de longueur, et s'appelaient *aras* ou *mécaos pourprés*.

Notre Indien, prit sans rien dire sa sarbacane et ses flèches et se glissa dans le hallier jusqu'auprès de l'arbre où se trouvaient les aras; il y resta quelques minutes sans bouger, puis il mit une flèche dans la sarbacane, leva cette arme et la tint près de ses lèvres, les deux mains rapprochées l'une de l'autre, en dépit de la longueur du tube qu'elles avaient à soutenir, ce qui exige une pratique exercée. Alors il gonfla sa poitrine et ses joues, et l'on vit au même instant l'un des mécaos arracher avec son bec la flèche qui l'avait frappé au côté, ou plutôt la tige de la flèche, dont la pointe demeura dans la blessure; deux minutes après, l'oiseau vacilla sur ses jambes, perdit l'équilibre, resta quelque temps suspendu à la branche par ses ongles crochus, et tomba sur le sol pendant que Guapo, remettant une nouvelle flèche dans sa sarbacane, faisait une autre victime, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il

ne restât plus un seul oiseau de toute la bande. Léon courut aider l'Indien à ramasser le produit de sa chasse, et ne compta pas moins de seize aras, tous morts, frappés à la cuisse, au cou, à l'aile, n'importe où. Quelques instants avaient suffi, tant le curare est un poison rapide et sûr.

Les Indiens préfèrent la sarbacane au fusil comme instrument de chasse, et la raison en est simple. A la première détonation, tous les aras qui n'auraient pas été démontés se seraient enfuis sans aucun doute ; il est d'ailleurs très-difficile de tuer d'un coup de fusil des mécaos perchés sur un arbre élevé, au milieu de branches qui les protégent, tandis qu'avec la sarbacane, non-seulement la flèche est envoyée sans bruit à la hauteur de 30 ou 40 mètres, mais encore il suffit de la plus légère blessure pour que la mort s'ensuive. Il paraît plus facile d'atteindre avec cette arme un objet placé à une certaine hauteur, même dans un sens tout à fait vertical, que de toucher son but dans toute autre direction ; et les Indiens sont plus sûrs de frapper de leurs flèches l'oiseau perché sur un arbre que l'oiseau posé sur un buisson.

Puisque nous avons dit que la curare peut être impunément avalé, on peut à plus forte raison manger sans crainte le gibier qui est mort d'une flèche trempée dans cette substance ; il y a même certains gourmets, dans l'Amérique du Sud, qui le

préfèrent ainsi, et qui font tuer leurs volailles à la flèche empoisonnée de curare, prétendant qu'elles en acquièrent plus de saveur.

XX

L'arbre à lait.

Comme les mécaos venaient d'être rapportés, la petite Léona, qui avait été près du lac, arriva hors d'haleine en disant:

« Maman, j'ai vu un gros cochon.

— Où cela, chérie? demanda Isidora, craignant que l'enfant n'eût pris pour un cochon quelque animal dangereux.

— Dans l'étang, parmi les nénufars.

— C'est le tapir, cria Léon. Carrambo! c'est notre tapir. »

Guapo était occupé à plumer des aras; mais à ce mot de tapir il se leva tout à coup, faisant voler autour de lui un nuage de belles plumes bleues.

« Où cela, señorita? demanda-t-il à Léona.

— Là-bas, dans le lac, tout près du bord. »

Guapo saisit sa sarbacane et rampa jusqu'à la rive, ayant Léon sur ses talons. Quand il fut près de la rivière il s'arrêta, releva la tête, et vit en effet l'animal à moitié hors de l'eau, qui arrachait

les racines d'iris avec ses dents et sa trompe, et qui, après l'aventure précédente, se croyait probablement plus en sûreté sur cette rive que sur l'autre. Guapo fit signe à son jeune maître de rester à la place qu'il occupait, et se remettant à ramper, il disparut aux yeux de Léon, qui regarda le tapir sans oser respirer. La pauvre bête mangeait sans la moindre inquiétude; elle s'interrompit tout à coup, fit un léger mouvement, se remit à manger, mais avec moins d'ardeur, s'arrêta une seconde fois, puis se balança sur elle-même et retomba lourdement au fond de la rivière, en faisant rejaillir l'eau autour d'elle. Le curare avait fait son effet : le tapir était mort.

Guapo fit entendre un long cri de triomphe, et plongeant aussitôt, ramena le corps du tapir vers la rive, où chacun l'attendait pour regarder ce curieux animal, que l'Indien traîna jusqu'à la maison, avec l'aide de Léon et de don Pablo. Il fut aussitôt dépouillé soigneusement par Guapo, qui se réservait de faire avec son cuir de bonnes semelles de sandales et plusieurs autres objets à son usage, et l'on essaya de manger une grillade de sa chair au repas du soir; mais chacun préféra celle des aras, qui, fricassée avec des oignons et du poivre rouge, fut trouvée excellente; et elle l'était en effet pour des palais américains. Guapo eut à lui seul toute la tranche de tapir.

La maison de bambous et de palmiers, terminée complétement, était enfin meublée, grâce au travail de don Pablo et de Guapo, qui avaient prolongé leurs veilles fort avant dans la nuit pour arriver plus vite à la pourvoir d'une foule de petits meubles et d'ustensiles nécessaires.

« Mais où donc prenaient-ils de la lumière, de l'huile, de la bougie pour s'éclairer?

— Vous allez le savoir : l'un des plus beaux et des plus grands palmiers qui existent, l'arbre à cire, le *ceroxilon andicola*, croît au pied des Andes, son habitat favori. La cire qu'il produit, et qui exsude de sa tige, brûle aussi bien que celle que fournissent les abeilles, et n'a besoin que d'être recueillie pour servir de bougies. Les missionnaires en faisaient grand usage dans leurs cérémonies sous forme de beaux cierges. On trouve aussi dans l'Amérique du Sud un autre palmier cérifère appelé carnauba (*copernicia cerifera*), dont on recueille la cire, d'un blanc pur et sans mélange de résine, sous la page inférieure des feuilles, où elle se trouve en abondance. Mais nos proscrits, n'eussent-ils pas rencontré ces deux palmiers, n'en auraient pas moins pu veiller toute la nuit; ils auraient trouvé dans les fruits du patawa une huile inodore, excellente à brûler, et qui leur eût donné un fort bel éclairage.

Ce n'est pas tout que la lumière, et, comme

il n'y avait ni sel gemme, ni lac salé dans les environs, ni vache, ni chèvre, ni ânesse dans la forêt, vous croyez peut-être que la pauvre famille était dépourvue de lait et de sel; mais il n'en était rien : le *palo de vaca*, l'arbre-vache, appelé aussi *arbol del leche*, arbre à lait, se trouvait dans le voisinage, où il élevait à une grande hauteur sa tige droite, ornée de larges feuilles oblongues et pointues, dont quelques-unes ont trente centimètres de longueur; il porte des fruits mangeables, de la grosseur d'une pêche, et qui contiennent un ou deux noyaux; son bois est estimé pour sa durée, sa dureté et la finesse de son grain. Mais c'est à la séve qu'il renferme que cet arbre doit la célébrité dont il jouit; cette séve n'est rien moins qu'un lait épais et crémeux, d'une saveur agréable, aussi nourrissant que le lait de vache, et que maintes personnes lui préfèrent; on le recueille par une simple incision faite à l'écorce, et on le reçoit dans un vase où il coule abondamment, surtout à l'heure où le soleil se lève, ce qui arrive aussi pour la séve sucrée de l'érable et de plusieurs autres végétaux du même genre. Quelques personnes boivent ce lait tel qu'il est sorti de l'arbre; d'autres, le trouvant trop épais, trop gommeux, y mêlent un peu d'eau et le passent avant d'en faire usage. Il est excellent dans le café et dans le thé; laissé à découvert dans un

vase, il produit à sa surface un coagulum épais, que les indigènes appellent fromage, et qu'ils mangent avec plaisir. Une autre propriété de cette crème est de pouvoir servir de colle, sans aucune préparation; on peut l'employer dans les travaux d'ébénisterie, et elle fut très-utile à don Pablo pour confectionner ses meubles.

Il nous reste à savoir où l'on avait du sel; car, si bien venu qu'ait été l'arbre-vache, le sel était plus nécessaire encore. Vous ne savez pas, enfants, vous qui le voyez autour de vous, ne coûtant pas plus cher que le sable, vous ne savez pas le besoin impérieux qu'en éprouvent ceux qui en sont privés; les animaux sauvages font souvent des routes bien longues pour se rendre aux eaux salées qui existent dans les vastes solitudes américaines. Pour du sel, don Pablo et sa famille eussent donné tout ce qu'ils avaient: leur sucre, leur café, leurs fruits, leur bananes, et jusqu'à la cassave dont ils faisaient du pain; ils le cherchaient partout. Quelques espèces d'*uji* ou *capsicum* croissaient aux environs; chaque plat qu'ils mangeaient en était fortement épicé, mais ce n'était pas du sel, et cela ne suffisait pas. C'est alors que la science de Guapo fut utile en venant à leur secours. L'Indien savait qu'on peut obtenir cette précieuse substance du fruit d'un certain palmier qu'il connaissait, et, voyant ses compagnons tour-

mentés par ce besoin de sel qui menaçait de devenir maladif, il partit de grand matin et s'en fut de l'autre côté de la rivière. Là, dans un terrain marécageux, les racines presque plongées dans l'eau, se trouvait un petit palmier d'environ trente centimètres de circonférence, sur huit ou dix mètres de haut, dont la cime s'élevait à soixante ou quatre-vingts centimètres au-dessus d'un panache de feuilles pennées et se terminait en pointe; c'était le *jara* du genre *leopoldinia*. Ses fruits ovales, de la grosseur d'une pêche, un peu aplatis et d'un vert jaunâtre, pendaient en grappes épaisses, attachées au-dessous des feuilles. Guapo eut bientôt grimpé jusque-là, car le stipe du jara est lisse et permet qu'on y monte, et détachant les régimes, qu'il jetait au pied de l'arbre, il ne tarda pas à rentrer avec un sac bien rempli.

Tout le monde se demandait ce qu'il voulait faire de ces fruits qui étaient d'une amertume insupportable; mais l'Indien, sans répondre, alluma un grand feu sous une espèce de fourneau dans lequel il mit les fruits amers, et, quand ces derniers furent complétement incinérés, il se trouva que leurs cendres, blanches comme de la farine, avaient le goût du sel; non pas d'un sel aussi parfait que celui que vous mangez tous les jours, mais assez bon néanmoins pour la cuisine, et satisfaisant parfaitement au besoin qu'on en ressentait.

XXI

Le gymnote et le poisson cannibal.

A peu près vers cette époque, survint un incident qui aurait pu avoir un résultat fatal pour l'un des membres de notre petite famille. Le jour avait été d'une chaleur dévorante, l'eau semblait d'une fraîcheur délicieuse; Léon ne put résister au désir de prendre un bain, et, s'étant déshabillé, il se plongea dans la rivière avec délices, tandis que chacun était occupé à quelque ouvrage intérieur. Il put aller d'abord à quelque distance avant de perdre pied, car l'eau n'avait pas de profondeur; mais peu à peu il enfonça davantage et finit par nager, désireux de se perfectionner dans cet art utile et salutaire où Guapo excellait; don Pablo d'ailleurs, ne lui avait pas seulement permis de s'y exercer, mais encore il le lui avait recommandé. Remarquons en passant que tous les parents devraient imiter don Pablo, et vouloir que leurs enfants apprissent tous à nager : non-seulement la natation est un excellent exercice; mais combien d'individus périssent chaque année faute d'être bons nageurs!

Léon s'était donc avancé jusqu'au milieu du lac et s'ébattait sans efforts dans cette eau transpa-

rente, quand soudain il ressentit une vive douleur, qui semblait produite par la morsure d'un animal; cette douleur, renouvelée plusieurs fois de suite en un instant, fut si aiguë que Léon ne put s'empêcher de crier : tout le monde en aurait fait autant. Ses parents accoururent, croyant qu'il se noyait ou qu'un crocodile le poursuivait; ils le virent nageant de toutes ses forces pour regagner la rive, et n'aperçurent pas le moindre reptile.

Aux questions que toute la famille lui faisait à la fois, Léon ne pouvait répondre qu'une chose :

« Il y a une bête qui me mord. »

L'eau se teignait de son sang autour de lui, et sa mère ne put retenir ses cris. « Sauvez-le, sauvez-le, » répétait-elle avec angoisse.

Don Pablo et Guapo se jetèrent à la nage et l'eurent bientôt pris dans leurs bras et ramené sur le bord. Son sang coulait par dix ou douze blessures, et l'on vit alors ce qui les avait faites; un banc de petits poissons, gris cendré sur le dos avec le ventre et les nageoires oranges, poursuivaient leur victime, gueule béante, et, se la voyant enlever, se mirent à mordre les jambes de ses sauveurs, qui heureusement n'avaient que quelques efforts à faire pour être à l'abri de leurs atteintes.

« C'est le poisson cannibal, dit l'Indien avec colère; mais soyez tranquille, jeune maître, vous serez bientôt vengé. »

Léon fut rapporté à la maison, où l'on put juger de la gravité de ses morsures; en maint endroit la pièce était enlevée, et, s'il avait été surpris au moment où il était le plus loin de la rive, il aurait été peut-être impossible de le sauver, à cause du grand nombre de ces poissons qui en quelques instants s'étaient rassemblés autour de lui. On a vu des hommes, attaqués ainsi au milieu d'un grand fleuve, succomber, avant d'avoir pu gagner la terre, sous les mille blessures dont ils étaient assaillis. Ces féroces petits caribes ou caribitos, comme on les nomme, car le mot *carib* signifie cannibal, gisent au fond des rivières, où ils ne se laissent pas soupçonner; mais aussitôt que l'un d'eux s'est élancé vers la proie qu'il vient de découvrir, et qu'une goutte de sang a coulé de la blessure qu'il a faite, l'essaim vorace se lève, accourt vers la victime, et alors malheur à la pauvre créature, que mettent en pièces leurs dents triangulaires.

Cependant, bien qu'elles fussent douloureuses, les blessures de Léon n'offraient d'autre danger que celui qui résultait de la perte de son sang; mais Guapo, l'homme de ressources, avait de quoi l'arrêter. Sur l'un des mimosas qui étaient près de la maison, se trouvaient des nids de couleur brune et que chacun avait remarqués; ils appartenaient à des fourmis d'un beau vert d'émeraude, espèce

qu'on appelle *formica spinicollis;* ces nids, composés d'un duvet cotonneux recueilli par les fourmis sur un joli arbuste de l'espèce des mélastomes, fournissent, quand on les applique sur la blessure, un excellent moyen pour arrêter les hémorrhagies, et Guapo le savait bien; don Pablo lui-même avait entendu dire que les Indiens s'en servaient pour cet usage, et il les connaissait sous le nom de *yesca de hormigas*, c'est-à-dire amadou de fourmis; on lui avait même assuré que ces nids de fourmis vertes ont encore plus d'efficacité que les nids de fourmis de Cayenne dont on fait un objet d'exportation pour l'Europe, où ils sont très-estimés. Guapo eut bientôt apporté cet amadou particulier; on pansa le pauvre Léon, dont les blessures se fermèrent à l'instant, et qui n'eut besoin que de prendre un peu de patience pour être complétement guéri.

Le même soir, une aventure d'un autre genre vint avertir nos amis d'un nouveau danger que renfermait l'eau du lac. Ils avaient fini de souper, et s'étaient assis devant la maison pour jouir de la fraîcheur; la mule, qu'on avait lâchée, ne trouva rien de mieux à faire que d'aller boire à la rivière; elle avait de l'eau jusqu'au ventre et ne s'attendait à rien, quand on la vit plonger tout à coup et faire tous ses efforts pour regagner la terre; elle renâclait avec force, ses narines se dilataient violemment, et l'on eût dit que les yeux allaient lui sor-

tir de la tête ; enfin elle atteignit la rive, mais elle trébucha et roula sur le sable, en proie à d'affreuses convulsions. Personne ne savait à quelle cause attribuer cette maladie soudaine, excepté Guapo qui avait vu se glisser sous l'animal une espèce de serpent d'eau, jaune verdâtre, d'un mètre et demi de longueur et de dix à douze centimètres d'épaisseur, qui n'était autre chose que la grande anguille électrique nommée temblador ou gymnote. Ceci expliquait tout le mystère ; le gymnote, s'étant placé sous le ventre de la mule, avait été en contact avec elle par tous les points de son corps, et le choc avait eu toute sa puissance ; la mule ne tarda pas à se remettre de cette violente secousse, mais il fut impossible dorénavant de la faire entrer dans la rivière ; ni caresses ni coups de fouet ne purent la déterminer même à s'approcher du bord, tant sa frayeur avait été grande, et tant le souvenir qu'elle en avait gardé était vif.

Guapo songea au danger qu'il avait couru en traversant plusieurs fois la rivière à la nage, et ce fut une raison pour qu'il se rappelât la promesse qu'il avait faite à Léon de le venger des caribes. Il alla chercher immédiatement des racines de deux espèces de plantes, l'une appartenant aux *piscidées*, l'autre aux *jacquiniées :* il les pila toutes les deux, et en tira un poison connu sous le nom de barbasco, dont se servent les Indiens de l'Amérique

du Sud pour prendre le poisson. Guapo savait qu'une quantité suffisante de cette substance vénéneuse tuerait les gymnotes, les caribes et tous les autres habitants de la rivière; il remonta vers l'endroit où elle commençait à former un lac dans la vallée, et y jeta le poison que la lenteur du courant favorisa et qui peu à peu donna une teinte blanchâtre à l'étang. Le barbasco n'était pas descendu au fond de l'eau, qu'on vit déjà paraître à la surface des petits poissons morts; puis de plus gros, parmi lesquels plusieurs gymnotes, et, à la grande joie de Léon, des centaines de caribes, avec leurs ouïes bronzées et leur ventre doré, couchés sur le côté et surnageant au-dessus de l'eau. Mais Guapo n'avait pas eu seulement l'intention de se venger; il pensait qu'un plat de poisson réjouirait la famille, et, comme il avait fait avec don Pablo de grands filets pour la pêche, il profita de l'occasion pour choisir, et remplit un panier de ce qu'il put trouver de mieux, surtout de caribes : car ces petits monstres égalent, pour la saveur et la délicatesse de la chair, les meilleurs poissons des rivières de l'Amérique du Sud.

Léon put voir de près les gymnotes, à qui la mort avait fait perdre leurs facultés électriques, et le lac, purgé de tous les poissons malfaisants qu'il renfermait naguère, put être impunément traversé par Léon et par Guapo, qui, en mangeant les ca-

ribes d'un très-bon appétit, rirent de leur mésaventure et de la frayeur de la mule.

XXII

Les cinchonas.

Nous avons dit que la maison de don Pablo était finie et complétement meublée; en effet, si vous fussiez entré dans cette demeure, vous eussiez vu des boîtes faites avec des feuilles de palmier; des sacs composés de la spathe fibreuse du bussu et remplis du coton soyeux du ceiba, destiné à être filé pour en faire des chemises et des habits. Vous eussiez trouvé des paniers de toutes les formes et de toutes les dimensions, fabriqués avec l'écorce de la tige des feuilles du palmier qu'on appelle *iú* (*astrocarium*), et qui n'a pas de tronc, mais seulement des feuilles de trois à quatre mètres de longueur, prenant naissance à fleur de terre; vous vous seriez assis sur des chaises faites de bois de palmier et de bambou, autour d'une grande et belle table sur laquelle s'étendait une nappe, je ne dirai pas de linge ouvré, mais, ce qui atteignait le même but, de belles feuilles soyeuses de bananier; et des plats, des assiettes, des tasses, des bouteilles, qu'avait fournis l'écorce légère d'une gourde nommée

crescentia cujete, vous eussent servi de vaisselle. Il s'y trouvait encore des vases pointus d'un côté, ayant la forme d'un bateau, et qui étaient tout bonnement les spathes ou enveloppes florales d'un grand palmier appelé *inaga* (*maximiliana regia*), qui s'élève à trente-quatre mètres de hauteur et dont les feuilles pennées ont dix-sept mètres de long ; les spathes qu'il donne sont assez grandes pour que les femmes indiennes en fassent des berceaux où elles couchent leurs enfants, et le bois en est si dur, que les chasseurs s'en servent en guise de marmite et les suspendent au-dessus du feu, après toutefois les avoir remplies d'eau. On remarquait encore des outils de différents genres : dans un coin, un rouleau couvert d'épines rapprochées et qui servait de râpe pour réduire en poudre l'iuca, dont on faisait le manioc ; râpe excellente et toute naturelle, car c'était tout simplement un morceau des racines aériennes du *pashiuba*, dont nous avons parlé plus haut ; à côté, un tapiti, c'est-à-dire un sac conique, tissé avec des fibres de palmier, ayant à l'extrémité inférieure un bâton passé dans une espèce d'anse qui s'y trouve attachée ; c'était dans ce sac qu'on pressurait le manioc une fois râpé, afin d'en exprimer la séve et d'en faire la cassave. Pour cela, on attache le tapiti à une forte cheville solidement enfoncée dans la muraille, et l'on appuie sur le bout du bâton, qui fait levier, jusqu'à ce que la

pulpe ait rendu tout le liquide dont elle est imprégnée ; on la met ensuite au four, et, quand elle est bien sèche, on en fait du pain, le seul qui soit en usage dans la majeure partie de l'Amérique méridionale. Nous avons dit que le sédiment trouvé dans le vase qui reçoit la séve expulsée du manioc est la substance bien connue sous le nom de *tapioca*.

Il y a deux espèces d'iuca, la douce et l'amère : l'une peut être mangée crue sans danger; l'autre causerait immédiatement la mort, à cause du suc vénéneux qu'elle renferme, et qui est l'un des poisons les plus terribles de tout le règne végétal. Aussi, pendant qu'on prépare la cassave, fait-on bien attention à ce que les animaux ou les enfants ne goûtent pas au liquide mortel qui sort du tapiti.

Au milieu de tout cela vous n'auriez pas vu de lits; c'est à peine si, dans toute l'Amérique tropicale, on connait ce meuble indispensable chez nous. Dans ce pays, où la chaleur est extrême, on se trouverait fort mal dans un lit ; on y serait assiégé par les insectes et les reptiles. On remplace donc les couchettes et les matelas par des hamacs ; il y en avait cinq dans la maison de don Pablo ; Guapo les avait tressés de l'épiderme de la feuille d'un très-beau palmier appelé *tucum* (*astrocaryum*), et les avait suspendus, les uns à l'intérieur, les autres devant la façade de la maison, dont la toiture s'avançait

de manière à former une vérandah où la famille se reposait le soir et jouissait de la fraîcheur.

Quand il y eut au logis tout le confortable nécessaire, don Pablo tourna son attention vers l'objet pour lequel il s'était arrêté dans ces lieux; il avait déjà examiné les cinchonas et avait reconnu qu'ils appartenaient à l'une des meilleures espèces, à celle dont l'écorce est devenue célèbre depuis sous le nom de cascarille de Cuzco.

Il y a bien vingt ou trente sortes d'arbres qu'on exploite pour leur écorce et dont on vend le produit comme étant du quinquina; parmi ceux-là se trouvent certainement les cinchonas qui donnent le véritable; mais on y glisse des exostèmes, dont quelques-uns n'ont pas de valeur; et c'est, comme pour bien d'autres marchandises, un triste commentaire de la probité commerciale.

L'espèce qui couvrait les collines, dans le voisinage de don Pablo, se rapproche beaucoup du *cinchona condaminea*, que l'on trouve près de la ville de Loxa et qui fournit l'écorce la plus estimée; elle atteint vingt sept mètres de hauteur et porte des feuilles de treize centimètres de long sur six ou sept de large, dont la couleur rougeâtre et brillante la fait distinguer facilement au milieu des autres arbres; circonstance heureuse qui rend moins difficile la tâche du cascarillero[1], dont le métier est plus pénible qu'on

1. Chercheur d'écorce de cinchona.

ne pense. En effet, les cinchonas ne se trouvent pas réunis en grand nombre; ils sont, au contraire, disséminés parmi des espèces complétement étrangères; parfois même ils sont isolés. Cette remarque doit s'étendre à tous les arbres qui composent la *montaña;* tandis que les forêts du nord de l'Amérique sont exclusivement formées d'une ou deux espèces d'arbres, on rencontre une variété infinie dans celles de l'Amérique du Sud, où, si l'on excepte le *mauritia flexuosa*, qui vit en société et forme de vastes palmares sur une étendue considérable de terrain, toutes les espèces sont mêlées indistinctement, ce qui en a rendu jusqu'à présent l'exploitation très-difficile et a empêché qu'on n'élevât des scieries : car elles n'auraient pas trouvé sur un même lieu assez de bois de service à débiter.

Don Pablo n'avait pas seulement à se réjouir de la qualité des cinchonas qu'il trouvait à sa portée, mais encore de leur quantité relative ; il avait aperçu leur beau feuillage sur un espace ayant presque un acre de largeur; c'était une véritable fortune; s'il pouvait recueillir cent mille livres de leur écorce et la faire descendre jusqu'à l'embouchure du fleuve des Amazones, il en retirerait environ deux cent cinquante mille francs, et soutenu par cette pensée, ne calculant pas combien il lui faudrait de temps pour accomplir ce rude labeur, il résolut de s'y mettre immédiatement.

XXIII

Un couple de marcheurs peu rapides.

Tous les préparatifs étant faits, don Pablo et tous les membres de la famille partirent joyeusement pour l'un des endroits où étaient les cinchonas. La *mancha*, ainsi est nommé le terrain où ces arbres se trouvent réunis, était peu éloignée; c'est pourquoi le cheval et la mule furent laissés à l'écurie, où ils mangeaient des fruits de *murumuru*, palmier d'une autre espèce d'*astrocaryum*, dont ces animaux sont très-friands; les porcs et les sangliers recherchent avidement, jusque dans les excréments des chevaux et des vaches, les noyaux de ces fruits qui peuvent s'y rencontrer, et les zamuros ou vautours noirs ne dédaignent pas ces fruits pulpeux, quand ils sont poussés par la faim.

Il faisait à peine jour quand nos cascarilleros se mirent en marche, car ils étaient loin d'être paresseux; d'ailleurs, les matinées sont belles dans ces contrées brûlantes : les heures du matin et du soir y sont les plus agréables et les seules où l'on puisse travailler sans fatigue. Le chemin qu'ils avaient à suivre longeait la rivière et les conduisit à un bouquet d'arbres dont le tronc était blanc et les

feuilles de couleur argentée ; la tige droite et mince de ces arbres et la disposition de leurs branches les faisaient ressembler aux palmiers, quoiqu'ils ne fussent pas de la même famille ; c'étaient des *ambaïbas* (*cecropia peltata*), comme les nomma don Pablo en passant auprès d'eux.

« Je ne serais pas étonné, continua-t-il de voir l'étrange animal qui vit sur les branches de ces arbres et fait de leurs feuilles sa principale et peut-être son unique nourriture.

— Pierre l'agile, n'est-ce pas ? demanda Léon ; car il avait lu sur le compte de l'animal en question mainte histoire mensongère, qu'il avait trouvée jusque dans les œuvres de M. de Buffon.

— Oui, répliqua don Pablo ; c'est à cause de ses habitudes indolentes et de sa marche d'une excessive lenteur que certaines gens, par ironie, l'ont surnommé l'agile, et que les Anglais l'ont appelé le paresseux. C'est un *bradypus* pour les naturalistes [1] ; il y en a deux ou trois espèces que les clas-

1. Bien que le nom de bradype lui convienne parfaitement, puisque cela signifie *pied lent*, et que plusieurs naturalistes le lui aient donné, l'aï est un *achée* pour les savants ; c'est l'unau qui est un bradypus. Il est bien vrai que ces deux espèces sont très-voisines par leurs mœurs et le pays qu'elles habitent ; mais il y a néanmoins dans leur taille, dans le nombre de leurs doigts et dans la conformation de leurs dents, des différences qui suffisent à justifier au moins une division spécifique. (*Note du traducteur.*)

sificateurs français n'ont pas manqué, suivant leur coutume, de séparer pour en former des genres distincts, en dépit de la conformité d'habitudes qui caractérise ces animaux extraordinaires.

— Mais, reprit Léon, j'ai lu dans Buffon que le paresseux est la plus misérable de toutes les créatures; qu'à peine s'il peut aller d'un arbre à l'autre ; qu'il reste toute sa vie sur le même ; qu'il s'en laisse tomber, quand il en a mangé toutes les feuilles, pour s'éviter la peine d'en descendre, et qu'à terre il lui faut plus d'une heure pour franchir une distance de deux mètres; est-ce vrai, papa ?

— Tout cela est faux, mon enfant, complétement faux. Certes l'aï ne se meut pas rapidement sur le sol ; mais, comme l'orang-outang et d'autres singes percheurs, ce n'est pas à terre qu'il doit passer sa vie ; son mode de conformation prouve assez que la nature l'a destiné à vivre sur les arbres, où il se remue avec assez de facilité pour se procurer sa nourriture et pourvoir à ses besoins. Il est chez lui sur les branches, ou plutôt *sous* les branches, car il marche le dos tourné vers la terre, contrairement aux écureuils et aux singes ; ce qu'il fait aisément, grâce aux ongles recourbés dont ses doigts sont munis, et qui sont assez longs pour embrasser les plus grosses branches ; dans cette position, au moyen de son cou très-long, composé de

neuf vertèbres, ce qui est unique chez les mammifères, il atteint facilement toutes les feuilles qui sont à sa portée ; c'est aussi l'attitude qu'il conserve pour dormir. Quant à rester toute sa vie sur le même arbre et à s'en laisser choir pour ne pas en descendre, c'est un conte auquel M. de Buffon a ajouté foi et qu'il a répété. L'aï ne vient jamais à terre quand il peut s'en dispenser, mais il passe d'un arbre à l'autre avec beaucoup d'aisance ; et, quand les branches sont trop éloignées, il sait très-bien profiter d'un coup de vent qui les rapproche de lui pour les saisir et franchir l'espace qui le séparait d'elles. Comme il n'a jamais besoin de boire et qu'il peut vivre exclusivement des feuilles du cécropia, il reste sur l'arbre où il se trouve aussi longtemps que le feuillage y suffit à ses besoins [1].

1. Buffon et Cuvier ont fait des tardigrades un tableau douloureux, où ils s'évertuent à prouver la misère de ces pauvres bêtes et surtout les défauts de conformation qu'elles présentent; cette erreur dans laquelle sont tombés les naturalistes de cabinet, en rendant compte des espèces qu'ils n'avaient pas étudiées sur les lieux pour lesquels elles sont nées, se renouvelle chaque jour dans nos jugements sur les hommes et sur les choses; gardons-nous de prononcer avant de savoir à quoi est destiné l'objet que nous critiquons, et rappelons-nous que l'anomalie qui nous choque, le caractère qui nous blesse, l'infirmité qui nous irrite, ne vient souvent que du déplacement de l'individu, de son transfert dans un milieu pour lequel la nature ne l'avait pas créé. Pensons à l'aï, qui ne peut se mouvoir que sur les branches, et qu'on a jugé sur la terre; pensons au martinet, le plus fin voilier des airs, et qui reste cloué sur le sol quand on l'y

Mais voyez, s'écria don Pablo, plusieurs de ces arbres ont été dépouillés, ce ne peut être que l'œuvre de l'aï.

— A-ïe, répéta une voix lugubre.

— Je le pensais bien, s'écria don Pablo, riant de la surprise que cette voix excitait chez ceux qui l'avaient entendue; c'est lui-même, il s'est nommé. »

On vit alors, à l'endroit que désignait don Pablo, un animal à peu près de la taille d'un chat, ayant un poil grossier, couleur d'herbe sèche avec le dos marqué d'une tache noire et d'un orangé terne. Il n'avait pas de queue[1], et sa tête ronde, petite et à visage plat, ressemblait autant à celle de l'homme que la tête de la plupart des singes.

« Un autre encore, » dit Léon, montrant du doigt la cime de l'arbre, où effectivement se tenait accroché un second aï, un peu différent sous le rapport de la taille et qui devait être la femelle : en

pose, avant de dire que telle personne est paresseuse, que telle espèce est impotente. (*Note du traducteur.*)

1. Nous avons dit dans une note précédente que l'aï (achée), confondu par l'auteur avec l'unau, sous le nom de bradypus, différait de celui-ci par certains caractères extérieurs. En effet, l'aï a trois doigts à chaque pied, l'unau n'en a que deux; il est moitié moins grand et n'a pas de canines, dont est pourvu l'unau; la différence de proportion qui existe entre les bras et les jambes chez les deux espèces n'est pas la même; enfin c'est l'unau qui n'a pas de queue; celle de l'aï est courte, mais il en possède une. (*Note du traducteur.*)

GUAPO ET LES AÏS. (Page 136.)

général, on ne voit guère l'un sans l'autre; le pauvre couple avait vu qu'il était observé, et jetait son cri lamentable, si pénible à entendre qu'on a pensé qu'il a été donné à l'aï comme moyen d'éloigner ses ennemis.

Don Pablo se disposait à passer outre, quand Guapo, qui désirait avoir pour son dîner au moins l'un des aïs, pria son maître d'attendre un instant qu'il s'en fût emparé; l'arbre n'était pas gros; en un moment l'Indien l'eut abattu : les aïs tombèrent nécessairement avec l'ambaïba; Guapo s'approcha d'eux, mais avec précaution, car ils se disposaient à se défendre, bien que M. de Buffon assure que l'aï se laisse emporter sans résistance aucune. Les nôtres, au contraire, s'étant mis sur le dos, battaient l'air de leurs bras qu'ils agitaient vivement, parant ainsi les coups de leur antagoniste, dont ils auraient fort bien déchiré la main s'il se fût approché; mais Guapo s'en garda bien : coupant deux branches d'arbre, il en toucha la poitrine de chacun des aïs; les deux malheureuses bêtes s'emparèrent aussitôt de la branche qu'elles serrèrent avec force, et que personne n'eût pu leur arracher. Donnant alors sa cognée à Léon, l'Indien prit une branche de chaque main et emporta les aïs qu'il ne tua pas sur l'heure, affirmant que leur chair serait préférable si on ne les égorgeait qu'au moment de les faire cuire.

Nos cascarilleros, continuant leur chemin, parvinrent au bout de quelques minutes à une petite clairière d'environ cinquante mètres de large ; Guapo jeta ses aïs au milieu et s'éloigna tranquillement comme si de rien n'était.

« Est-ce que tu n'en veux plus ? dit Léon tout surpris.

— Oh ! que si, répondit Guapo ; mais ne craignez rien, jeune maître, nous les retrouverons au retour. Si je les emportais avec nous dans les bois, ils pourraient gagner un arbre pendant que nous serions à l'ouvrage, et bonjour ! tandis qu'il leur faudrait ici plus de six heures pour atteindre la forêt et se sauver dans les branches. »

Don Pablo se mit à rire et fit remarquer, avant de sortir de la clairière, les cônes édifiés par les termites ou fourmis blanches. Il était de bonne heure, l'air était frais, les fourmis n'avaient pas encore quitté leur domicile, et, après avoir regardé quelque temps ces fourmilières gigantesques, élevées comme des tentes de soldats à la lisière du bois, nos travailleurs rentrèrent dans la forêt et furent bientôt arrivés auprès des cinchonas.

XXIV

Les cascarilleros.

Le premier coup de hache fut donné par Guapo : c'était le début d'un travail qui pouvait durer plusieurs années, et le commencement de la fortune de ceux qui l'entreprenaient. Quand l'un des cinchonas fut abattu, l'Indien en attaqua un autre, toujours aussi près de terre que possible, et don Pablo se mit à l'œuvre : armé d'un couteau aigu et bien tranchant, il fit plusieurs incisions circulaires autour de l'arbre, à une certaine distance les unes des autres, et les traversa d'une fente longitudinale venant les couper à angle droit ; les branches furent traitées de la même manière, et l'ouvrier recommença la même opération sur tous les arbres qui furent successivement jetés par terre ; trois ou quatre jours après, l'écorce devait être enlevée du tronc et des branches, puis étendue au soleil pour sécher, après quoi elle serait transportée sous le hangar qui avait été fait à cette intention à coté de la maison.

La besogne marchait vite et surtout très-gaiement ; doña Isidora, assise sur un tronc d'arbre, suivait tous les procédés mis en œuvre avec grand

intérêt; l'avenir se dessinait sous une forme souriante, et le présent, dégagé d'inquiétude, n'offrait rien de trop pénible. Léona s'était mise près de Guapo, qui, tout en faisant voler rapidement sa cognée, lui racontait de belles histoires dont elle s'amusait infiniment.

Léon n'avait rien à faire dans cette première journée; il lui fallait attendre, avant de partager les travaux, que l'écorce fût bonne à être enlevée du tronc et des branches; il pourrait alors aider à l'étendre au soleil, ou conduire la mule qui la rapporterait au magasin; mais comme c'était un garçon très-actif, ne pouvant jamais rester inoccupé, il reprit le chemin de la clairière, curieux de voir ce que devenaient les aïs; car il ne pouvait s'imaginer que des animaux donés de quatre jambes et poussés par le désir de la conservation n'eussent pas bientôt fait de s'échapper et de franchir les vingt ou trente mètres qui les séparaient d'un asile assuré.

Les cris plaintifs qu'il entendit en approchant de l'endroit où il les avait laissés lui prouvaient, en tout cas, qu'ils n'étaient pas bien loin; mais ces cris, de plus en plus forts, semblaient exprimer la détresse. Les aïs étaient silencieux quand Guapo les avait quittés : d'où provenaient ces plaintes déchirantes? un nouvel ennemi les avait-il attaqués? Léon aperçut bientôt les pauvres bêtes et ne vit

rien auprès d'elles; mais, au lieu de cette immobilité dans laquelle les aïs étaient restés depuis qu'ils avaient saisi la branche que l'Indien leur avait présentée, les malheureuses créatures, se roulant sur elles-mêmes avec les contorsions les plus étranges, paraissaient en proie aux plus affreuses tortures.

« C'est un serpent, » se dit Léon très-étonné d'abord, et ne pouvant s'expliquer autrement le supplice des aïs, dont la cause restait invisible à ses yeux.

Et voulant s'en assurer, tout en prenant les précautions qu'il jugea nécessaires, il suivit la lisière du bois jusqu'à ce qu'il fût arrivé en face des aïs. A sa grande surprise, les convulsions et les cris cessèrent peu à peu, et les aïs ne tardèrent pas à mourir. De nouvelles idées se présentèrent à l'esprit de Léon, qui ne voyait pas le moindre serpent glisser dans l'herbe rase; il crut que c'était une plante vénéneuse, rencontrée par hasard, et que les infortunées créatures, peut-être à jeun quand on les avait prises, avaient mangée. Il s'approcha des deux cadavres, et, quand il n'en fut plus éloigné que de quelques pas, il lui sembla que le gazon était en mouvement autour d'eux et qu'ils étaient revêtus d'une écorce mouvante.

« Ah! s'écria Léon, devinant enfin le mot de l'énigme : ce sont les fourmis blanches! »

La terre en était littéralement couverte, et le

corps des pauvres aïs, qu'elles déchiraient avec ardeur et dont elles emportaient les lambeaux dans leurs sombres retraites, avait disparu complétement sous la masse de ces terribles insectes. Léon, tout en frissonnant, continua d'observer ce spectacle hideux. Il avait entendu raconter qu'il suffisait de quelques instants aux termites pour mettre en pièces et transporter dans leur repaire le cadavre des animaux les plus grands : il voulait s'assurer du fait, puisque le hasard lui en fournissait l'occasion; mais, redoutant pour lui-même cet ennemi si dangereux malgré sa petitesse, il monta sur un arbre dont les branches horizontales lui permirent de se placer commodément et de bien voir tout ce qui allait se passer. Il remarqua bientôt qu'un ordre singulier présidait à cette opération de carnage; que les fourmis quittaient les cadavres en colonne régulière pour retourner à leur demeure, d'où sortaient continuellement d'autres colonnes serrées. Celles-ci se dirigeant à leur tour vers les aïs, allaient remplacer les termites qui s'en éloignaient chargés de butin, portant des morceaux de chair ou de peau couverts de poils, d'un volume bien plus considérable que celui de leur propre corps.

XXV

Le puma et le grand ours fourmilier.

Tout à coup l'attention de notre observateur fut détournée de ces millions de fourmis, dont les allées et les venues commençaient à lui donner le vertige, par un léger bruit qui se fit entendre au milieu du feuillage; les branches du fourré s'agitèrent, et l'instant d'après, un objet cylindrique et mince, ayant environ quarante-cinq centimètres de longueur, parut entre les feuilles. Personne, et Léon pas plus qu'un autre, n'eût pris cet objet pour le museau d'un animal, si deux petits yeux noirs et brillants et deux courtes oreilles ne s'étaient vus à l'extrémité supérieure de ce long tube. Le corps de la bête sortit peu à peu du hallier; il pouvait être aussi gros que celui d'un chien de Terre-Neuve de grande taille, quoique de forme très-différente. Le pelage en était brunâtre, formé de longs poils très-grossiers; une large bande noire bordée de blanc s'étendait sur les épaules, et une grande queue d'un mètre de long, couverte de grands poils épais et ressemblant à des râpures de baleine, était relevée et se recourbait sur le dos. Mais, le plus singulier trait de l'animal, c'était bien le museau que Léon avait aperçu tout d'abord; celui d'un lévrier eût été

camard en comparaison de celui-ci, qui deux fois plus grand et moitié moins gros, se terminait par une petite bouche n'ayant pas plus de trois centimètres de large et ne contenait pas une seule dent. Quant aux jambes, elles avaient bien aussi leur singularité : larges et vigoureuses, celles de derrière paraissaient plus courtes que les autres, ce qui était dû à la façon dont en usait l'animal, *plantigrade* de ce côté, c'est-à-dire posant la plante du pied tout entière sur le sol, comme font seulement les ours et quelques autres quadrupèdes. Par devant, c'était tout autre chose : les quatre ongles de chaque pied, au lieu de s'étendre comme ceux du chat et du chien, étaient repliés en dedans, et l'animal pour éviter de s'appuyer dessus, marchait sur le côté du pied comme sur un moignon, ce qui l'empêchait d'aller vite et lui donnait une tournure bizarre. Ces ongles, qui ne lui servent qu'à gratter la terre, se redressent quand il veut s'en servir, et leur position est alors celle qu'ont les dents d'un râteau ou les lames d'une houe.

Léon n'avait jamais vu cet animal étrange, mais il en avait lu la description et regardé plusieurs fois la gravure. Il ne se trompa donc point en pensant que c'était le tamanoir ou grand ours fourmilier (*myrmecophaga jubata*). Cependant il ne comprenait pas ce que pouvait être cette bosse qu'il voyait sur le dos de la bête, et qu'il n'avait jamais remarquée

dans son portrait. D'ailleurs, la grande queue relevée du tamanoir l'empêchait d'en bien juger, quand celui-ci, tournant la tête, donna un léger coup de museau à la bosse, qui tomba par terre et se fit voir à Léon sous la forme d'un jeune fourmilier tout à fait semblable à sa mère.

C'était auprès de la demeure des termites que le tamanoir avait déposé son petit. Quand il l'eut mis à terre, il s'avança vers l'une des pyramides, se dressa sur ses pieds de derrière, et appuyant ceux de devant sur la muraille conique, il parut en examiner les moindres détails avec attention, comme s'il eût cherché à y découvrir quelque défaut qui permît de l'entamer. Ces cônes énormes, composés de terre et de sable agglutinés, sont tellement durs qu'il faut le pic et la pioche pour y pratiquer une brèche. Mais le tamanoir est armé d'ongles aussi puissants que la pince et la pioche; notre fourmilier n'aurait donc pas hésité à se mettre à l'œuvre, et il eût bien vite réussi à faire un trou dans le ciment des termites, s'il n'avait pas découvert, en regardant autour de lui, que toutes les fourmis blanches étaient dehors pour quelqu'une de leurs expéditions. Modifiant aussitôt le plan qu'elle avait formé, la femelle revint à l'endroit où elle avait posé son petit, et tantôt le poussant devant elle avec son long museau, tantôt le prenant dans ses bras, elle l'amena au bord du sentier que traçaient les deux colonnes de

fourmis. Là, se couchant et s'aplatissant de manière que le bout de son museau atteignît la lisière de ce cordon vivant, ce qu'imita le jeune tamanoir accroupi à ses côtés, elle allongea sa langue, semblable à un grand ver, tout imprégnée d'une espèce de glu, et la ramena dans sa bouche, couverte de fourmis. Cette langue, de plus de trente centimètres de long et grosse comme un tuyau de plume à écrire, recommença la même opération avec une vitesse de deux coups par seconde. De temps en temps la mère s'arrêtait pour diriger son enfant dans cette chasse qui amusait beaucoup Léon ; malheureusement la soudaine apparition d'un autre personnage vint mettre fin à ce repas si largement servi. L'individu qui arrivait ressemblait à un grand chat au pelage fauve tout uni, au corps allongé, à la queue longue, à la tête arrondie, ornée de moustaches, et dont les yeux étincelants brillaient dans l'ombre. Léon avait vu plusieurs fois cet animal promené dans les rues de Cuzco par des Indiens, et il le reconnut pour être le *puma* ou lion sans crinière de l'Amérique. Ceux que les Indiens promenaient ainsi étaient apprivoisés; mais Léon avait entendu dire qu'à l'état sauvage, le puma est dangereux et cruel; ce qui est vrai dans certaines régions, tandis qu'ailleurs c'est un animal presque peureux et qui fuit à la vue de l'homme. Dans tous les cas, il fait à la chasse, quand on le met aux

abois, une résistance désespérée, où les chiens et les chasseurs ont plus d'une fois trouvé la mort.

Léon n'avait pas eu peur du tamanoir; il savait qu'eût-il été féroce, il ne grimpait pas sur les arbres, quoiqu'il y ait dans l'Amérique du Sud deux espèces de fourmiliers, plus petits il est vrai, qui aient cette faculté; mais ses sentiments changèrent de nature quand il aperçut le corps fauve du puma. Celui-ci pouvait gravir le tronc de l'arbre le plus lisse, et dès lors pas de salut s'il lui prenait fantaisie de l'attaquer. Sa première pensée fut de descendre bien vite et de courir du côté des cinchonas; mais le puma venait justement dans la direction qu'il lui eût fallu prendre. L'arbre sur lequel il se trouvait, isolé au bord de la clairière, ne lui permettait pas de gagner la forêt sans être vu de son ennemi, qui, en quelques bonds, l'eût bientôt attrapé. Tout ce qu'il pouvait faire était de rester sans bruit à la place qu'il occupait; peut-être le puma ne l'y verrait-il pas : du moins c'était une chance favorable.

Il n'est pas douteux cependant qu'il n'eût été découvert et relancé dans les branches, si le puma n'avait aperçu tout d'abord les tamanoirs en débuchant dans la clairière. A cette vue, il s'arrêta, puis s'allongea sur le sol, où il resta immobile comme un chat qui va fondre sur la souris qu'il guette. Précisément la mère se retournait au même instant

pour faire comprendre quelque chose à son fils; elle vit le puma, et, se dressant aussitôt, elle jeta son petit sur son épaule, s'accula contre l'une des fourmilières, et debout, couvrant de son corps le précieux fardeau qu'elle portait, elle attendit l'ennemi, après avoir ramené contre sa poitrine son museau, qu'elle voila de sa longue queue relevée par devant jusqu'à la hauteur de son front.

Le puma fit un bond et commença l'attaque; mais l'ongle du fourmilier l'atteignit à la joue, et cette blessure, tout en augmentant la fureur de l'assaillant, l'avertit d'agir avec prudence. Deux ou trois nouvelles tentatives restèrent sans résultat; les armes tranchantes du tamanoir se présentaient toujours largement déployées. Cependant le secret désir de celui-ci n'était pas de menacer son ennemi et de le combattre par les déchirures plus ou moins profondes qu'il aurait pu lui faire, mais de l'attirer dans ses bras vigoureux et de l'y étreindre à la manière des ours; ce qui est le mode de défense qu'il emploie ordinairement, et que le puma semblait connaître et vouloir éviter.

Le combat se maintenait avec une chance égale des deux parts et se fût prolongé de la sorte peut-être longtemps encore, sans l'imprudence du petit tamanoir, qui, probablement curieux de voir où en était l'affaire, allongea son museau; le puma s'empressa de le saisir, et l'attirant violemment sous

ses pieds, lui écrasa la tête entre ses dents puissantes.

La mère, dès lors, ne garda plus de mesure et ne connut plus la crainte; sa queue s'abaissa tout à coup, et, tandis qu'elle cherchait à s'emparer du puma, celui-ci plus rapide sauta sur le museau découvert et, terrassant sa victime, qu'il renversa sur le ventre, il s'accroupit sur sa proie et la déchira vivement.

Malgré la pitié que le pauvre tamanoir lui inspirait, Léon n'osait pas intervenir en sa faveur, et certes il eût regardé en silence le puma dévorer la pauvre bête, si une douleur aiguë, qu'il ressentit à la cheville, ne lui avait pas arraché un cri involontaire.

XXVI

Attaque des fourmis blanches.

Léon baissa les yeux pour voir d'où lui venait cette douleur, et il sentit son sang qui se glaçait dans ses veines; les fourmis entouraient l'arbre et commençaient à y monter; le tronc s'en couvrait avec une rapidité effrayante. Il y en avait déjà sur ses pieds, sur ses jambes, et c'était la morsure de l'une d'elles qui l'avait fait crier.

Le sort des aïs, dont il venait d'être témoin,

le remplissait d'épouvante ; il gagne les branches les plus élevées en poussant de nouveaux cris ; l'essaim hideux s'avance toujours et va bientôt l'atteindre. Il veut fuir en écrasant les fourmis qui sont sur son passage. Mais le puma qu'il avait oublié ! Il tourne la tête dans la direction où il l'a laissé ; les deux tamanoirs étaient à la même place, ou plutôt leurs cadavres : le puma n'y était plus.

Léon pensa qu'effrayée par ses cris la bête fauve était rentrée au bois ; mais cette espérance ne dura pas longtemps : il l'aperçut bientôt rampant dans l'herbe et se dirigeant vers lui. Que faire ? en deux secondes le puma fut arrivé ; Léon se crut perdu, sa voix paralysée ne put pas même tenter un dernier cri. Cependant l'animal ne sauta pas sur l'arbre, comme Léon s'y attendait[1] ; il se coucha de nouveau, en fit le tour en se traînant sur le ventre, battant doucement ses flancs de sa queue et entr'ouvrant ses lèvres toutes rouges du sang des fourmiliers ; on eût dit qu'il rêvait au meilleur moyen de saisir cette nouvelle proie et qu'il en savourait d'avance la chair fine et délicate, lorsque Léon entendit siffler dans l'air quelque chose qui passait comme un trait. Le puma bondit sous

1. Le puma saute d'un bond sur les arbres et n'y monte pas en grimpant comme font les chats et le jaguar ; il descend de la même manière, en sautant comme il était monté. (*Note du traducteur.*)

LÉON SAUVÉ DU PUMA. (Page 155.)

la flèche qui vient de l'atteindre, il pousse un rugissement furieux, arrache le dard qui se brise entre ses dents ; un second sifflement, une seconde flèche et la voix bien connue de don Pablo et de Guapo, tous deux accourant aux cris de Léon, l'un ayant une hache, l'autre son infaillible sarbacane.

Le puma s'est enfui ; déjà il est au bout de la clairière ; mais il chancelle, il tombe ; et craignant que le poison n'ait pas assez de puissance, don Pablo lui fend le crâne de sa cognée, puis revient auprès de Léon, que Guapo assied sur son épaule et emporte en triomphe.

Don Pablo traîna le corps du puma dont il voulait prendre la peau, qui est fort belle, et abandonna les deux fourmiliers aux termites qui s'étaient déjà rassemblés autour d'eux. Quand les cascarilleros eurent fini leur travail du matin et rentrèrent pour dîner, il ne restait plus d'autre vestige des aïs et des tamanoirs que quelques touffes de poils et quelques ossements parfaitement nettoyés ; tout le reste avait été emporté par les fourmis dans leurs galeries profondes.

C'était sans doute la cognée de nos travailleurs qui avait réveillé le tamanoir et l'avait fait sortir de sa retraite, que généralement il ne quitte pas dans le jour ; c'était probablement aussi la même cause qui avait chassé le puma de son repaire ; il est toutefois moins nocturne que l'ours fourmilier.

Comme la petite bande approchait de la maison, Guapo aperçut le tamanoir mâle, qui, réveillé comme les autres, avait quitté son lit de feuilles sèches, et il se garda bien de le tuer; mais, voulant montrer à la famille un spectacle assez curieux, il se cacha dans les branches, qu'il agita de manière à produire le bruit que fait la pluie en tombant sur les feuilles. Le fourmilier releva aussitôt sa grande queue et l'étendit au-dessus de sa tête comme nous faisons d'un parapluie[1]; Guapo alors s'approcha de l'animal, le conduisit devant lui comme s'il eût été une chèvre ou un agneau, et le mena ainsi jusqu'à la maison; ayant soin toutefois de ne pas le fâcher, car dans ce cas-là, le fourmilier vous abandonne ou se retourne contre vous et se met en mesure de se défendre.

Nous avons vu que le tamanoir, très-inoffensif pour qui le laisse en paix, n'en oppose pas moins une résistance courageuse à celui qui l'attaque; il a souvent raison de l'ocelot et des petits félins

1. Comme le tamanoir est un animal nocturne, la lumière l'éblouit et le fait souffrir; aussi, quand une cause quelconque le force à sortir pendant le jour, il relève sa queue en panache et s'en forme un parasol pour atténuer la vivacité des rayons lumineux; nous croyons que c'est plutôt cette raison que la crainte de la pluie qui fit prendre son ombrelle au tamanoir de Guapo et que le bruit de l'Indien dans les branches n'était pas autre chose, pour le fourmilier, qu'une cause d'inquiétude qui le décidait à partir. (*Note du traducteur.*)

qu'il rencontre; nul doute que notre femelle n'eût été assez forte pour faire abandonner la partie au puma, si elle n'avait pas eu son petit avec elle. On assure même que le grand ours fourmilier peut étouffer le jaguar entre ses bras puissants; néanmoins nous avons peine à l'admettre; le jaguar nous semble trop fort et trop actif pour qu'il en soit ainsi, et nous attribuons les exemples qu'on a rapportés de ce fait à la ressemblance qui existe entre ce dernier animal et quelques-uns de ses congénères, tachetés comme lui et qui habitent les mêmes lieux, mais qui lui sont bien inférieurs sous le rapport de la force, de l'audace et de la taille.

Outre le tamanoir, l'Amérique méridionale possède encore deux ou trois espèces d'ours fourmiliers. Ceux-ci, complétement différents d'aspect et d'habitudes, pourraient à vrai dire former un autre genre : ce sont des grimpeurs; ils vivent des fourmis qui font leurs nids sur les branches, ainsi que de guêpes et d'abeilles, et sont pourvus, afin de rendre ce genre de vie plus facile, de queues nues et prenantes comme celles des opossums et des singes; caractères qui les séparent complétement du tamanoir. De ce nombre est le *tamandua*, beaucoup moins grand que ce dernier, puisqu'il n'a qu'un mètre quinze centimètres de longueur, tandis que le tamanoir a souvent plus du double; le museau du tamandua est moins long, même toute propor-

tion gardée; ses ongles sont aussi plus courts et leur disposition n'est pas la même, ce qui permet à l'animal, non-seulement de grimper sur les arbres, mais encore de mieux se poser sur ses membres et d'être plus agile; son poil est court et soyeux et, comme nous venons de le dire, sa queue est nue et prenante.

Ordinairement d'un jaune paille sans éclat, sa couleur varie néanmoins assez pour avoir fait croire qu'il existait plusieurs espèces de cette famille. Le tamandua passe la plupart du temps sur les arbres et ajoute souvent à son ordinaire le miel des abeilles qu'il rencontre. Comme le tamanoir, la femelle n'a qu'un petit à la fois, et comme dans les autres espèces, elle le porte sur son dos jusqu'à ce qu'il puisse subvenir à ses besoins. On appelle aussi le tamandua fourmilier tridactyle, parce qu'il n'a que trois doigts à chacun des pieds de devant, tandis que le tamanoir en a quatre, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Un ours fourmilier moins grand encore n'a que deux doigts aux pieds de devant, et s'appelle pour cette raison *myrmecophaga didactyle*. C'est un petit animal pas plus gros que l'écureuil gris, avec une queue prenante comme celle du tamandua, mais non pas dépourvue de poils sur toute son étendue; moins agile que le tamandua, il l'est plus que le tamanoir, et, quand il est suspendu par la queue

à quelque branche, il se sert de ses pieds de devant comme d'une main pour porter sa nourriture à la bouche. Il vit sur les arbres et mange les abeilles et les guêpes, surtout leurs larves; sa langue n'a pas la même extension relative que celle des autres espèces.

Il est généralement d'un jaune brillant qui vire au brunâtre sur le dos; mais sa couleur varie beaucoup, il y en a même d'un blanc de neige. Son poil est doux et soyeux, quelquefois légèrement bouclé et feutré à l'extrémité: le poil de la queue est annelé des couleurs qui prévalent sur le reste du corps.

XXVII

Le fourmi-lion.

Les fourmis sont incommodes partout, mais dans les pays chauds bien plus qu'ailleurs encore. Leur voracité, leur aspect désagréable et surtout la douleur occasionnée par leur morsure, car elles ne piquent pas comme les guêpes, mais elles mordent avec leurs mandibules et infiltrent du poison dans la blessure qu'elles ont faite: tout cela rend ces insectes plus que gênants dans les régions tropicales.

Il ne faudrait pas croire cependant que les

fourmis sont inutiles et ont été créées sans but : que deviendraient sans elles cette immense quantité de matières en décomposition que l'on trouve en certains lieux? En maints endroits ces débris animaux et végétaux, abandonnés à la putréfaction, auraient bientôt produit la peste, qui est un mal beaucoup plus grand que les fourmis et dont elles nous préservent pour leur part, en réorganisant ces détritus et en les faisant revivre sous une forme nouvelle.

Il y a plusieurs espèces de fourmis, dont le plus grand nombre appartient aux pays chauds; c'est aussi dans ces régions qu'elles ont le plus d'utilité. Quelques-unes d'entre elles ont des habitudes si curieuses, que des naturalistes ont passé leur vie entière à les observer et à les décrire. Il me serait impossible de vous dire ici tout ce que l'on sait de leur manière de vivre, qui est encore plus remarquable que celle des abeilles; je vous parlerai seulement des demeures extraordinaires qu'elles bâtissent, de ces cônes prodigieux qui ont jusqu'à six mètres cinquante centimètres de haut et qui offrent une si grande résistance qu'un bœuf sauvage peut les gravir et s'arrêter au sommet sans les endommager. D'autres fourmilières sont cylindriques et ne s'élèvent que d'un mètre ou deux au-dessus du sol; nous avons vu que certaines fourmis s'établissent dans les arbres, où elles construisent des amas

de cellules de diverses formes, qu'elles suspendent aux branches les plus élevées, tandis qu'il y en a d'autres qui habitent les vieux troncs, et d'autres encore qui se logent dans les galeries souterraines qu'elles ont faites. Il n'est pas une de ces espèces différentes dont les mœurs ne fussent pour vous un sujet d'étonnement, si vous pouviez les étudier; on peut à peine concevoir comment d'aussi petites créatures ont autant d'intelligence ou d'instinct, comme on dit vulgairement.

L'homme n'est pas le seul ennemi qu'elles aient à craindre, sans quoi elles lui auraient bientôt rendu la terre inhabitable; car leur fecondité est si grande, que, si elles étaient abandonnées à elles-mêmes, notre planète ne serait plus avant peu qu'une vaste fourmilière. La nature a sagement pourvu aux moyens d'empêcher ce développement excessif, en créant une foule d'ennemis à ces insectes. Parmi les mammifères, il y a l'homme d'abord, qui ne se contente pas de les détruire pour se préserver de leurs dégâts, mais qui les tue dans certains pays pour les manger; plusieurs tribus indiennes de l'Amérique du Sud font leur principale nourriture de termites séchés qu'ils réduisent en pâte et qu'ils font cuire au four. Les ours fourmiliers s'en nourrissent exclusivement, ainsi que les pangolins, fourmiliers à écailles de l'hémisphère oriental; beaucoup d'oiseaux les mangent, et parmi eux les myothères,

qui en font leur unique aliment; un grand nombre de reptiles, serpents ou lézards, en détruisent une énorme quantité, et, chose plus étrange, il y a certains insectes qui en font aussi leur proie.

Un jour qu'elles étaient seules, doña Isidora disait précisément à sa fille tout ce que je viens de vous raconter. Les hommes travaillaient aux cinchonas et toutes deux s'occupaient du dîner; elles étaient devant la porte : car, dans ces contrées chaudes, c'est souvent au dehors que la cuisine est faite. Doña Isidora était assise à l'ombre d'un grand bananier, travaillant à l'aiguille tout en surveillant la marmite, et Léona s'amusait auprès de sa mère à tourmenter des fourmis. Elle les avait prises en horreur depuis l'aventure de Léon, et cette horreur s'était accrue d'une morsure que l'une d'elles lui avait faite la veille. C'est à ce propos qu'Isidora s'était mise à lui parler de fourmis, et qu'ayant jeté les yeux sur un insecte particulier qui attira son attention, elle le fit remarquer à Léona, en lui disant qu'il n'était pas étranger au sujet de leur entretien. C'était une espèce de chenille d'environ trois centimètres de longueur, qui avait le corps ovale et une tête aplatie, armée de deux pinces cornées ressemblant un peu à un compas d'épaisseur; ses jambes, extrêmement courtes, ne paraissaient pas lui être d'un grand usage, car elle ne pouvait que ramper à reculons et un peu de côté, mais pas du

tout en avant; elle était de la couleur du sable où elle se trouvait alors, et certes elle fût demeurée inaperçue de Léona, si sa mère ne la lui avait pas fait voir.

« Qu'est-ce que c'est que cela? demanda la petite fille en se baissant pour examiner cette chenille.

— Le fourmi-lion, chère enfant.

— Un lion, maman! on le prendrait pour un ver.

— Tu as raison; mais ce ver, ou plutôt cette larve, a été nommée ainsi à cause de ses habitudes carnassières; et, toute proportion gardée, cette infime créature a plus de force et de férocité que le lion même avec toute sa puissance.

— Et pourquoi est-ce le lion des fourmis?

— Parce qu'il fait sa principale nourriture de ces insectes.

— Mais comment peut-il les prendre? il marche si lentement et les fourmis sont si vives!

— Néanmoins il sait en faire sa proie. Tu sais bien que le prix de la course n'appartient pas toujours au plus rapide. Il emploie la ruse, n'ayant pas la vitesse. Mais assieds-toi et regarde bien; tu ne seras pas longtemps sans voir de quelle façon il s'y prend pour réussir. »

En attendant que l'insecte voulût bien montrer son stratagème, doña Isidora dit encore à sa fille :

« Le fourmi-lion (*myrmeleon*) n'est qu'une larve;

l'insecte parfait qui en sort est complétement différent : il a des ailes, et ses jambes sont très-longues; c'est un *névroptère*, c'est-à-dire un insecte dont les ailes sont à nervures. Ces ailes, quand il est au repos, couvrent son corps à la manière d'un toit; elles sont à réseaux comme une dentelle; c'est ce qu'on nomme *réticulées;* et des taches brunes, bien disposées sur un fond plus clair, leur donnent une certaine élégance. L'insecte parfait ne s'éloigne pas moins de sa larve par les habitudes que par la forme; il ne vit que peu de jours qu'il passe tranquillement à voltiger d'une plante à l'autre; et c'est le plus inoffensif de tous les insectes, tandis qu'à l'état de fourmi-lion.... Mais regarde plutôt. »

Doña Isidora montrait la chenille à Léona; cette chenille, après avoir fait quelques pas à reculons, traça sur le sol, avec ses mandibules en compas, un cercle d'environ six ou sept centimètres de diamètre, et commença immédiatement à ôter le sable qui se trouvait à l'intérieur du cercle, de manière à y creuser un trou; pour cela elle grattait le sable avec une de ses pattes de devant, le mettait sur sa tête plate comme sur une pelle, et, lui imprimant une forte secousse, le jetait à quelque distance du cercle qu'elle avait tracé. Quand elle rencontrait une petite pierre, elle la prenait avec ses mandibules en forme de pince et la rejetait au

loin ; quelques-unes, trop lourdes pour que ce moyen pût lui servir, furent placées sur son dos et lancées au dehors ; si bien que rampant, creusant et déblayant, la chenille avait fait au bout d'une heure un trou en entonnoir aussi profond que l'ouverture en était large.

Il ne lui restait plus qu'à se tapir au fond de ce piége, où elle attendrait patiemment qu'une fourmi vînt à passer; la chose n'était pas rare à l'endroit où elle était. Doña Isidora et Léona épiaient avec le plus vif intérêt ce qui allait arriver : les fourmis couraient de tous côtés, en quête de nourriture ; l'une d'elles s'approche du piége du fourmi-lion, arrive imprudemment jusqu'au bord, regarde si quelque proie n'y serait pas bonne à prendre ; le gouffre n'est pas si terrible, on pourrait facilement en sortir si l'on y descendait; quelque chose est au fond, voyons un peu ce que c'est; et l'avide créature se penche encore plus, toutefois en hésitant; mais il est trop tard pour reculer et pour fuir : le mystérieux objet se dresse de toute sa hauteur, et, avant que l'imprudente ait pu songer à la retraite, elle est assaillie par une grêle de sable qui l'entraîne au fond de l'abîme, où les pinces aiguës du fourmi-lion la saisissent et la sucent jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une enveloppe vide, que le monstre met sur sa tête et rejette bien loin au dehors.

Puis le fourmi-lion se replace au fond de son antre et s'y cache de nouveau dans le sable, attendant qu'une autre victime soit offerte à sa voracité.

XXVIII

Le tatou-poyou et le cerf mort.

Léon revint de la forêt sur ces entrefaites, et sa sœur lui montra aussitôt le piége du fourmi-lion; mais il arrivait lui-même tout ému de ce qu'il avait vu dans les bois avec Guapo et son père, et il était impatient de raconter les incidents étranges de cette journée d'aventures.

Ils avaient le matin même découvert une nouvelle mancha de cinchonas, et avaient trouvé sur leur route, en s'y rendant, un cerf de grande espèce, le *cervus antisensis*, qui, étant mort probablement depuis quelques jours, était gonflé au point d'avoir doublé de volume : phénomène que présentent les cadavres qui, dans les pays chauds, restent pendant quelque temps exposés au grand air. Un bouquet d'arbres touffus qui l'ombrageait avait pu le dérober à l'œil perçant des vautours : car ces oiseaux, bien qu'on ait affirmé le contraire, ne sentent pas les cadavres qu'ils cherchent, et ne les trouvent qu'en les apercevant ; mais il

était singulier que pas un des animaux qui vivent de chair morte ne fût venu de ce côté ; c'était au moins ce que pensait don Pablo. Quant à l'Indien, il se doutait de quelque chose, et allant droit au cadavre, il le frappa d'un coup de hache qui, à la grande surprise de Léon et de son père, au lieu de rendre un son mat, comme ils s'y attendaient, fut suivi d'un craquement sec et du déchirement de la peau du cerf, où ne se trouvait plus que la carcasse de l'animal, parfaitement nettoyée, sans qu'un atome de chair eût été laissé à l'intérieur.

« C'est le tatou-poyou, dit tranquillement Guapo.

— Une armadille ? répliqua don Pablo.

— Certes, reprit l'Indien ; voyez plutôt son trou. »

Ils virent effectivement, à l'endroit même où avait été le cerf mort, un grand trou dans la terre, ainsi qu'un autre pareil à quelques mètres plus loin.

« C'est par ici qu'il est entré, continua Guapo en montrant cette dernière ouverture ; il n'y est plus maintenant ; toute la chair est mangée, la carcasse est toute sèche, il y a déjà longtemps que notre tatou est parti. »

Don Pablo était enchanté de la circonstance qui lui permettait de vérifier ce qu'il avait entendu raconter au sujet des armadilles. Ces animaux, qui se

distinguent parmi les plus habiles mineurs, creusent la terre avec tant de rapidité, qu'ils s'y engloutissent, pour ainsi dire, à l'instant où ils sont aperçus et où ils craignent pour leur sécurité. Mais comme ils sont mal dentés[1], et que même quelques-uns d'entre eux n'ont pas une seule dent, leur nourriture se compose nécessairement de substances molles, parmi lesquelles la chair putréfiée se place au premier rang, et, pour entamer un cadavre par le côté le plus tendre, ils creusent un terrier qui leur permet de s'introduire par-dessous, d'y mordre, d'y entrer et d'y séjourner jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la charpente de l'animal.

Nos cascarilleros continuèrent leur chemin, et tout en marchant don Pablo fit à Guapo diverses questions sur les tatous, que l'Indien connaissait à merveille pour les avoir chassés et mangés autrefois, sans que la charogne dont ces animaux se repaissent lui eût jamais inspiré le moindre dégoût; il est vrai que les Américains de race blanche

1. Néanmoins, il ne faudrait pas croire que ces mots : *mal dentés*, voulussent dire qu'ils sont privés de dents; car, si l'on excepte les pangolins, qui sont des fourmiliers et qui effectivement en sont complétement dépourvus, toutes les armadilles en ont beaucoup; le tatou qui nous occupe en a trente-huit, et le tatou noir ou géant, quatre-vingt-dix-huit; c'est pourtant par ce caractère, si variable comme on le voit, que ces animaux ont été classés, en compagnie de bien d'autres, pour former un ordre qui porte le nom d'*édentés*. (*Note du traducteur.*)

n'éprouvent pas plus de répugnance que les Indiens à manger de l'armadille; ils choisissent pourtant les espèces que l'on croit plus disposées à se nourrir de végétaux. Dans le voisinage des établissements, quelques tatous vont parfois visiter les cimetières, et tous mangent indistinctement les débris mous et pulpeux qu'ils rencontrent; ils détruisent plus de fourmis que ne le font même les fourmiliers spéciaux, parce qu'au lieu de faire simplement un trou dans la fourmilière, ainsi que les tamanoirs, ils y pratiquent une large brèche et se jettent sur les larves[1]: désastre d'autant plus grand, que les fourmis, qui tiennent à leurs œufs bien plus qu'à l'existence, sont réduites au désespoir, se découragent, ne relèvent pas l'édifice, et que la colonie désormais sans abri, exposée aux fléaux qui l'attaquent, est bientôt ruinée de fond en comble.

De ce que les armadilles ont une nourriture peu appétissante, il ne s'ensuit pas que leur chair ait un goût désagréable, ce qui arrive pour celle du tapir, qui ne mange pourtant que des végétaux succulents, et dont la viande est amère et coriace; le tatou ressemble un peu au cochon de lait et, quand on le fait rôtir dans son test écailleux, ce qui est la ma-

1. Ce qu'on appelle vulgairement les œufs de fourmis. (*Note du traducteur.*)

nière des Indiens, il égale le cochon cuit au four, si toutefois il ne lui est pas supérieur.

Guapo ne donnait pas à cet animal le nom d'armadille, qui est espagnol et qui, diminutif d'*armado*, signifie *armé*, parce que les tatous sont couverts d'une sorte d'armure osseuse ou écailleuse, analogue à celle des anciens chevaliers; ils ont le heaume en tête, le corselet au dos et les membres protégés par des cuissarts et des jambières. Cette armure varie dans l'arrangement de ses pièces, suivant l'espèce qui la porte et dont le pelage, plus ou moins garni, laisse passer plus ou moins de poils entre les plaques osseuses. Mais l'Indien, qui ne savait pas que des hommes avaient jadis porté l'armure de l'animal, connaissait par contre des détails non moins intéressants sur toutes les armadilles qu'on trouve dans ces contrées. Il disait à Léon qu'il en existe de la grosseur d'un rat, et d'autres qui ont la taille d'un mouton; que les unes marchent lentement, que les autres sont plus rapides que l'homme; qu'il y en a de peu élevées, qui peuvent s'aplatir au point de rester inaperçues ou de passer pour une légère inégalité du sol (de ce genre était le tatou-poyou, dont ils avaient vu la galerie aboutissant au cerf mort), tandis qu'on en trouve dont la forme est presque globulaire, c'est-à-dire presque aussi ronds qu'une boule.

XXIX

Une chasse à l'armadille.

Tout en causant, nos travailleurs arrivèrent aux cinchonas et commencèrent leur besogne avec d'autant plus de courage que cette nouvelle mancha était encore plus importante que la première.

Une clairière se trouvait précisément tout à côté des arbres, et ils y avaient vu, en arrivant, une bande de zamuros ou vautours noirs, rassemblés auprès d'un autre cerf mort dont le cadavre gisait sur le sol. Au premier coup de hache, les vautours s'envolèrent, mais pour revenir bientôt; car ces oiseaux sont bien loin d'être farouches.

Il n'y avait là rien d'extraordinaire, si ce n'est peut-être le cadavre du cerf; car c'était le second qu'ils trouvaient sur leur chemin dans une seule matinée. Qui avait pu les tuer? Une bête de proie! mais alors elle les eût dévorés, à moins cependant que ce ne fût un puma, qui souvent tue plus de gibier qu'il n'en mange,

La pensée vint à don Pablo qu'ils étaient morts de la flèche d'un Indien, et cette idée l'inquiéta : ce pouvait être la preuve du fâcheux voisinage de quelque tribu hostile qui détruirait ses plantations et menacerait l'existence de sa famille. Guapo avait

quitté la Montaña depuis longtemps et ne pouvait pas le rassurer à cet égard : il ne savait plus de quel côté ces peuplades, qui changent souvent de résidence, étaient alors établies. « Les Chunchos, disait-il, viennent quelquefois jusque dans ces parages ; » et ces paroles n'étaient pas faites pour dissiper les craintes de don Pablo : car ce sont les plus dangereux de tous les Indiens de la forêt ; ils ont les blancs en horreur et sont vindicatifs et cruels ; ce sont eux qui plusieurs fois ont détruit les missions. Tout espoir était donc perdu, si vraiment ils habitaient à peu de distance des exilés. Cependant Guapo ne les croyait pas dans le voisinage ; il aurait trouvé quelques-unes de leurs traces, ce qui ne lui était pas arrivé ; et cette assurance calma toute inquiétude chez don Pablo : car il savait qu'il pouvait se fier à son fidèle serviteur pour tout ce qui concernait la sécurité de sa famille.

Il ne se passa pas longtemps avant que les vautours attirassent de nouveau l'attention des travailleurs. Ces ignobles oiseaux, revenus auprès de leur charogne, étaient occupés à se gorger avidement de cette chair décomposée, quand ils s'envolèrent tout à coup sous l'empire d'une frayeur que rien ne semblait motiver ; ils se posèrent néanmoins à quelques pas du cadavre et, leur cou tendu vers lui semblait annoncer que l'objet de leur effroi se trouvait dans le cerf même. Les cascarilleros,

qui n'apercevaient rien, suspendirent leur travail pour observer les vautours ; ceux-ci, reprenant courage, retournèrent à leur proie, qu'ils se remirent à déchirer de plus belle et qu'ils abandonnèrent presque aussitôt avec les mêmes signes de terreur que l'instant d'auparavant.

Ce fut encore Guapo qui découvrit le mystère et qui donna le mot de l'énigme en s'écriant :

« Le tatou-payou!

— Où est-il? s'écria don Pablo.

— Là-bas, maître, dans le corps de l'animal. »

Don Pablo s'approcha du cadavre et put voir en effet l'armadille que les vautours avaient rencontré à moitié chemin, rongeant le dessous de la charogne dont ils avaient dévoré la partie supérieure; elle continuait son repas à découvert, et les zamuros, plus avides que craintifs, revinrent encore, sans paraître cette fois s'inquiéter de l'intrus qui partageait avec eux; mais cette bonne intelligence ne dura pas longtemps. Une circonstance quelconque irrita les vautours : peut-être le tatou avait-il frotté de son test écailleux la patte de l'un d'entre eux, peut-être y eut-il une autre cause; toujours est-il que les oiseaux attaquèrent l'armadille. Celle-ci ne pouvant riposter, se contenta d'user de ses armes défensives : elle s'accroupit sur le sol, et, complétement cachée dans son armure, elle eût défié le bec et les serres de l'aigle même. Les vau-

tours, comprenant l'inutilité de leurs efforts, renoncèrent à ce combat qui n'en était plus un ; mais, s'il leur était impossible de se défaire de l'armadille, ils pouvaient l'empêcher de prendre part au festin, et chaque fois que le tatou sortait la tête pour essayer de mordre à la charogne, un vautour était là qui le menaçait du bec et le faisait immédiatement rentrer dans sa coquille. Voyant dès lors qu'il ne pourrait plus rien, le tatou se mit à gratter la terre avec ses pattes de devant et disparut en quelques secondes, au grand étonnement des zamuros, non moins surpris de cette disparition subite qu'ils ne l'avaient été de la découverte de l'armadille dans le cadavre du cerf.

A peine cette petite scène était-elle terminée, que deux autres tatous furent aperçus longeant les rochers qui bordaient la rivière et qui limitaient d'un côté l'éclaircie où se trouvaient nos travailleurs. Ils étaient de grande espèce et accouraient pour avoir quelques bribes du cadavre, avant que celui-ci eût entièrement disparu ; mais Guapo n'y tint pas : il aimait le rôti d'armadille et, la cognée en main, il courut de son côté au-devant des deux tatous, suivi de Léon et de don Pablo, qui se faisait un plaisir d'assister à cette chasse.

Les armadilles, que les vautours n'effrayaient pas, eurent bientôt fait volte-face quand elles virent les chasseurs ; Guapo redoubla de vitesse ; il

FUITE DU TATOU. (Page 177.)

gagnait du terrain, et son tatou, creusant la terre, allait y disparaître, quand il le saisit par la queue et, sachant bien qu'il ne parviendrait pas à l'arracher de son trou, jura du moins qu'il ne s'y enfoncerait pas davantage.

Celui que poursuivaient don Pablo et Léon était arrivé au bord du précipice bien avant eux et s'arrêta comme pour délibérer sur le parti qu'il allait prendre; les chasseurs se félicitaient de l'avoir acculé à cette impasse, croyant bien qu'il ne pouvait leur échapper, car il n'y avait pas moins de seize à dix-sept mètres pour arriver à la surface de l'eau, et le roc en cet endroit se trouvait nu et perpendiculaire. Déjà leurs bras étaient tendus pour saisir le tatou, quand ce dernier (jugez de leur surprise et de leur désappointement), se roulant sur lui-même et ne formant plus qu'une boule, se laissa glisser au flanc du rocher et, arrivé en bas sain et sauf, disparut dans une fente sans qu'on pût savoir où il était passé.

Ils se retournèrent du côté de Guapo, qui tenait toujours le sien et les appelait à son aide; tous leurs efforts réunis eussent été impuissants à faire sortir de son trou l'armadille, qui pourtant n'y était qu'à moitié; la queue fût restée dans leurs mains avant que l'animal eût été délogé, ce qui est arrivé plus d'une fois aux chasseurs de tatous. Aussi les nôtres ne l'essayèrent-ils pas; don Pablo remplaça Guapo et

retint l'animal, tandis que l'Indien, ouvrant le terrier, mit le tatou à nu, lui donna un coup de hache sur la tête et l'emporta sans peine à la maison, où il fut rôti dans son armure.

XXX

L'ocelot.

Pendant tout l'été, don Pablo, Guapo et Léon même travaillèrent à recueillir l'écorce des cinchonas; ils n'y manquèrent pas un seul jour, si ce n'est le dimanche, qu'ils consacraient au repos; Dieu n'est pas moins au désert que dans les murs des villes, et son culte n'a pas moins de douceur à l'ombre de la feuillée que sous la voûte des cathédrales où les orgues retentissent.

Pendant la semaine, tandis que les autres membres de la famille travaillaient dans les bois, doña Isidora et la petite Léona ne restaient pas oisives, comme nous l'avons montré dans l'un des chapitres précédents; mais la cuisine et les soins du ménage ne prenaient pas tous leurs instants; elles avaient en outre une industrie à elles, qui promettait des résultats presque aussi avantageux que celle du quinquina : c'était la préparation de la vanille.

Quelques jours après son arrivée, don Pablo

découvrit, dans un bois qui se trouvait derrière le jardin et le verger, une plante dont chaque arbre était entouré; cette plante parasite, qui ressemblait un peu au lierre par les racines de sa tige, était chargée de fleurs d'un jaune verdâtre mêlé de blanc. Il reconnut dans cette liane celle qui donne la vanille que les Français appellent *lec* ou légitime, et qui est la première entre toutes pour la suavité du parfum. Comme il s'en trouvait plusieurs pieds à chaque arbre, sans qu'il y eût parmi eux d'autres plantes du même genre, il en conclut qu'ils avaient été plantés et cultivés par le missionnaire auquel étaient dues toutes les richesses du jardin.

Pendant l'été, les fleurs de la vanille furent remplacées par des gousses d'environ trente centimètres de longueur, et seulement un peu plus grosses qu'un tuyau de plume de cygne. Ces gousses, légèrement aplaties, jaunes et ridées, contenaient une substance pulpeuse entourant une grande quantité de semences aussi petites que des grains de sable; elles répandent un parfum si délicieux, qu'on va jusqu'à les payer 250 francs le demi-kilogramme. C'était à préparer ces gousses, pour qu'on pût les conserver, que doña Isidora et sa fille étaient occupées une grande partie du jour.

Elles les cueillaient d'abord un peu avant qu'elles fussent tout à fait mûres; elles les enfilaient en-

suite par le bout qui se rapproche de la tige, les plongeaient un instant dans l'eau bouillante, ce qui les blanchissait, puis les exposaient au soleil pendant plusieurs heures, en attachant d'un arbre à l'autre le fil auquel elles étaient suspendues; le lendemain elles leur donnaient une légère couche d'huile au moyen des barbes d'une plume, et les entouraient de coton huilé, pour les empêcher de s'ouvrir. Quelques jours après, le fil était retiré pour être passé à l'autre bout de la gousse, afin que, suspendue dans le sens inverse, elle laissât échapper le liquide visqueux de la tige. Nos ouvrières avaient même le soin, pour en faciliter l'écoulement, de presser un peu les gousses entre leurs doigts. Ces gousses perdaient en séchant la moitié de leur dimension primitive et devenaient d'un brun rougeâtre. On leur donnait une seconde couche d'huile très-légère, et il ne restait plus qu'à les ranger dans de petites caisses disposées pour cet usage et faites avec une feuille de palmier.

C'est ainsi que doña Isidora et Léona, si jeune que fût cette dernière, ajoutaient largement à la richesse commune.

Mais, bien que leurs travaux les fissent rester presque toujours à la maison, elles n'étaient pas sans avoir aussi leurs aventures. Un jour que Léona était assise devant la porte et enfilait ses fruits de

vanille, tandis que sa mère rangeait à l'intérieur ceux dont la préparation était complète, elle s'écria tout à coup :

« Maman, maman, venez donc voir le beau chat ! »

Cette exclamation fit accourir doña Isidora, qui, tout effrayée, craignait la rencontre d'un jaguar. Elle vit en effet, dans la direction que lui désignait Léona, de l'autre côté de la rivière, un animal tacheté, ressemblant à un chat, mais bien plus grand que ce dernier, quoique plus petit que le jaguar. La bête fauve s'approcha de l'eau comme pour s'y désaltérer; mais, au grand effroi de doña Isidora, elle plongea dans la rivière, qu'elle traversa à la nage, en se dirigeant vers la maison. La pauvre mère, terrifiée, saisit Léona par la main et l'entraîna vivement, puis ferma la porte, qu'elle barricada comme elle put : faible défense contre un jaguar, qui eût fait sauter la muraille de bambous en un moment avec ses griffes puissantes. Isidora était une femme de cœur et ne perdit pas la tête. Décidée à défendre sa vie, surtout celle de sa fille, elle prit les pistolets de don Pablo, qu'elle savait être chargés, et se plaça de manière à voir ce qui se passait au dehors, à travers les interstices qui séparaient les bambous. Léona se tenait auprès de sa mère, bien qu'elle sût ne pas pouvoir la seconder.

L'animal avait sauté sur la rive en deux bonds;

il se trouva sous le porche, où il s'arrêta un instant, comme s'il cherchait à s'orienter. Il n'était pas très-gros, ce qui rassura un peu doña Isidora; cependant il faisait peur à voir : ses yeux de tigre et ses dents blanches, qu'il montrait par intervalles en relevant sa lèvre frémissante, étaient bien faits pour effrayer.

Après quelques instants de halte, il se mit à faire le tour de la maison, dont il regardait les murailles, sans doute pour y trouver une ouverture par laquelle il pût entrer. Doña Isidora suivait tous ses mouvements, prête à faire feu s'il attaquait les bambous.

La mule était à quelques pas derrière la maison, mangeant à l'ombre d'un arbre où elle était attachée. Je ne sais pas si la bête féroce avait rencontré un mulet dans sa vie; probablement non ; car, sitôt qu'elle eut vu celui-ci, elle s'en approcha curieusement jusqu'à lui toucher les jarrets, sans se douter de ce qui allait survenir. La mule, dont la frayeur était extrême, profita de la position où s'était placé son ennemi pour lui lancer une ruade qui l'envoya rouler à dix pas, et doña Isidora eut la joie de voir l'animal redouté fuir à toutes jambes dès qu'il se fut relevé, traverser de nouveau la rivière, et disparaître au milieu des palmiers.

Délivrée de toute inquiétude, Isidora sortit pour

donner à la mule, en récompense de l'important service qu'elle venait de leur rendre, une grande mesure de noix de murumuru, accompagnée de caresses auxquelles la bonne bête se montra fort sensible.

L'aventure ne manqua pas d'être racontée à don Pablo, dès que les travailleurs furent revenus de la forêt. A la description qui leur était faite de l'animal, Guapo et son maître virent bien que ce n'était pas un jaguar; d'ailleurs, la mule n'aurait pas fait fuir ce dernier, qui lui eût brisé le crâne et l'eût entraînée dans les bois, si toutefois il n'était pas entré dans la maison pour y causer de plus affreux malheurs. Ce ne pouvait être qu'un ocelot, dont la robe est tachetée comme celle du jaguar, ou plutôt *ocellée*, c'est-à-dire marquée de taches ayant une certaine analogie avec des yeux.

La Montaña renferme beaucoup d'animaux d'espèces diverses appartenant au même genre que les chats; il y en a de tachetés comme le léopard; de rayés comme le tigre, et d'autres encore d'une seule couleur sur toutes les parties du corps. Ce sont tous des bêtes de proie, mais qui, à l'exception du puma et du jaguar, n'attaquent jamais l'homme, si ce n'est à la chasse, où ils opposent une résistance désespérée, souvent funeste à celui qui la provoque. Dans notre pays, le chat sauvage en ferait autant, s'il en était réduit à cette extrémité.

Le jaguar ou l'once, comme on l'appelle quelquefois (*felis onça*), occupe le troisième rang parmi ses congénères; il vient immédiatement après le lion et le tigre pour la taille et la puissance; on en a vu d'aussi grands que le tigre d'Asie, mais ordinairement il lui est inférieur. Sa force est néanmoins extraordinaire et lui permet de traîner le cadavre d'un cheval, même d'un bœuf, à la distance d'un demi-kilomètre, ce qui a été observé plus d'une fois. On le rencontre dans toute la région spano-américaine des tropiques, où généralement il porte le nom de tigre, ce qui est une fausse appellation, puisque la peau du tigre est rayée au lieu d'être tachetée.

De tous les félins, c'est le léopard qui ressemble le plus au jaguar par son pelage; encore les taches ne sont-elles pas tout à fait pareilles : celles du premier n'ont pas d'anneau, ou bien l'anneau est dépourvu de point central, ce qui n'arrive pas chez le second : d'où la qualification d'ocellé, qui lui a été donnée, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Les jaguars ne sont pas tous de la même couleur : le fond de la robe est chez les uns d'un jaune orangé, et ce sont les plus beaux; chez les autres, d'une nuance plus pâle; on en a tué qui étaient presque blancs. Il en existe de noirs, ou plutôt d'un brun marron foncé, que l'on suppose

être d'une espèce différente. Ces derniers habitent les parties les plus chaudes de la Montaña. On les dit plus grands et plus féroces que les jaunes, et ce sont les plus redoutés par les habitants de ces contrées.

La domination du jaguar s'étend dans toutes les forêts de l'Amérique du sud, où il règne sans conteste. Son cri menaçant remplit de terreur tous les animaux qui, à ce signal de mort, s'enfuient épouvantés; l'Indien lui-même ne l'entend pas sans effroi, car chaque année quelques membres de sa tribu tombent victimes du féroce animal.

Et pourtant, il en est parmi eux qui ne craignent pas d'attaquer le jaguar jusque dans son repaire et de l'y combattre seul à seul, n'ayant pour arme qu'une lance dont ils le transpercent généralement du premier coup; cependant il arrive que parfois ils le manquent, et leur vie serait perdue s'ils ne portaient au bras gauche une peau de mouton qu'ils présentent à leur terrible adversaire : la bête furieuse se jette sur cette peau et la déchire, ce qui donne le temps au chasseur de la frapper une seconde fois, presque toujours avec succès.

Plus d'un motif pousse l'homme à la chasse du jaguar : non-seulement il y est forcé dans l'intérêt de sa propre défense, mais la peau magnifique de

cet animal se vend plusieurs dollars[1], et en maint endroit sa tête est mise à prix. Malgré cela, et bien qu'on en tue des milliers chaque année, leur nombre ne semble pas diminuer. L'introduction des grands mammifères dans l'Amérique du sud a été pour cette race puissante une source de richesses dont elle a profité largement; et, dans tous les lieux où se trouvent les troupeaux demi-sauvages qu'on y élève, les jaguars sont restés aussi nombreux qu'autrefois, en dépit des moyens de destruction qu'on leur oppose. Quiconque n'a pas vécu dans ces contrées ne peut se faire une idée de l'influence que ces animaux peuvent exercer sur la destinée d'un pays : dans certaines parties de l'Amérique du sud, non-seulement des plantations, mais des villages entiers ont été abandonnés à cause des jaguars, et par le seul effet de la terreur qu'ils inspirent.

XXXI

Une famille de jaguars.

Comme nos exilés n'avaient pas encore trouvé une seule piste de jaguars, ils commençaient à croire que cet animal n'existait pas dans leurs pa-

1. Le dollar vaut 5 francs 40 centimes.

rages, et il est probable qu'ils seraient restés dans cette croyance, sans un incident qui marqua la fin de l'été.

Tous les cinchonas situés en deçà de la rivière avaient été abattus et dépouillés de leur écorce. Don Pablo avait découvert de nouvelles manchas sur l'autre rive, et nos cascarilleros dirigèrent leurs travaux de ce côté. Un jour que Guapo et Léon s'y étaient rendus seuls, don Pablo étant resté au magasin, où il faisait des caisses, il arriva que l'Indien brisa le manche de sa hache et revint à la maison pour en chercher un autre qu'il avait fait d'avance, laissant Léon continuer son travail. Celui-ci, après avoir terminé ce qu'il avait à faire, se mit à chercher un endroit où il pût se reposer, et vint s'asseoir au pied d'un rocher taillé à pic, d'où il s'amusait à regarder les toucans et les perroquets voler au-dessus de sa tête. A côté de lui se trouvait dans le rocher une excavation dont il pouvait apercevoir le fond sans changer de place. Néanmoins, curieux de l'examiner de plus près, il s'approcha et entendit une espèce de miaulement qui redoubla son envie d'en savoir davantage; il avança la tête et vit au fond de cette cave, dans une espèce de nid, deux petits animaux tachetés qni lui parurent être des chats; précisément il n'y avait pas de chat à la maison. « Maman le regrette, se dit-il, je l'ai entendue s'en plaindre; ceux-là sont charmants, je

vais les prendre et les lui apporter pour lui faire une surprise. »

Et s'introduisant dans la caverne, il prit les deux chatons, qui, malgré leur petite taille, faisaient tous leurs efforts pour tâcher de l'égratigner; mais Léon était brave et ne s'effrayait pas de si peu : il mit ses petits chats sous son bras, et se dirigea tout triomphant du côté de la maison.

Guapo raccommodait sa hache, don Pablo arrangeait les écorces, doña Isidora et sa fille étaient à leur besogne, quand tout à coup la voix de Léon se fit entendre de l'autre côté de la rivière :

« Maman, regardez ce que je vous apporte, criait-il en montrant les deux petites créatures qu'il avait prises, deux vrais amours de chats! Voyez plutôt: n'êtes-vous pas bien contente? »

A ces paroles, don Pablo sortit du magasin, et la joue cuivrée de Guapo changea de couleur; malgré la distance qui les séparait de Léon, ils avaient reconnu les petits d'un jaguar dans les chats que ce dernier leur apportait si joyeusement.

« Mon Dieu! il est perdu, s'écria don Pablo en regardant avec inquiétude la rive sur laquelle se trouvait son enfant.

— Vite, petit maître, criait Guapo, courez au pont et traversez la rivière. Plus vite! plus vite encore, ou il ne sera plus temps! »

Léon voyait bien aux paroles de Guapo, et sur-

tout à ses gestes, qu'un danger le menaçait; mais il ne se doutait pas de ce que cela pouvait être, et semblait hésiter.

« Courez donc, petit maître, les jaguars sont après vous. »

Don Pablo ne distinguait rien encore; mais à peine l'Indien avait-il dit ces mots, que deux bêtes furieuses s'élancèrent de la forêt et parurent au bord du lac. Il n'y avait pas à s'y méprendre: leurs flancs orangés, leur peau marquée de taches ocellées, et jusqu'à leur fureur, tout prouvait bien que c'étaient des jaguars. En quelques bonds ils furent sur la voie que Léon avait prise; ils la suivirent, flairant la trace que le ravisseur avait laissée, parfois s'arrêtant, parfois se dépassant l'un l'autre, faisant onduler leur queue et montrant, par leurs mouvements saccadés et leur agitation, la rage dont ils étaient animés. Ils s'enfoncèrent au milieu des palmiers et reparurent comme l'éclair.

Doña Isidora et Léona poussaient des cris de terreur; don Pablo tâchait d'encourager Léon; Guapo qui, heureusement, avait fini d'emmancher sa hache, courut au pont suivi de don Pablo qui, à tout hasard, avait pris ses pistolets.

Guapo et Léon couraient toujours parallèlement sur les deux rives.

« Lâchez-en un, jeune maître, seulement un, » cria l'Indien.

Léon obéit sans regarder où tombait le petit jaguar.

« L'autre, maintenant, » cria Guapo quelques secondes après.

Léon obéit encore, et ce fut bien heureux, car sans cela jamais il n'eût franchi de nouveau la rivière ; les jaguars n'étaient plus qu'à vingt pas derrière lui quand il avait laissé tomber le premier de leurs petits. Les grandes herbes, par bonheur, le cachaient complétement. En arrivant à l'endroit où ils retrouvèrent leur enfant, les deux jaguars s'arrêtèrent et parurent le lécher et le couvrir de caresses; mais ce temps d'arrêt ne dura qu'un moment: la femelle repartit à la recherche de celui qui lui manquait encore, et le mâle ne tarda pas à la suivre; ils arrivèrent bientôt à la place où gisait l'autre petit et s'arrêtèrent pour le lécher et le caresser comme ils avaient fait pour son frère.

Doña Isidora et don Pablo espéraient qu'ils n'iraient pas plus loin et qu'ils retourneraient à leur antre; mais, une fois qu'il est en fureur, le tigre d'Amérique est implacable et poursuit sa vengeance avec une opiniâtreté qui ne connaît pas d'obstacle.

Après s'être arrêtés un instant, les jaguars reprirent la trace qu'ils avaient suivie jusque-là, sachant bien que c'était celle du ravisseur.

Léon, néanmoins, avait traversé le pont, d'où Guapo l'avait emporté sur la rive en lui disant de faire tous ses efforts pour gagner la maison au plus vite; quant à lui, autre chose lui restait à faire que de s'enfuir. Il savait que les deux bêtes furieuses traverseraient le pont comme l'eût fait un écureuil, et sans hésiter il se mit à l'œuvre pour le détruire et placer l'abîme entre lui et ses féroces adversaires. Il reprend sa cognée, chacun de ses muscles se roidit, les coups se succèdent avec une rapidité sans égale, l'arbre est profondément entamé; déjà l'on entend ses craquements, quant, à l'épouvante de tous, les jaguars apparaissent à l'extrémité opposée. Guapo redouble ses efforts, le jaguar est sur le pont, il s'arrête, la hache retombe toujours, le jaguar bondit, ses griffes déchirent l'écorce, il est au milieu du pont qui chancelle; un dernier coup, l'arbre se détache du rocher, entraînant avec lui le jaguar jusqu'à l'onde écumante qui se brise sur les pointes aiguës du roc. L'Indien fait entendre un cri de triomphe : c'est la femelle, la plus petite des deux, qui a disparu au fond du précipice; le mâle arrive, il a vu sa compagne suivre le pont dans sa chute, et paraît comprendre ce qui vient de se passer; on le voit à sa fureur qui redouble, à sa détermination désespérée; d'un coup d'œil il mesure la distance qui le sépare de son ennemi; que lui importe le danger qu'il brave! sa compagne,

celle qui partageait sa vie, n'est plus : il veut la venger ou mourir. Il fait quelques pas en arrière, s'arrête, rassemble tout son corps pour le bond prodigieux qu'il médite; Guapo l'attend sur l'autre bord ; le jaguar s'élance, il passe comme un trait, ses griffes seules atteignent la rive, elles s'y cramponnent, tout son corps est suspendu au-dessus de l'abîme, et cependant il sait qu'il va saisir sa proie: un second élan de ce corps souple et nerveux, et malheur à l'Indien, sur qui va tomber le jaguar, altéré de sang et de vengeance. Mais à son tour Guapo s'est élancé, il frappe l'animal féroce à la tête; le coup n'a pas été bien porté; il s'approche de plus près, la griffe du tigre se lève, elle s'enfonce dans le pied de l'Indien, et sans doute Guapo eût été entraîné dans le gouffre par cette griffe puissante, si, au même instant, le canon d'un pistolet n'avait été appliqué sur la tête du jaguar, qui roula aussitôt dans l'abîme, où il alla rejoindre sa compagne.

Don Pablo, saisissant dans ses bras son fidèle serviteur, porta l'Indien à la maison, où doña Isidora pansa la blessure profonde que lui avait faite le jaguar.

MORT DU JAGUAR. (Page 192.)

XXXII

Le radeau.

C'était l'émotion la plus vive que nos proscrits eussent éprouvée depuis leur séjour dans la forêt; néanmoins ils se félicitèrent du résultat qu'avait amené la méprise de Léon : ils s'étaient, grâce à elle, débarassés d'un voisinage terrible, et Guapo assurait qu'il n'y avait actuellement rien à craindre de la part des jaguars, car il était probable qu'il n'y en avait pas d'autres dans les environs. Cependant les habitudes errantes de ces animaux ne garantissaient pas une sécurité complète à cet égard, et l'on résolut de prendre contre ceux qui pourraient venir s'installer dans cette partie de la forêt toutes les précautions que dictait la prudence, et d'agir comme si déjà ils y fussent arrivés.

Les petits jaguars, que Léon avait pris pour des chats et qu'il avait abandonnés si à propos, étaient restés sur l'autre rive, où sans aucun doute ils seraient bientôt devenus la proie d'un loup, d'un coati, d'un aigle ou d'un vautour, peut-être même des fourmis, si Guapo n'eût décidé qu'il en serait autrement; il traversa la rivière à la nage pour aller les chercher, les attacha l'un à l'autre après les avoir étranglés, et les mettant sur ses épaules, les

rapporta au logis, comme objets de curiosité; d'ailleurs, il avait sur leur peau des intentions qu'il se réservait de réaliser.

Quelque temps après, un charmant saïmiri, de la taille d'un écureuil, fut capturé dans les bois par Léon et Guapo, et devint le favori de la famille.

Tous deux allaient à leur ouvrage quand un certain bruit vint frapper leurs oreilles; ils se dirigèrent vers l'endroit où le bruit se faisait entendre, et virent sur la branche d'un arbre peu élevé douze petits singes roulés tous ensemble et retenus l'un à l'autre par leur queue prenante, sans doute pour se tenir chaud. Il y en avait encore une douzaine à peu près qui allaient et venaient autour de la branche, essayant de se mêler au groupe et gémissant de ne pouvoir y parvenir. Léon et Guapo se précipitèrent sur eux et en prirent trois ou quatre avant que les pauvres petits pussent s'enfuir; mais ils ne purent en garder qu'un, les autres ne tardèrent pas à mourir. C'était une charmante petite créature, un vrai saïmiri ou singe écureuil appelé aussi *titi*. Il portait une fourrure soyeuse d'un beau vert olive, et ses grands yeux expressifs tantôt s'emplissaient de larmes et tantôt brillaient de joie comme les yeux d'un enfant.

Nos cascarilleros travaillèrent encore tout l'été; les cinchonas étaient nombreux et si près de la

maison, qu'ils purent faire considérablement d'écorce; ils étaient d'ailleurs d'une activité prodigieuse et travaillaient comme des abeilles.

Cependant cette vie sauvage, qui ne manquait ni de plaisirs ni d'émotions, finit à la longue par fatiguer don Pablo et sa femme; leur intention n'était pas de s'établir définitivement au désert : c'était la proscription qui les avait forcés d'y chercher un asile, et, sans l'occasion que les cinchonas leur avait donnée de faire fortune, ils auraient traversé la forêt aussi rapidement qu'ils auraient pu, sans songer à y demeurer. Ce n'était pas seulement le désir de rentrer dans la vie civilisée qui les poussait à quitter la Montaña, mais les dangers continuels qui menaçaient leurs enfants : jaguars, pumas, serpents, jusqu'à l'homme qui pouvait surgir tout à coup et les mettre en péril. On n'avait pas encore, il est vrai, découvert la moindre trace d'Indien; mais il arrive parfois que des tribus résident pendant plusieurs années à côté l'une de l'autre sans se douter de leur voisinage, quand elles sont séparées par ces halliers impénétrables que l'on rencontre à chaque pas dans la forêt. Ce n'était donc point une raison pour que les Indiens ne tombassent pas à l'improviste sur l'établissement de nos proscrits, et don Pablo et sa femme vivaient dans une inquiétude perpétuelle. Aussi résolurent-ils, dès que le printemps serait arrivé, de construire

un radeau et de s'abandonner au courant de la grande rivière, qui selon toute apparence, allait se jeter dans le fleuve des Amazones. Guapo n'en avait jamais descendu ni remonté le cours; mais, après en avoir examiné les eaux, il se rappela ce que jadis il en avait entendu raconter par les Indiens de sa tribu, et il affirma qu'en effet c'était bien le Purus, qui va tomber dans le grand fleuve entre l'embouchure de Madère et celle de Coary.

Quelques mois encore, et toute la famille s'embarquerait avec l'espoir de rentrer dans la société d'où elle avait été si cruellement bannie; mais nos exilés ne restèrent pas oisifs pendant ces derniers mois, bien que ce ne fût pas la saison de continuer les écorces : ils trouvèrent une autre source d'industrie dans le *smilax officinalis*, qui croissait abondamment sur les bords de la grande rivière, au milieu d'un réseau de lianes de toute espèce. Le smilax est une plante sarmenteuse et grimpante qui donne la salsepareille[1]; et don Pablo ayant analysé quelques-unes des racines qu'il trouva, découvrit qu'elles appartenaient à l'espèce la plus estimée : car, ainsi que pour le quinquina, il en existe de plusieurs sortes, qui fournissent au commerce des salsepareilles de qualités diverses. Le smilax qui

1. Racine du smilax qui possède, ainsi que la plupart des asparaginées dont le smilax fait partie, des propriétés plus ou moins actives qu'on utilise en médecine. (*Note du traducteur.*)

nous occupe est, comme nous l'avons dit, une plante grimpante ou plutôt sarmenteuse, qui émet un grand nombre de racines longues et ridées, ayant à peu près la grosseur d'une plume d'oie; toute la besogne de celui qui récolte la salsepareille consiste à creuser la terre pour en extraire ces racines, que l'on fait sécher et que l'on met ensuite en paquets au moyen d'une petite liane très-solide qu'on trouve dans la forêt. Ce travail occupa don Pablo, Léon et Guapo jusqu'au moment du départ, si bien qu'à la fin de l'hiver il n'y avait plus la moindre place de libre dans le vaste magasin qui avait été fait pour recevoir les écorces, et où la salsepareille était venue s'ajouter à la vanille.

Mais, au moment de commencer un voyage qui offrait de nouveaux dangers et dont personne ne pouvait prévoir l'issue, don Pablo envoya son fidèle serviteur dans la montagne, pour tâcher d'y apprendre si quelque changement survenu dans les affaires du Pérou ne permettrait pas aux exilés de rentrer dans leur patrie. Guapo se dirigea donc vers la cabane de son ami le vaquero de la puna, qu'il avait chargé de se tenir au courant des affaires politiques; mais hélas? pas d'espoir de ce côté : le même vice-roi, le même conseil gouvernaient les Péruviens, et la tête de don Pablo était toujours à prix comme celle d'un malfaiteur. Quand Guapo eut rapporté ces nouvelles, il ne resta plus qu'à

faire les préparatifs du départ, et l'on se mit avec ardeur à la construction du radeau. Les troncs de ceiba dont il devait être formé avaient été coupés à l'avance et furent bientôt rassemblés ; on y établit une cabine large et commode, faite, comme la maison, de palmiers et de bambous, et couverte comme elle des grandes feuilles du bussu ; un petit canot fut creusé pour servir de chaloupe, et deux autres plus grands furent amarrés de chaque côté du radeau pour le rendre plus léger. La cargaison fut soigneusement répartie sur toute la surface qui lui était réservée ; on la couvrit de feuilles de palmier en guise de bâches, et tout fut préparé.

Quant au cheval et à la mule qui avaient si bien fait leur devoir, il était impossible de les prendre avec soi, et pourtant, les abandonner aux jaguars et aux vampires semblait encore plus impossible. La mule, cette bonne bête qui avait rendu tant de services et envoyé à l'ocelot une ruade si opportune, fut donnée au berger de la puna, auquel Guapo la conduisit de la part de don Pablo. Restait toujours le cheval. On discuta longtemps sur le sort qui lui serait réservé ; certes, il ne se passerait pas huit jours avant qu'il devînt la proie des bêtes féroces, et Guapo résolut qu'il n'en serait pas ainsi ; l'animal était gras comme un porc ; les fruits du murumuru qu'il aimait tant l'avait mis dans cet état favorable où les Indiens trouvent les chevaux

bons à tuer, et Guapo tua le cheval. A vrai dire, ce ne fut pas sans chagrin et sans hésitation; enfin la sarbacane et le curare firent leur office, et la pauvre bête, dépouillée, coupée par morceaux et transformée en charqui, fut transportée à bord pour servir de provisions pendant la traversée.

Toute la famille quitta la maison, emportant tout ce qu'elle put de ses ustensiles et de ses pénates agrestes. Arrivés au bout de la vallée, nos proscrits se retournèrent pour dire un dernier adieu à cet asile qui n'avait pas été sans douceur, et, continuant leur route, accompagnés du petit saïmiri que Léona portait sur son épaule, ils arrivèrent au radeau, qui flotta l'instant d'après sur les eaux du Purus.

XXXIII

La protection du frère.

La rivière coulait avec une rapidité de quatre milles à l'heure, et notre équipage n'avait qu'à se maintenir au milieu du courant pour profiter de cette vitesse, ce qu'il fit au moyen d'une large rame attachée à l'arrière, et qui lui servait de gouvernail. Don Pablo et Guapo s'y succédaient tour à tour, et cette tâche n'avait rien de bien pénible, si ce n'est quand il y avait quelque langue de terre à doubler,

ou quelque tournant dangereux à éviter : dans ce cas, tous les deux unissaient leurs efforts et triomphaient, quelquefois non sans peine, de l'obstacle qui venait tout à coup s'opposer à leur marche; puis, quand le radeau s'était remis à glisser tranquillement, toute la famille s'asseyait pour regarder la scène changeante que lui offraient les rives, et les heures passaient au milieu de cette contemplation, entremêlée des causeries que chaque objet faisait naître. C'étaient parfois d'immenses palmiers qui s'élevaient au bord de la rivière et que venaient remplacer de grands arbres forestiers couverts de lianes enlacées comme des serpents monstrueux autour de leurs troncs gigantesques; puis des halliers épais baignant leurs branches traînantes jusque dans la rivière, et tellement inextricables, qu'il n'eût pas été possible de poser le pied sur la rive; ailleurs des bancs de sable, des îles presque nues, d'autres plus grandes, couvertes de bois touffus. Bien qu'en général le pays fût peu accidenté, de loin en loin de petites collines s'abaissaient en mourant jusqu'au bord de l'eau qui coulait à fleur de terre; et de beaux oiseaux, des animaux et des arbres d'espèces qu'ils n'avaient jamais rencontrées, ajoutaient à la variété du paysage un intérêt toujours nouveau.

Le soir, ils avaient fait de quinze à vingt lieues quand ils s'arrêtèrent pour camper. La rive était

non pas découverte à l'endroit qu'ils choisirent, mais dégarnie du fourré sous bois qui les eût empêchés d'aborder. C'était une forêt de grands arbres qui s'élevaient comme les piliers sans nombre d'une voûte de feuillage, et où bientôt les hurlements des alouates se mêlèrent à toutes les voix des animaux nocturnes dont ces lieux sont remplis. Les singes n'effrayaient pas nos voyageurs; mais le cri du jaguar, qui retentissait au milieu de cet horrible concert, les remplissait d'épouvante. Ils jetèrent donc au foyer, qui avait servi pour cuire le repas du soir, une quantité de bois assez considérable pour former un arc dont la rivière formait la corde, et suspendirent les hamacs à l'intérieur de cet hémicycle enflammé; puis, comme souvent un grand feu ne suffit pas pour éloigner le jaguar, il fut convenu que les hommes veilleraient alternativement sur la famille endormie. La première partie du guet fut confiée à Léon, qui avait du courage et qui l'avait prouvé plus d'une fois. Il devait être remplacé au bout de deux heures par Guapo, à qui don Pablo succéderait jusqu'au jour, et il fut convenu qu'il éveillerait tout le monde, à la moindre apparence de danger qui viendrait menacer le camp.

Léon s'assit à côté du hamac où reposait Léona, dont la faiblesse lui sembla réclamer une protection plus immédiate; les deux pistolets chargés étaient près de lui, pour qu'il pût s'en servir en cas d'atta-

que, ce qu'il aurait fait avec autant d'adresse que de sang-froid.

Il était à son poste depuis une demi-heure environ, et regardait tantôt la rivière, tantôt la forêt sombre, qui par instants semblait s'animer et vivre sous l'évocation infernale de ces milliers de voix retentissantes, auxquelles venaient se joindre le coassement des grenouilles de buisson et le bruit strident des insectes. Un profond silence remplaçait tout à coup cet affreux vacarme; à peine si le bourdonnement des moustiques se faisait entendre, et c'est alors que tombait dans la nuit cette plainte douloureuse qui a fait donner à l'oiseau de proie qui la jette le nom poétique d'*alma perdida* (âme perdue).

Malgré cet effroyable tumulte, Léon se sentait gagner par le sommeil; il se fût volontiers couché par terre, où il eût dormi sans crainte, en dépit des araignées, des scorpions et des serpents. On ne saurait dire la puissance de ce besoin impérieux qui vous rend insensible au danger, même à celui dont vous avez conscience; mais Léon, qui ne craignait rien pour lui, se rappela qu'il veillait sur les autres, qu'une charge importante lui avait été confiée, et que l'honneur lui imposait de ne pas trahir la confiance de ceux qui s'étaient endormis comptant sur sa parole : il se frotta les yeux, se leva, s'approcha de la rivière, trempa ses mains

dans l'eau et vint se rasseoir à côté de sa sœur. Il recommençait à s'engourdir et sa tête s'inclinait sur sa poitrine, quand un cri de Léona le réveilla tout à fait; il leva les yeux et crut voir le hamac où elle était se balancer légèrement; pourtant Léona paraissait immobile et dormait profondément.

« Pauvre sœur! dit-il à demi voix, elle rêve peut-être de serpents ou de jaguars! Si je l'éveillais.... Mais non, elle dort trop bien.

Il regardait toujours le hamac, dont il ne pouvait de sa place apercevoir l'intérieur, mais au bout duquel passait le petit pied de Léona, qu'il s'étonnait de trouver découvert, quand il crut distinguer une ligne rouge qui glissait de l'orteil et s'étendait sur tout le côté de ce pied d'enfant; il regarda plus attentivement, et cette raie humide, qu'il reconnut pour être du sang, le frappa d'épouvante. Il voulut appeler, mais la prudence le retint: qui pouvait dire si l'animal inconnu qui s'était glissé dans le hamac ne s'irriterait pas du bruit et ne ferait pas à sa victime une blessure plus dangereuse? il valait mieux rester calme et surprendre l'ennemi, qu'il saisirait à propos, ou qu'il tuerait avec son pistolet.

Il se leva donc sans bruit, et se pencha sur le hamac, les yeux fixés avidement sur ce qu'il pouvait contenir.

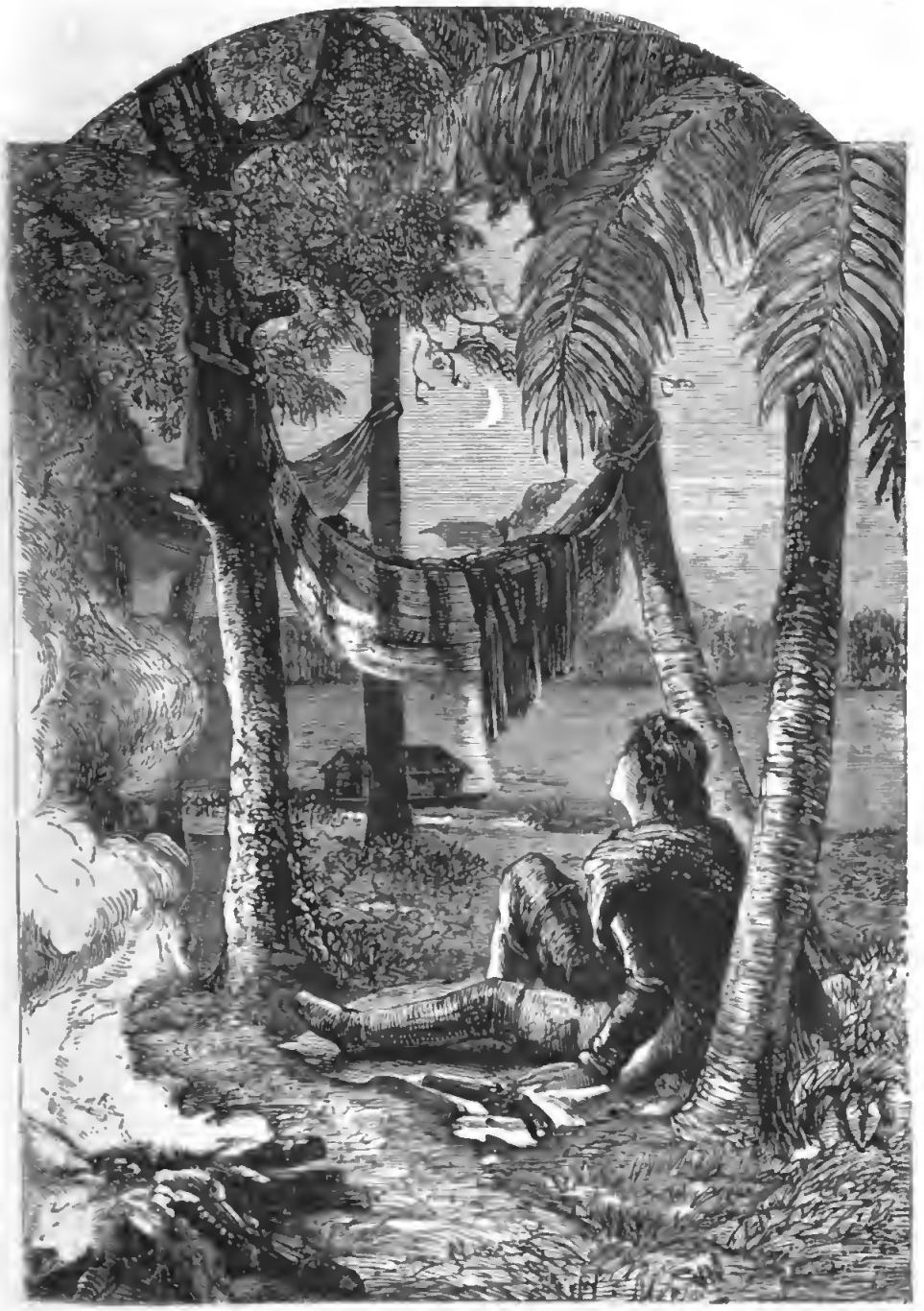
XXXIV

Le vampire.

La tête de Léon touchait celle de sa sœur, dont il entendait la respiration égale, et dont l'haleine fraîche et douce lui caressait le visage ; il interrogeait avec anxiété l'intérieur du hamac, les plis de la couverture, et ne distinguait rien qui pût expliquer la trace sanglante dont il était si vivement impressionné.

« Peut-être un serpent, se disait-il ; oh ! mon Dieu, si c'était le corail ou le macaurel, ou bien la petite vipère! »

Un battement d'ailes insaisissable vint le surprendre au milieu de cette pensée, un frémissement imperceptible qu'on eût pris pour le vol du hibou; ce n'était pas l'oiseau de nuit, pourtant, mais quelque chose qu'il ne pouvait s'expliquer; Léon sentait, plutôt qu'il ne l'entendait, ce frôlement d'ailes silencieuses qui planaient au-dessus de sa tête et venaient parfois effleurer sa chevelure. Était-ce donc un oiseau que cette forme étrange qui glissait devant ses yeux et disparaissait dans les ténèbres pour revenir et disparaître encore? Il ne croyait pas que le hibou fût de cette couleur, et ce n'était ni son regard, ni son allure.



LA CHAUVE-SOURIS VAMPIRE. (Page 209.)

Tandis qu'il agitait ces questions dans son esprit, ses yeux se fixèrent de nouveau sur le hamac, et tout son corps frissonna quand il vit l'affreuse créature suspendue sur ses ailes au-dessus du pied de Léona qu'elle suçait avec avidité, découvrant ses dents blanches et faisant briller dans l'ombre ses petits yeux méchants qu'aveugle la lumière; on pouvait distinguer à la lueur du foyer le poil roux dont son corps était couvert, et les grandes ailes membraneuses qui ajoutaient leur monstruosité à la hideur de cette horrible bête : c'était le *vampire*, le *phyllostome suceur de sang;* mais à la vue de cette odieuse créature, si repoussante qu'elle pût être, Léon se sentit rassuré : le phyllostome n'a pas de venin, et sa blessure n'est dangereuse que par le sang qu'elle fait perdre; toutefois il saisit un pistolet, et de la crosse en frappa l'affreuse bête, qui tomba en poussant un cri aigu dont toute la famille fut réveillée. Le sang qui coulait du pied de Léona fit naître d'abord un grand effroi qui disparut dès qu'on en vit la cause; la blessure fut pansée, fit un peu souffrir l'enfant pendant deux ou trois jours, et n'eut pas d'autre résultat fâcheux.

Le vampire ne donne pas la mort immédiatement, et ses victimes ne succombent qu'à ses attaques réitérées, par l'épuisement qu'elles occasionnent; la petite quantité de sang qu'il succ

affaiblit à peine l'animal qu'il saigne une première fois; mais la blessure reste ouverte, et comme la saignée se renouvelle pendant les nuits suivantes, elle ne tarde pas à devenir mortelle pour le malheureux qui la subit. Des milliers de bœufs et de chevaux meurent ainsi chaque année dans les pâturages de l'Amérique du sud; ils s'éteignent sans connaître l'ennemi qui les tue, car la blessure qu'ils ont reçue ne leur a causé nulle douleur, et il est bien rare que le vampire éveille l'animal qu'il attaque.

Il est facile de comprendre comment le phyllostome aspire le sang de ses victimes, en voyant son museau parfaitement disposé pour cela, et l'appendice en forme de feuille qui entoure sa bouche et qui lui a fait donner le nom qu'il porte; mais on ignore de quelle façon il opère sa piqûre, et les peuples aux dépens desquels il vit n'en savent pas plus à ce sujet que les naturalistes et les voyageurs. Guapo lui-même ne pouvait l'expliquer : les dents qui garnissent la bouche du vampire, et qui sont assez larges, ne semblent pas en rapport avec l'ouverture qu'il pratique, et ne paraissent pas être appropriées le moins du monde à cet usage; d'ailleurs la morsure éveillerait nécessairement la victime, si profondément endormie qu'elle pût être, et pourtant le phyllostome n'a pas de griffes, pas d'aiguillon, pas de tarière qui puisse lui servir de lancette;

Digitized by Google

comment peut-il donc arriver jusqu'au sang? On a fait bien des théories pour chercher à s'en rendre compte : les uns prétendent qu'il y parvient en frottant de son museau la peau de sa victime; les autres, qu'il y fait pénétrer la pointe de l'une de ses dents canines, qu'il a fortes et longues, en tournant rapidement sur cette pointe comme sur un pivot, tandis que le mouvement de ses ailes rafraîchit le dormeur qu'elles éventent, et l'empêchent de sentir aucun mal. A vrai dire, il est bien difficile de résoudre la question et d'expliquer les procédés qu'emploient ces malfaiteurs, amis des ténèbres, dont les actes s'accomplissent traîtreusement en silence et dans l'ombre.

Beaucoup de gens, même des naturalistes, ont nié l'existence du vampire, sans donner d'autre motif que l'horreur inspirée par ce fait, et la couleur fabuleuse de cette monstruosité. Mais l'incrédulité, qui ne prouve rien, caractérise les demi-savants, et les récits fabuleux du vulgaire ont parfois un fond de vérité qu'on a souvent tort de rejeter complétement.

Les naturalistes de cabinet sont vraiment bien fondés à ne pas croire aux habitudes d'animaux qu'ils ne connaissent pas, sous prétexte qu'elles semblent inexplicables, et prouveraient chez la brute plus d'instinct qu'ils ne lui en supposent, quand ils ont auprès d'eux les abeilles, les fourmis

et les guêpes, dont l'histoire incontestable devrait au moins leur apprendre à ne pas traiter de contes ridicules ce qu'ils entendent raconter des mœurs de certaines bêtes vivant au bout du monde, quelque singulières que ces mœurs leur paraissent.

Ne sait-on pas que les moustiques insinuent leur suçoir dans la chair de l'homme afin de se gorger de sang? pourquoi une chauve-souris n'en ferait-elle pas autant, et que voit-on là de si étrange?

Quelques savants, il est vrai, ont bien voulu admettre l'existence du vampire, relativement au bétail et aux chevaux, mais ils disent en même temps qu'il n'attaque jamais l'homme. Pourquoi cette distinction, et qu'importe au vampire que sa victime ait deux pieds ou bien qu'elle en ait quatre? La crainte d'un ennemi plus puissant pourrait être un motif dans les lieux habités, où la chasse active qu'on fait au phyllostome a pu modifier ses habitudes; mais au désert, alors qu'il n'a jamais vu d'hommes, pourquoi et comment aurait-il cette défiance, quand il ne craint pas d'attaquer les plus grands quadrupèdes, ce que prouvent les milliers d'animaux que fait mourir chaque année, dans l'Amérique du sud, le *phyllostome hasté*[1].

1. C'est particulièrement l'andira guaçu (*vampirus sanguisuga*) que les voyageurs ont désigné comme un suceur de sang, et c'est lui qui ouvre chez les naturalistes la famille des vampires proprement dits, qu'on a séparés des phyllostomes,

Digitized by Google

On rapporte que dans un troupeau considérable, plusieurs centaines de bêtes ont péri de la sorte en six mois; et les vaqueros, à qui l'on accorde une prime pour chaque vampire qu'ils détruisent, en ont tué jusqu'à sept mille dans une seule année; il y a même des individus qui n'ont pas d'autre métier que cette chasse, tant les propriétaires de bétail encouragent et récompensent la destruction de ces bêtes abominables.

sans doute à cause d'une légère différence dans le nombre de leurs dents : trente-quatre chez les premiers et trente-deux chez les seconds. Ces vampires, qui néanmoins sont bien des phyllostomes, puisque leur museau présente l'appendice caractéristique de ces derniers, ont la feuille ovale et creusée en entonnoir, ce qui prouverait un certain rapport entre cet organe et la soif horrible dont on les accuse. Ajoutons que la langue très-extensible des vampires, est garnie, surtout à son extrémité, de papilles qui pourraient bien permettre à l'animal de poser des ventouses, et qui, suivant ses défenseurs, ne lui serviraient qu'à sonder l'écorce des vieux arbres pour y chercher les insectes dont il fait sa nourriture; mais en supposant que cette fouille innocente fût l'un des usages de cette langue, il ne s'ensuivrait pas que les papilles aspirantes dont celle-ci est pourvue n'eussent pas une autre fonction; d'ailleurs, chez les madatées, où l'extrémité de la langue est bifide, ces papilles se retrouvent aux lèvres et semblent dès lors n'avoir plus rien à démêler avec le sondage des fissures et des écorces; enfin elles disparaissent en même temps que ces appendices monstrueux de la bouche et du nez, feuilles et cagoules, chez les chauves-souris proprement dites, dont la langue est courte et la nourriture complétement insectivore; d'où il suit que les voyageurs pourraient bien et doivent avoir raison contre les savants inamovibles à qui le vampire n'a jamais tiré de sang. (*Note du traducteur.*)

Les Indiens et les voyageurs ont beaucoup à se plaindre des vampires, et quelques-uns d'entre eux ont bien soin de garder leurs couvertures pendant la nuit, malgré la chaleur qui les accable, parce que les phyllostomes ne manqueraient pas de s'attacher aux parties qu'ils laisseraient découvertes; en général c'est le bout du gros orteil que les vampires attaquent de préférence, peut-être parce qu'ils le rencontrent plus souvent à nu; il arrive que certaines personnes placées dans les mêmes circonstances que d'autres individus, sont victimes du vampire qui respecte leurs voisins, comme on peut du reste le remarquer pour les moustiques. Apparemment qu'il existe entre leur sang et celui des autres une différence de saveur très-appréciée de l'horrible bête qui les saignerait à blanc, si elles ne se mettaient en garde contre un pareil danger. On emploie pour éloigner les vampires, le poivre de Cayenne, dont on se frotte la peau; mais ce n'est pas toujours un moyen efficace. On s'en sert aussi pour guérir la blessure que ces animaux ont faite.

Outre les phyllostomes, il y a beaucoup d'espèces de chauves-souris dans l'Amérique du sud, et l'on peut dire que si, dans la classe des mammifères, il n'y a pas d'ordre où les familles et les genres soient plus nombreux que dans celui des chéiroptères, l'Amérique tropicale est, de toutes les ré-

gions du globe, celle qui possède le plus de ces affreuses créatures. Quelques espèces ne mangent que des insectes, et quelques autres ne vivent que de végétaux; mais toutes ont la même laideur, le même aspect répulsif auquel se joint, dans certains genres, une fétidité dégoûtante, ce qui n'empêche pas les Indiens, et même les créoles français de la Guyane, d'avoir leur soupe de chauves-souris qu'ils estiment infiniment. C'est le cas de dire qu'il ne faut pas disputer des goûts et des couleurs.

Sans doute Guapo aimait aussi le phyllostome; car, son tour étant venu de faire le guet, il ramassa le vampire, l'embrocha sur un bâton, le fit rôtir, et le mangea aussitôt qu'il fut cuit.

Le lendemain, quand nos voyageurs s'éveillèrent, quelle ne fut pas leur surprise en voyant quatorze de ces chauves-souris gisant à terre, les unes auprès des autres, et que Guapo avait tuées pendant la nuit! Mais ils n'étaient pas au bout de leur étonnement; comme ils allaient se rembarquer, leur attention fut attirée par l'aspect étrange d'un arbre qui paraissait couvert de nids ou de paquets d'une mousse particulière qui, à vrai dire, ressemblaient plus à des guenilles qu'à autre chose. Ils s'approchèrent de cet arbre, et reconnurent que c'était un rassemblement considérable de chauves-souris accrochées aux branches, dans toutes les

positions imaginables et profondément endormies. Les unes avaient la tête en bas, les autres étaient attachées par une seule de leurs ailes, ou bien par toutes les deux, tandis que leurs voisines étaient seulement suspendues par l'extrémité cornée de leur queue. Enfin, il y en avait d'appuyées sur le tronc, à l'aide de leurs ongles enfoncés dans quelque fente de l'écorce.

C'était bien le plus singulier perchoir qu'ils eussent jamais rencontré ; ils l'examinèrent pendant quelques instants, reprirent leur place sur le radeau, et continuèrent leur voyage en s'abandonnant, comme la veille, au courant de la rivière.

XXXV

Les marimondas.

Ils avaient fait plus de vingt lieues, et auraient pu en faire davantage, car on n'était pas encore à la fin du jour, s'ils n'avaient mieux aimé profiter d'un endroit excellent pour y passer la nuit, et qui pouvait ne pas se retrouver plus loin. C'était un promontoire complétement dépouillé de toute végétation, que les eaux couvraient dans la saison des pluies, et qui faisait vraiment partie du lit de la rivière à certaines époques de l'année ; parfaitement sec au moment où nos voyageurs s'y établi-

rent, le sol en était comme battu par le pied des animaux. C'était, en effet, le lieu de repos qu'avaient choisi les chiguires ou capivaras (cabiais) quand ils allaient à la rivière et quand ils en revenaient. On y voyait aussi la trace des pécaris et des tapirs, et l'empreinte des oiseaux barboteurs qui s'y étaient rencontrés quand la vase en était encore liquide.

S'il n'y avait pas d'arbres pour y suspendre les hamacs, le terrain était assez uni pour permettre de s'y étendre et d'y dormir, sans crainte des chauves-souris qui habitent les parties les plus ombreuses de la forêt et des serpents qui, en général, ne se trouvent pas sur la terre nue. Il était probable aussi que les jaguars ne viendraient pas en cet endroit, et toutes ces considérations avaient déterminé don Pablo à s'y installer avec toute sa famille. Le radeau fut placé en amont du promontoire, pour qu'il se trouvât en dehors du courant, et chacun ayant débarqué, Guapo s'en alla, suivi de Léon, chercher du bois dans la forêt qui se trouvait tout au plus à cent mètres de la rive.

Chemin faisant, une espèce de palmiers qu'ils n'avaient pas encore rencontrée, fixa leur attention. Le stipe élevé de ces arbres était couronné de feuilles semblables à de grandes plumes, disposées de manière à former une masse globulaire. Cette tige élancée, très-mince relativement à son éléva-

tion, était couverte de longues épines en forme d'aiguilles, rangées en anneaux réguliers, et portait au-dessous du globe de feuilles terminal, d'énormes grappes de fruits semblables à des pêches et de la grosseur d'un abricot, d'où le nom de *pupunha* (palmier à pêches) que porte cet arbre, nommé aussi *pirijao*[1] dans certaines parties de l'Amérique du Sud, et qui appartient au genre *gullielma*. Guapo savait que ces pêches sont excellentes à manger cuites, et résolut d'en prendre pour le souper de la famille; restait à les avoir. Les Indiens, qui aiment beaucoup ces fruits, et qui font de grandes plantations de pupunhas autour de leurs villages, attachent des pièces de bois transversales d'un arbre à l'autre, sorte d'échelle qui

1. Ou il y a ici confusion entre deux espèces très-voisines, ou la nature du pupunha se modifie suivant la région où il s'élève; mais il est certain qu'aux lieux où on le nomme *pirijao*, le stipe de ce palmier n'a pas d'épines, soit qu'il n'en ait jamais eu, soit qu'il les ait perdues par un concours de circonstances plus favorables à son développement, ce qui arrive souvent pour les espèces sauvages que l'on cultive, et qui désarment sous l'heureuse influence des soins qu'on leur prodigue; la beauté des fruits du pirijao, plus gros que ceux du pupunha, vient à l'appui de cette dernière opinion, surtout si l'on remarque en même temps qu'ils sont presque toujours stériles, précisément à cause de la végétation exubérante du palmier qui les porte. Jaunes et relevés de pourpre, ils ressemblent aux pêches, mais bien plus pour les yeux que pour le goût; ils sont farineux, se mangent grillés ou bouillis, et se prêtent, comme les bananes et les pommes de terre, à différentes préparations culinaires. (*Note du traducteur.*)

leur permet d'atteindre les grappes appétissantes. Quant à Guapo, le seul moyen qu'il put employer fut d'abattre le pirijao pour en cueillir les fruits tout à son aise. Il choisit l'un des plus jeunes, car le bois vert de cet arbre est déjà très-difficile à couper; et lorsqu'il a vieilli et séché, il devient noir et acquiert une si grande dureté, qu'il émousse le tranchant de la cognée. C'est peut-être le plus dur de tous les bois que l'on rencontre dans l'Amérique du Sud. Les Indiens se servent des épines du pupunha comme d'aiguilles pour se piquer la peau quand ils veulent se tatouer; ils emploient en outre à divers usages les différentes parties de ce bel arbre. Les Aras et tous les frugivores semblent préférer ses fruits à ceux de tous les autres palmiers. Néanmoins, si l'on en excepte l'homme, il n'y a guère que les créatures ailées qui puissent en manger quand elles veulent, à cause des épines qui les rendent inaccessibles aux grimpeurs les plus habiles; et cependant, malgré la hauteur de sa tige et l'armure dont elle est protégée, le pupunha est souvent dépouillé par une espèce de singes qui n'en manquent pas l'occasion quand elle leur est offerte.

Guapo et Léon revinrent au camp chargés des provisions qu'ils avaient faites; on fit un bon feu sur lequel fut placée la marmite, et chacun alla s'asseoir en attendant que le repas fût préparé.

Comme ils en étaient là, causant tranquillement de ce qu'ils avaient remarqué, un bruit extraordinaire vint frapper leurs oreilles : un mélange de cris aigus, de hurlements, d'aboiements et de babillage, auxquels s'ajoutaient par instants le craquement du bois mort et le froissement de la feuillée; bruit étrange et mystérieux, incompréhensible pour nos voyageurs, si Guapo ne leur eût dit que c'était le passage d'une troupe de singes qu'il reconnaissait, à leurs cris, pour des marimondas.

Les marimondas ne sont pas de vrais hurleurs[1], bien qu'elles soient de la même famille que les stentors; elles font partie des atèles[2], qu'on appelle ainsi à cause de l'absence de pouce qui les carac-

1. Non-seulement elles ne sont pas de vrais hurleurs, mais elles ne hurlent pas du tout; c'est par l'ensemble de leur conformation, par leur queue très-prenante et l'usage qu'elles en font, par leur habitat dans les arbres et le lien de solidarité qui les unit entre elles, que les marimondas, comme tous leurs congénères, se rapprochent des stentors, dont elles s'éloignent précisément par le langage et les manières. Le tambour osseux qui donne à la voix des hurleurs un volume effrayant, n'existe pas chez la marimonda, qui a bien, il est vrai, l'os hyoïde légèrement excavé, mais dont la voix douce et flûtée rappelle, suivant l'opinion de ceux qui l'ont entendue, le gazouillement des oiseaux; et nous nous expliquons d'autant moins le vacarme ci-dessus, qu'à la douceur de l'organe et du caractère, la marimonda joint des habitudes généralement empreintes de lenteur et de nonchalance. (*Note du traducteur.*)

2. De *a* privatif et *téléos* entier.

térise et les rend *inachevés* sous le rapport de la main. Par compensation, de tous les singes à queue prenante, ce sont les atèles chez qui cet organe a le plus de puissance et d'adresse; ils s'en servent pour passer d'un arbre à l'autre, pour saisir les objets hors de la portée de leurs mains, et pour se suspendre aux branches, attitude qu'ils conservent dans le sommeil et qu'ils gardent souvent après leur mort.

On connaît plusieurs espèces d'atèles qui, différentes pour la taille et la couleur, ont toutes le même caractère et les mêmes habitudes; ce sont: le miriki, le mono, le chameck, le coaïta, le cayou, la marimonda, la chuva, le macao et le monacheir.

Quand elle est debout, la marimonda peut avoir un mètre de hauteur, ou à peu près, et c'est l'un des plus grands singes du nouveau monde; sa queue, très-longue, très-épaisse à la base et qui va en s'amincissant, est nue et calleuse en dessous dans la partie prenante. En somme, la marimonda est très-loin d'être jolie; ses bras, longs et grêles, terminés par des mains sans pouce, la font paraître amaigrie et donnent à son ensemble un caractère de disproportion qu'augmente encore sa queue démesurée; sa couleur est d'un café brûlé, rougeâtre sur le dos et la partie supérieure du corps. Cette nuance pâlit sur la gorge et sur tout le devant de l'animal, où elle ressemble un peu à

celle des métis provenant des races nègre et indienne, ce qui a fait donner, dans certaines parties de l'Amérique espagnole, le nom de mono-zambo à la marimonda, zambo servant, dans le pays, à désigner les mulâtres de cette origine.

Le bruit qu'entendaient nos voyageurs, et qui paraissait venir des bords de la rivière, prouvait, en grandissant à chaque minute, que les singes approchaient. On put, en effet, les apercevoir quelques instants après, et juger bientôt de leur mode de progression, qui est extrêmement curieux. Jamais les marimondas ne descendent des arbres, où elles se meuvent avec la rapidité de l'écureuil, on pourrait dire avec l'aisance d'un oiseau qui se sert de ses ailes. Quand elles ont à franchir l'espace qui les sépare de l'arbre qu'elles veulent atteindre, elles s'attachent par la queue à la branche qu'elles vont quitter, s'élancent, suivent l'impulsion qu'elles ont donnée à cette branche, qui les renvoie comme un ressort, et saisissent de leurs bras, longs et maigres, le premier rameau qui se présente.

Plusieurs femelles se distinguaient au milieu des autres marimondas par le petit qu'elles portaient sur leur dos, où celui-ci restait solidement attaché au moyen de sa queue déjà très-forte. Parfois la mère faisait descendre l'enfant de la place qu'il occupait et lui apprenait à s'élancer de branche en

branche, en allant devant lui pour lui montrer la manière de s'y prendre; quand la distance à franchir entre deux arbres était trop grande pour que les femelles pussent facilement y arriver avec leur petit sur leurs épaules, les mâles s'attachaient à la branche opposée, de manière à leur tendre les bras et à diminuer ainsi la distance, et tous ces mouvements s'exécutaient au milieu d'une conversation incessante, accompagnée de cris joyeux et de gazouillements remplis d'animation.

La partie de la forêt où se trouvaient les marimondas aboutissait au promontoire de l'autre côté duquel s'élevaient les palmiers-pêches; arrivés à la lisière du bois, les singes firent une halte et se suspendirent la tête en bas, position qu'ils prennent souvent et qu'ils gardèrent quelques minutes, tout en gazouillant d'une certaine façon. Il était évident qu'ils délibéraient sur quelque détermination importante; un cri général proclama la résolution qui venait d'être prise, et tous les singes descendirent sur le sol et se dirigèrent vers les palmiers. A la difficulté qu'ils éprouvaient à se traîner sur la terre et à leur maladresse, on voyait bien qu'ils n'étaient pas faits pour y vivre; la paume de leurs mains, destinée à saisir les branches, ne peut pas s'étendre et s'appuyer sur les surfaces planes, d'où il résulte que pour marcher, ils sont obligés de la replier sur elle-même et de

se traîner sur leurs poings fermés à la façon des culs-de-jatte. Enfin ils arrivèrent aux palmiers, et, toujours en causant, ils regardèrent les fruits objets de leur convoitise, sans doute en se demandant comment ils allaient faire pour se les procurer; pas un des stipes qui ne fût couvert d'épines, et pas une de ses grappes luxuriantes qui ne se trouvât bien au-dessus de la portée du plus grand de tous les singes. Mais cet obstacle, insurmontable en apparence, n'arrêta pas les marimondas; à côté des palmiers se trouvait un zamang , qui est une espèce de mimosa et l'un des plus beaux arbres de l'Amérique méridionale; celui-ci, très-élevé, portait à la hauteur de vingt-quatre mètres environ, des branches horizontales couvertes de feuilles délicatement pinnées, caractéristiques des mimeuses, et qu'eurent bientôt escaladées quelques-unes des marimondas, choisies parmi les plus grandes et les plus fortes de la bande; la première arrivée s'attacha par la queue à l'une des branches qui s'avançaient le plus directement au-dessus des punpunhas et tâcha d'atteindre ce qu'elle venait chercher; mais en dépit de ses efforts, trois ou quatres mètres la séparaient toujours des fruits qu'il fallait prendre; les autres essayèrent de leur côté, sans pouvoir réussir, et Léon croyait bien qu'elles descendraient les mains vides comme elles étaient montées, quand il vit plu-

sieurs d'entre elles se réunir sur le même point; la première se remettant dans l'attitude qu'elle avait prise d'abord, se laissa pendre par la queue attachée à la branche; celle qui se trouvait ensuite lui monta sur le dos, lui enroula sa queue autour du corps et se laissa pendre à son tour; une troisième vint s'ajouter à la seconde, enfin les bras de la quatrième atteignirent les fruits tant désirés; au bout de quelques minutes, elle eut, des mains et des dents, coupé les grappes qui tombèrent pesamment au pied de l'arbre; les marimondas qui étaient restées en bas, les reçurent avec des cris de joie et se mirent à dévorer les pêches, tandis que celles d'en haut, ardentes à la cueillette et sachant qu'elles avaient beaucoup de monde à nourrir, s'élançaient d'un arbre à l'autre en imprimant, à l'aide de leurs pieds et de leurs bras, un mouvement d'oscillation à la chaîne dont elles faisaient partie; quand elles eurent dépouillé tous les puhunhas qui étaient à leur portée, la dernière, celle qui avait cueilli les pêches, remonta sur le dos des trois autres, se retrouva sur la branche et descendit prendre sa part du régal qu'elle avait procuré, suivie de ses trois compagnes qui avaient imité son procédé de retour.

XXXVI

La mère marimonda.

Guapo, chez qui la vue des marimondas avait éveillé le désir de manger du rôti de singe, n'aurait pas laissé tranquillement s'effectuer cette manœuvre, si don Pablo, curieux d'en observer jusqu'aux moindres détails, n'avait retenu l'Indien prêt à faire usage de ses flèches au curare. Aussi dès que la curiosité de toute la famille eut été satisfaite, Guapo se leva, tenant sa sarbacane et toujours accompagné de Léon; mais comme à l'endroit où il se trouvait rien ne pouvait le dissimuler à la vue des singes, il fut immédiatement aperçu de toute la bande qui se précipita comme elle put vers la forêt et se trouva sur les arbres, cachée par les lianes et le feuillage, avant que l'Indien fût à belle portée pour envoyer ses flèches. Il courut néanmoins à la poursuite des marimondas et fut bientôt sous la ramée, d'où il fut assailli par une grêle de menues branches, de morceaux d'écorce, de pêches à moitié dévorées, enfin de certaine chose peu agréable pour son odorat. Il est plus difficile que vous ne pensez de poursuivre une troupe de singes au milieu de la forêt, où le chasseur est arrêté à chaque instant par

un lacis de plantes souvent inextricable, tandis que ceux qu'il poursuit courent sans obstacle d'un arbre à l'autre et finissent par lui échapper, comme c'eût été le cas pour Guapo, s'il n'avait découvert une pauvre marimonda séparée de toutes les autres et qui semblait plutôt chercher à se cacher qu'à s'enfuir; elle s'était blottie au milieu des feuilles où elle restait immobile et silencieuse; Guapo n'apercevait qu'une petite place de son corps, mais il n'en demandait pas davantage; il porta sa sarbacane à ses lèvres, la flèche vola dans l'air, un cri lamentable se fit entendre, la feuillée s'agita sous les mouvements convulsifs de la marimonda qui poussa un dernier cri, auquel répondirent ses compagnes éloignées; puis le corps de la morte, abandonné à son propre poids, resta suspendu à la branche par cette queue dont rien ne semblait pouvoir anéantir la force.

Guapo savait que s'il ne parvenait pas à s'emparer de sa victime, elle resterait ainsi jusqu'au jour où la décomposition la ferait tomber en lambeaux, à moins qu'un oiseau de proie, ou les fourmis ne vinssent la dévorer sur place; il pensait donc à prendre sa cognée pour abattre l'arbre où elle était accrochée, car pour lui cette prise en valait bien la peine, quand il crut voir un autre singe remuer les branches auprès de celui qu'il avait tué; en effet une petite créature de la même

espèce écarta les feuilles, descendit le long de la queue et du corps de la morte, lui jeta les bras autour du cou et se prit à gémir en donnant les marques de la plus vive douleur; c'était sa mère que pleurait le pauvre petit et que Guapo avait tuée.

Léon était vivement ému de ce spectacle; mais l'Indien prenait déjà la flèche qu'il destinait à l'orphelin, quand, à la branche supérieure, apparut le père et l'époux qu'avait rappelé le dernier cri de sa compagne; voyant, avec la rapidité de l'intuition, qu'il ne lui restait plus qu'à sauver son enfant, le mâle saisit la petite créature avec sa longue queue, la jeta rapidement sur ses épaules et disparut si vite que Guapo n'eut pas le temps de lui envoyer une flèche.

Mais ce dernier n'entendait pas être frustré de son rôti de singe; il alla donc prendre sa hache, abattit l'arbre et rapporta la marimonda qu'il dépouilla immédiatement et qui, une fois écorchée, eut avec un enfant la plus affreuse ressemblance.

Restait à la faire cuire et Guapo résolut d'y mettre tous ses soins; voulant se régaler d'une marimonda parfaite, accommodée à l'indienne et suivant toutes les règles, il construisit un petit échafaudage en lattes de pupunha, dont le bois est si dur qu'il devait résister à la flamme juste le temps nécessaire à la cuisson du singe; il mit l'animal sur son échafaudage comme sur un siége, lui appuya

Digitized by Google

la tête sur les bras qu'il croisa sur la poitrine, et fit un grand feu sous cette espèce de fourneau; la fumée enveloppa bientôt le singe de toute part, mais cela ne fait qu'ajouter à la saveur de ce mets particulier.

Guapo n'avait plus qu'à prendre patience; il faut, pour que ce genre de rôti soit cuit à point, suivant la recette indienne, que la chair en soit carbonisée, ce qui la rend si croquante et si sèche qu'elle se garde ensuite pendant plusieurs mois sans se gâter.

Les blancs qui habitent ces régions mangent aussi parfois du singe, et beaucoup d'entre eux ont fini par trouver que c'est une chair excellente; mais ils la font cuire autrement que les Indiens, et ne manquent pas d'ôter la tête et les mains pour enlever à ce gibier singulier ce qui le fait par trop ressembler à un enfant.

Il y a des espèces de singes plus délicates les unes que les autres, et les blancs ne toucheraient pas à quelques-unes d'entre elles; mais les Indiens n'y regardent pas de si près, et les dévorent avec le même appétit, qu'ils soient hurleurs, atèles, capucins, sajous, sakis ou ouistitis; c'est pour eux ce que le mouton est pour l'Anglais, et ils considèrent le singe comme le principal article de leur nourriture en fait de viande. Il est vrai que dans ces contrées, c'est le gibier qu'on trouve en plus grand nombre, et qu'à l'exception du poisson et

des oiseaux, les habitants ne peuvent guère s'y procurer d'autre nourriture animale.

XXXVII

Un hôte inattendu.

Guapo était toujours assis patiemment à côté de sa marimonda; les autres avaient fini de souper et s'étaient mis à quelque distance pour s'éloigner de ce grand feu, regardant avec intérêt les différents oiseaux qui se trouvaient au bord de la rivière : des flammants écarlates et des espèces d'ibis; la grue tigrée, nommée ainsi à cause de son plumage qui porte la couleur et les taches du jaguar; des ciganos, qui s'ébattaient au milieu des cannes élevées de la rive, et ressemblaient, avec leur grande crête, à des faisans; mais seulement pour les yeux, car leur chair est d'une telle amertume que les Indiens eux-mêmes ne veulent pas en manger.

Sur une branche morte, qui se projetait au-dessus du fleuve, était posé l'alcyon solitaire; et la grande harpie, aigle pêcheur comme son parent, l'aigle à tête blanche de l'Amérique du nord[1], effleurait

1. C'est l'aigle de mer qui pêche et non l'aigle à tête blanche, probablement pris ici pour le pygargue leucocéphale. L'aigle à tête blanche du nord de l'Amérique aime le poisson et en mange, mais il ne se donne pas la peine de le prendre lui-même, et se

l'onde pour y chercher sa proie tandis que les canards musqués, au vol retentissant, passaient dans l'air par bandes nombreuses.

Seul comme l'alcyon, et perché comme lui sur une branche avancée, le crabier (*cancroma*), curieux oiseau de la famille des hérons, dont le bec ressemble à deux bateaux superposés qui se regarderaient par leurs concavités, sautait par instants dans l'eau, peu profonde en cet endroit, et prenait des petits poissons, des crustacés et des grenouilles qu'il enlevait adroitement avec ses larges mandibules.

On remarquait encore un oiseau qui se rapproche de la poule d'eau par son extérieur, et qui en a les habitudes : c'était le fidèle *jacana*, ou chuza, comme on l'appelle en certains lieux, et dont il existe plusieurs espèces dans l'Amérique du sud, ainsi que dans les régions tropicales de l'ancien continent.

le procure en dépouillant le balbusard, pêcheur habile dont il exploite le bon cœur et la simplicité; dont il abuse et qu'il méprise, sous prétexte qu'il est aigle et doit vivre noblement sans rien faire, du travail des vilains, créés pour le nourrir. « Trop paresseux pour pêcher lui-même le poisson qu'il désire, attendant sur quelque arbre mort le passage du balbusard qu'il détrousse, lâche et fripon et toujours gueux en dépit de ses rapines, je regrette, dit Franklin, que l'aigle à tête blanche, bon pour servir d'emblême à ceux qu'en France on appelle chevaliers d'industrie, ait été choisi pour représenter les braves Cincinnatus d'Amérique. » (L'aigle à tête blanche forme les armes des Etats Unis). (*Note du traducteur.*)

Celui de ces jacanas, d'espèces diverses, qui a mérité le surnom de fidèle, est à peu près de la grosseur d'une poule commune, mais il a le cou plus long et les jambes plus élevées, si bien que debout il mesure de quarante-cinq à cinquante centimètres de haut. Son plumage est brunâtre sur le corps; et sur la nuque il porte une crête de douze plumes noires ayant de sept à huit centimètres de longueur; son coude est armé d'éperons d'un centimètre et demi, dont il se sert en cas d'attaque, et seulement pour se défendre, car c'est un oiseau paisible qui ne prend jamais l'offensive; mais de tous les caractères extérieurs du jacana, c'est la longueur de ses pieds qui frappe le plus l'observateur; ses doigts, au nombre de quatre, trois en avant, un en arrière, sont assez grands pour couvrir un espace à peu près aussi étendu que son corps, ce qui l'empêche de marcher facilement sur la terre; mais ce qui lui permet de courir sans enfoncer dans l'eau, sur les feuilles de nénufar et des autres plantes aquatiques où il va chercher les insectes et les larves dont il fait sa principale nourriture.

Habituellement silencieux, il jette un cri d'alarme au moindre danger qui le menace, et la finesse de son oreille lui permettant de distinguer le bruit lointain des pas les plus légers, il a été apprivoisé par les Indiens qu'il garde pendant la nuit, et qu'il

avertit fidèlement de l'approche de leurs ennemis. Les Spano-Américains se servent du fidèle jacana pour veiller sur leur basse-cour où il protége la volaille contre les attaques des oiseaux de proie; il suit tous les mouvements du troupeau qui lui a été confié, le défend avec un grand courage, presque toujours avec succès, et n'abandonne son poste en aucune occasion.

Mais ce n'étaient pas seulement des échassiers et des oiseaux pêcheurs que l'on voyait dans ces lieux; des bandes de perroquets, des couples d'aras, voltigeaient dans les arbres, mêlés aux trogons ou couroucous, aux toucans et aux aracaris, proches parents de ces derniers; puis un peu plus loin, sur un arbre chargé de fruits, étaient posés des *casmarynchos* en troupe nombreuse, oiseaux d'un blanc de neige, de la grosseur d'un merle, au bec large portant à la base un tubercule charnu d'environ six ou sept centimètres de longueur, pendant comme chez la dinde, et qui doivent le nom d'*oiseaux cloche* à la note claire et timbrée qu'ils jettent au milieu du jour, à l'heure où sous les tropiques toute la nature est endormie ou silencieuse.

Ce spectacle si varié, qui fournissait à don Pablo l'occasion de raconter les histoires les plus intéressantes, faisait passer les heures, et la famille ne songeait pas à se coucher. Guapo, toujours attentif à son rôti, n'avait pas encore soupé; assis en face

de la marimonda qu'il voyait noircir avec délices, et dont l'odeur lui chatouillait agréablement les narines, il attisait le feu au moyen d'une longue perche, en écartait les cendres, en rapprochait les charbons et jouissait, par avance, du bon repas qu'il allait faire.

Le singe était enfin cuit à point. Guapo se leva et tenant d'une main son couteau, de l'autre un bâton à deux branches en guise de fourchette, il se pencha au-dessus de la marimonda pour l'enlever du brasier lorsque, ô terreur! le sol trembla sous ses pas et lui fit presque perdre l'équilibre; puis avant qu'il ait pu se remettre de son effroi, une violente détonation se fit entendre, la terre se souleva et s'entr'ouvrit, envoyant le fourneau, les charbons et les cendres, le singe et Guapo lui-même, rouler dans toutes les directions, sans qu'on pût au premier abord s'expliquer ce fait étrange autrement que par un tremblement de terre; mais cette croyance ne fut pas de longue durée : au milieu de la vase qui jaillissait du fond de la crevasse béante, les spectateurs effrayés distinguèrent bientôt le corps gigantesque d'un affreux crocodile.

Le monstre, l'un des plus grands de son espèce, avait plus de six mètres de long, et montrait en ouvrant ses mâchoires, qui étaient elles-mêmes d'une longueur de plusieurs pieds, des dents énor-

UN HÔTE INATTENDU. (Page 234.)

mes bien faites pour produire l'épouvante. Il aspira l'air avec effort et fit sortir du fond de sa gorge un beuglement qui tenait à la fois de celui du bœuf et du grognement du porc, tandis qu'une forte odeur de musc émanait de toutes les parties de son corps, et que les oiseaux joignaient leurs cris de terreur à ceux des compagnons de Guapo.

L'Indien retrouva son sang-froid dès qu'il eut reconnu la cause de ce bouleversement, et prenant sa hache qui était restée en dehors de l'éruption, il s'approcha doucement du crocodile avec l'intention de le frapper à la naissance de la queue, seul endroit vulnérable que présentât le corps du monstre; mais celui-ci, devinant peut-être l'attaque dont il était menacé, la prévint en se détournant tout à coup au moyen de cette queue puissante qu'il détendit comme un ressort; Guapo se recula d'un bond, et n'en resta pas moins à portée de l'animal, dont l'extrémité de la queue l'envoya rouler à dix pas; bien heureux, qu'à peine tiré de son engourdissement, le crocodile ne lui eût pas brisé les jambes, comme ce fût arrivé si le reptile monstrueux avait joui de toute sa force. Il en fut quitte pour quelques égratignures et se releva bien vite, courant encore une fois chercher sa hache qui lui avait échappé dans sa chute, et voulant de nouveau tenter l'attaque du crocodile; mais le saurien qui, pendant plusieurs mois peut-être, avait été enseveli

dans la terre, apercevant l'eau à deux pas, se dirigea vers la rivière, s'y élança vivement et fut bientôt hors de vue.

XXXVIII

Les cabiais et le crocodile.

Guapo était de mauvaise humeur; le crocodile l'avait frustré d'un souper délicieux dont il ne restait plus vestige, et il dut se contenter, pour tout régal, d'une banane et d'une tranche bouillie de viande de cheval qu'il se mit à manger à l'écart, tandis que toute la famille examinait avec curiosité la crevasse profonde qui avait servi de retraite au crocodile. C'était dans la vase, au fond de cette crevasse, que le reptile engourdi avait passé les premiers mois de la saison brûlante, et il y serait demeuré jusqu'aux pluies, sans l'irritation qu'avait dû lui causer le feu que Guapo avait fait précisément au-dessus de sa tête et qui l'avait réveillé de sa torpeur.

Ainsi que don Pablo l'avait remarqué, c'était bien un vrai crocodile à tête longue, et non pas un alligator; on a cru longtemps que le crocodile appartenait exclusivement à l'ancien monde; on sait aujourd'hui qu'il se rencontre dans quelques-unes des Antilles et dans maintes parties de l'Amérique

espagnole. Quant à l'alligator, il y a celui du Mississipi, connu sous le nom de caïman, et l'alligator *sclérops*, alligator à lunettes, que l'on nomme ainsi à cause de la paire d'anneaux dont ses yeux sont entourés. Il y a en outre le *bava* qui est moins grand que ces deux derniers, qu'on trouve dans le lac Valencia, dans beaucoup de rivières de l'Amérique du sud, et à qui les Indiens font une chasse très-active, parce qu'ils préfèrent sa chair à celle des autres alligators, dont ils mangent néanmoins certaines parties.

Nos voyageurs, qui s'étaient crus d'abord en parfaite sécurité sur leur promontoire, avaient décidé qu'il était inutile de faire le guet pour cette nuit; mais après l'aventure du crocodile, on pensa qu'il était prudent au contraire de faire une garde vigilante, car le monstre pouvait revenir, et, soit qu'il fît usage de ses mâchoires ou de sa queue, on avait tout à craindre de sa force et de la voracité de son appétit.

Cependant la nuit fut calme; à l'exception de certains plongeons dans la rivière qui pouvaient rappeler l'existence du formidable amphibie, rien ne troubla le repos de nos voyageurs qui se levèrent au point du jour et se mirent tout de suite à ranimer leur feu pour préparer leur déjeuner. Tout en se livrant à cette occupation, ils remarquèrent des flammants rangés auprès les uns des

autres et formant une ligne rouge à l'endroit où le promontoire se rattachait à la rive; quelques-uns reposaient sur une seule patte, ainsi qu'ils font souvent, et à la clarté naissante du jour ils paraissaient d'une taille extraordinaire; mais quand le soleil eut dissipé les dernières ombres de la nuit, on put voir qu'ils étaient perchés sur un tronc d'arbre, et que c'était à cela qu'ils devaient de paraître encore plus grands que d'habitude.

Toutefois, en y réfléchissant, Guapo et Léon, qui précisément avaient passé la veille à cet endroit, et n'y avaient pas vu d'arbre abattu, s'étonnèrent de cette particularité; ils se demandaient qui avait pu traîner ou porter cette pièce de bois à la place qu'elle occupait, quand ils reconnurent que le tronc d'arbre en question était tout bonnement l'énorme crocodile, leur ancienne connaissance. Léon n'en revenait pas, Guapo s'étonnait moins, parce qu'il avait vu plus d'une fois ce fait étrange, dont tous ceux qui ont voyagé sur les bords de l'Amazone ou de l'Orénoque ont pu être témoins.

Les flammants étaient d'une tranquillité parfaite, sachant bien que le crocodile, qui peut baiser le bout de sa queue, si la fantaisie lui en prend, n'a pas la possibilité d'atteindre ce qui est sur son dos et qu'il suffit d'être hors de la portée de sa queue ou de ses mâchoires pour n'avoir rien à craindre de lui; aussi les flammants et quelques autres

oiseaux, qui aiment les perchoirs à fleur de terre, se rencontrent-ils souvent sur le dos écailleux des crocodiles et des alligators.

Le jour devenait de plus en plus brillant, et nos percheurs ne paraissaient pas plus effrayés du bruit et des mouvements que faisaient nos voyageurs, que du terrible animal qui leur servait de support; assurément, ils n'avaient jamais été poursuivis par l'homme, car dans les districts où on leur fait la chasse, ils sont au contraire excessivement farouches. Tout à coup la bande s'envola, comme à un signal donné, en poussant de grands cris; le reptile s'agita de son côté, mais ce ne pouvait pas être cela qui eût effrayé les flammants, car on voit souvent de ces oiseaux perchés sur un crocodile, tandis que ce dernier marche. A quoi donc attribuer cette frayeur subite, si ce n'est au bruit qui se faisait entendre au milieu des broussailles, d'où sortirent, quelques instants après, une vingtaine d'animaux de la grosseur et de la forme d'un cochon, et, comme ce dernier, couverts de soies roides et roussâtres? Pourtant ces animaux n'étaient pas des porcs; leur tête ressemblait à celle du lapin, et leurs doigts étaient garnis d'ongles, au lieu d'être munis de sabots, comme cela existe chez le cochon; ils paraissaient moins lourds que celui-ci, et pourtant ils étaient moins rapides. Assez communs sur le bord des rivières de l'Amérique du Sud, ils étaient con-

nus de toute la famille, qui les nomma capivaras ou chiguires (cabiais). Les cabiais ressemblent au cochon d'Inde, si ce n'est qu'ils sont plus grands et que la couleur de leur robe est unie ; les classificateurs les en ont séparés, malgré cette ressemblance, et ont établi un troisième genre pour y caser un autre animal de même aspect et de mêmes habitudes : le *moco*, dont le pelage est d'un olive grisâtre, et qui, par sa taille, se place entre le cabiai et le cochon d'Inde.

Tous les trois sont des rongeurs, et le capivaras est le plus grand de tous les animaux de cette famille. Il est aussi amphibie que le tapir, et, par ce motif, on ne le trouve que sur le bord des rivières ; on dirait même qu'il est plus chez lui dans l'eau que sur la terre ; peut-être y est-il plus à l'abri de ses ennemis, quoique, à vrai dire, la pauvre créature en ait partout, comme nous allons le voir par la suite de ce récit.

Les cabiais s'efforçaient de gagner la rive aussi vite que possible ; le crocodile se trouvait sur leur passage, mais leurs grands yeux noirs et saillants paraissaient occupés de tout autre chose, et les premiers de la bande se heurtèrent contre les écailles du reptile avant même de l'avoir aperçu. Aussitôt ils s'arrêtèrent en poussant un cri d'effroi ; puis les uns sautèrent par-dessus le corps de l'ennemi, les autres se détournèrent pour l'éviter en conti-

nuant de courir. Le crocodile, qui probablement depuis le matin attendait cette aubaine, s'était placé de manière à former une demi-lune et lançait des coups de queue effrayants qui finirent par atteindre l'un des cabiais au passage; la pauvre bête alla rouler presque morte à quelques mètres de là, où deux ou trois nouvelles atteintes de la queue du reptile l'eurent achevée en un instant.

XXXIX

Le jaguar et le crocodile.

Les autres capivaras se précipitèrent dans la rivière, où ils disparurent aussitôt. Dix ou douze minutes après, ils remontèrent à la surface de l'eau pour respirer, mais à une telle distance de l'endroit où ils avaient plongé, qu'il ne leur restait plus rien à craindre de la poursuite de leur ennemi.

Cependant nos voyageurs avaient quitté des yeux le crocodile et sa victime, pour regarder les buissons d'où les cabiais s'étaient enfuis. Assurément, quelque danger les y avait menacés : car ce n'est pas ainsi qu'ils vont à la rivière quand rien ne les y fait aller de force; ils n'ont pas d'habitude cette course effarée, ces regards pleins de terreur et ce poil hérissé qu'ils devaient, sans aucun doute, à la poursuite d'un ennemi. Mais quel était l'animal dont

ils fuyaient l'approche? Peut-être le yagouaroundi, peut-être l'ocelot, ou même quelque chat de moindre taille, pour qui le cabiai sans défense est une proie facile à capturer.

Comme ils se faisaient cette question, les branches du hallier s'agitèrent et la tête d'un jaguar se montra au milieu du feuillage. Le superbe animal s'arrêta comme pour reconnaître les lieux, puis il sortit des broussailles et s'arrêta de nouveau, mais seulement une seconde. Le crocodile ouvrait au même instant sa gueule immense pour la refermer sur le cabiai; le jaguar, jetant un cri terrible, bondit sur la proie du saurien et la saisit à son tour. Ils étaient face à face, le reptile gigantesque et le félin tout-puissant, n'ayant entre eux que cette proie commune, dont chacun était bien décidé à ne pas lâcher la part qu'il avait prise. Au fond des regards assombris du reptile brillait une lueur sanglante, et les yeux jaunes du jaguar lançait de véritables éclairs; ils se regardaient immobiles, concentrant leur fureur; l'un faisant vibrer sa queue, dont par intervalles il lançait un coup sec, annonçant la colère, et l'autre arrondissant la sienne et la préparant comme une arme terrible, dont il se servirait à un moment donné.

L'inaction ne fut pas longue, le jaguar ne contenait plus sa rage : lui, le roi de la forêt, trouver une créature qui osât lui disputer la proie qu'il

voulait prendre! Il lui fallait se venger et châtier tant d'audace. Comment faire avec un antagoniste invulnérable? Que pouvait la dent ou la griffe sur la cuirasse écailleuse qu'il rencontrerait partout? Mais l'œil restait ouvert, accessible à ses armes aiguës : donc, sans lâcher le capivara, guettant la minute opportune et calculant son attaque, il lança une de ses griffes vers la prunelle du monstre; mais celui-ci, devinant la pensée du félin, s'était relevé tout à coup, et de son large pied écailleux avait paré le coup perfide. Le jaguar recula, se prépara de nouveau et recommença en vain ses tentatives, continuellement déjouées. Chaque fois la lutte était plus ardente et durait plus longtemps, sans que rien de décisif vînt donner l'avantage à l'un ou à l'autre des deux antagonistes. Ils n'étaient guère qu'à dix pieds du rivage, et l'amphibie, dont la tête se trouvait tournée vers le fleuve, profitait des moindres circonstances, pour se rapprocher insensiblement de la rivière, où il savait qu'il deviendrait le plus fort, si toutefois son ennemi était assez audacieux pour l'y accompagner. Nul doute qu'un crocodile de moindre taille n'eût saisi ce moyen d'échapper au jaguar et ne lui eût abandonné sa proie tout entière; mais celui-ci, confiant dans sa force, peut-être dans la justice de sa cause, était bien décidé à soutenir tous ses droits.

Le jaguar, de son côté, pensait avoir sur le cabiai des prétentions non moins fondées; c'était grâce à la poursuite qu'il avait faite de toute la bande, que le saurien avait pu capturer sa victime; d'ailleurs, la terre n'était pas l'élément du reptile, et le monarque de la forêt se croyait en droit de punir cet acte de braconnage sur ses propres domaines.

Le crocodile poussait toujours le cabiai vers la rive, entraînant ainsi le jaguar, et n'était plus occupé que de gagner le bord de l'eau. Son antagoniste, dominé par sa rage, ne voyait pas d'ailleurs où le conduisait cette lutte, qu'il tâchait de rendre meurtrière, mais qu'il ne pouvait diriger. Tout à coup ses pattes de derrière ont senti l'onde; rapide comme le choc électrique, cette sensation lui fait changer de manœuvre; il lâche sa proie, affaisse tout son corps sur le sol, et d'un bond s'élance sur le corps du reptile, afin de séparer la queue du tronc : car il sait bien que c'est après l'œil la seule place vulnérable du monstre, et qu'une fois privé de ce membre le crocodile a perdu son principal moyen d'attaque.

Le jaguar eût certainement réussi à détacher cette queue formidable, ou tout au moins à la rendre impuissante, s'il eût été seulement à dix mètres du fleuve; mais à l'endroit où il se trouvait alors, il ne lui restait plus assez de temps pour agir; le crocodile, sachant bien de son côté qu'il n'avait plus

d'autre espoir, abandonna le cabiai à son tour, fit un pas et s'élança comme une flèche, entraînant son ennemi jusqu'au fond de la rivière.

On ne vit d'abord qu'un flot d'écume; puis, à la surface du tourbillon, causé par cette chute violente des deux corps, parut bientôt la robe tachetée du jaguar : le félin chercha un instant des yeux le reptile abhorré, ne vit rien qui le lui révélât, remonta sur la rive, regarda quelques instants encore le lit du fleuve d'un air irrité, sembla jurer vengeance à l'ennemi qui se dérobait à sa colère; puis se retournant vers le cadavre déchiré du cabiai, il le jeta sur ses épaules comme il eût fait du plus léger fardeau, et s'enfonça dans la forêt, où il disparut au milieu des broussailles.

Quant à nos voyageurs, dès que le jaguar leur était apparu, ils avaient en toute hâte rassemblé leurs ustensiles pour courir au radeau et s'empresser de fuir, n'attendant pas la fin d'un combat dont l'issue pouvait compromettre l'existence de l'un d'eux, soit que le tigre vainqueur ne mît pas de borne à sa rage, soit que, vaincu et forcé de lâcher prise, il cherchât un dédommagement dans la proie qu'ils lui auraient offerte.

XL

L'anaconda.

Nul incident remarquable ne se présenta pendant les jours qui suivirent. Une fois ou deux nos voyageurs avaient aperçu des Indiens sur la rive ; mais ceux-ci, effrayés de la dimension du radeau et de la masse flottante qu'il présentait avec son chargement, restèrent auprès de leurs *maloccas*, grandes maisons des villages indiens, dans lesquelles plusieurs familles vivent ensemble. Peu soucieux d'avoir des relations avec ces tribus sauvages, nos proscrits, trop heureux de leur échapper ainsi, poursuivaient leur route et se gardaient bien de s'arrêter dans les lieux où ils croyaient apercevoir quelques traces de l'existence des indigènes.

Un soir, l'heure était venue d'aborder et de s'établir à terre pour y passer la nuit, mais ils cherchaient vainement un endroit favorable : sur les deux rives, les arbres s'avançaient jusqu'au fleuve et y laissaient pendre leurs branches inférieures. Ils avaient fait plusieurs milles sans trouver la moindre clairière, et voyaient au loin s'étendre l'épais rideau, sans espoir d'en atteindre l'extrémité avant la nuit, quand ils arrivèrent auprès d'un amas de bois flotté, sorte de radeau naturel qui s'était formé

dans une anse et qui leur parut, faute de mieux, excellent pour camper.

Toute la famille était déjà sur cette espèce d'échafaudage et se félicitait de l'avoir rencontré; Guapo seul avait quelque défiance, et bientôt une exclamation qui lui échappa tout à coup vint faire comprendre que l'endroit n'était pas aussi bon qu'on l'avait cru d'abord. Précisément du côté où les voyageurs avaient amarré leur radeau se trouvaient des myriades de fourmis rouges qui se dirigaient déjà vers l'embarcation de nos proscrits. Il n'en fallut pas davantage pour expliquer à don Pablo la terreur de l'Indien : car l'invasion de ces fourmis eût été pour eux le plus terrible de tous les fléaux, non-seulement à cause de la morsure de ces insectes, mais parce qu'ils eussent détruit en quelques heures le quinquina, la vanille, la salsepareille, tout ce que possédaient nos proscrits, tout ce qui leur assurait une fortune dans l'avenir.

On se précipita donc sur le radeau qu'on venait de quitter, et, saisissant les rames, don Pablo et Guapo s'éloignèrent bien vite de ce lieu maudit, pendant qu'Isidora et les enfants se hâtaient de jeter de l'eau, pour les noyer, sur les fourmis qui, malgré cette précipitation, avaient gagné leur demeure flottante. Heureusement ils avaient découvert à temps cette véritable peste. Ils frémirent en songeant que si, par hasard, ils se fussent endormis

sans se douter d'un pareil voisinage, ils n'auraient plus trouvé en s'éveillant le moindre vestige de leur précieuse cargaison ; tout leur travail d'une année se serait trouvé anéanti dans l'espace d'une seule nuit, comme cela n'arrive, hélas ! que trop souvent au négociant ou au colon de l'Amérique tropicale.

On attacha le radeau tant bien que mal aux arbres de la rive, et l'on fit quelques préparatifs pour y passer la nuit : car de pénétrer dans le fourré, c'était chose impossible, et c'eût été d'ailleurs un assez mauvais gîte. D'un autre côté, le radeau n'était pas disposé pour qu'on pût y coucher : la cabine, faite seulement pour abriter les passagers contre l'ardeur du soleil, ne permettait pas d'y suspendre les hamacs, et les provisions entassées et réparties sur tout le reste du plancher mouvant laissaient à peine la place nécessaire pour qu'on pût s'y étendre. Aussi nos voyageurs, qui avaient peu dormi, se hâtèrent-ils de continuer leur route aussitôt que parurent les premières lueurs du jour.

Comme ils se disposaient à détacher le radeau, une branche qui s'étendait horizontalement au-dessus de la rivière et qui se trouvait immédiatement devant eux, attira leur attention : cette branche était assez élevée ; pourtant il y avait à craindre qu'elle n'effleurât la toiture de la cabine, car le courant devait nécessairement les faire passer à l'en-

AVENTURE AVEC UN ANACONDA. (Page 253.)

Digitized by Google

droit qu'elle recouvrait, et dans ce cas les feuilles du bussu, qui servait de tendelet aux voyageurs, auraient été balayées comme une toile d'araignée.

Après un examen attentif, don Pablo jugea néanmoins que ce danger n'était pas sérieux, parce que cette branche, appartenant à un zamang, était plus élevée que ne le faisaient croire les feuilles longues et pendantes qui caractérisent les mimosas; le câble fut dénoué, roulé à bord, et la masse flottante se mit en marche.

Tout à coup l'agitation extraordinaire de leur singe favori frappa les voyageurs: le pauvre animal grimpait sur le toit de la cabine, descendait pour regrimper encore, poussait des cris aigus et regardait avec effroi la branche du zamang, comme si la cause de sa terreur eût été cachée au milieu du feuillage. Curieux de voir ce qui pouvait l'effrayer ainsi, Guapo et don Pablo suivirent la direction de ses regards, et aperçurent un énorme serpent dont la partie inférieure disparaissait au milieu des plantes qui pressaient le tronc du zamang; la tête du reptile se distinguait parfaitement à l'extrémité des branches, et c'était plus qu'il n'en fallait pour reconnaître l'*anaconda* ou grand boa d'eau.

La partie du corps de ce serpent qu'on pouvait découvrir était de la grosseur de la cuisse d'un homme; les taches noires qui se dessinaient sur le fond jaune sombre de sa robe brillaient à chacun

de ses mouvements : car l'énorme reptile se traînait sur la branche, lançant comme un dard sa langue fourchue et visqueuse, et sa tête, sortie du feuillage, glaçait d'épouvante les malheureux qui se sentaient fatalement entraînés à sa rencontre. Il pouvait à son gré s'élancer d'un jet sur le radeau, s'en emparer, pour ainsi dire, ou, sans quitter la position qu'il occupait, saisir l'un des membres de la famille, l'entourer de ses replis et le broyer par la simple contraction de ses muscles, car il avait plus d'une fois écrasé de la sorte le chevreuil, le tapir et peut-être le jaguar lui-même.

Chacun, à bord, connaissait l'horrible puissance du reptile et ne savait que trop le danger qui menaçait tous les voyageurs : don Pablo prit sa hache et Guapo son macheté; doña Isidora, Léon et Léona, qui par bonheur se trouvaient près de la cabine, s'y enfermèrent à la hâte. Ils y étaient à peine entrés que l'avant du radeau, où l'Indien et son maître se tenaient debout, croisa la branche où se trouvait le reptile, dont la tête fut un instant de niveau avec celle des deux hommes; ils levèrent leurs armes pour en frapper le serpent, mais leur coup mal assuré tomba dans le vide : le boa s'était rejeté en arrière et le courant qui les emportait ne leur permit pas de tenter une seconde attaque. L'affreuse tête reparut, se tourna vers la cabine et sembla dans l'attente; moment d'horrible anxiété pour don Pa-

blo, sa femme, ses enfants! était-ce donc parmi eux que le serpent choisirait sa victime? Le monstre n'était plus qu'à un mètre de la porte, ses yeux brillaient d'un éclat effrayant, il sentait sa proie, il se disposait à la saisir.

« Pitié, mon Dieu! » s'écria don Pablo en tombant sur ses genoux.

Un cri perçant se fit entendre, et le saïmiri, qui s'était réfugié dans la cabine avec sa petite maîtresse, apercevant la tête du monstre, dont le regard le fascinait irrésistiblement, s'avança en criant vers l'objet de son effroi. Les mâchoires du reptile se refermèrent, et le corps soyeux du favori de Léona disparut en même temps que le boa, qui l'emportait dans les branches.

Le radeau qui glissait rapidement, fut bientôt éloigné du zamang. Don Pablo courut à la cabine et, pressant sur son cœur sa femme et ses enfants, rendit grâce à Dieu pour cette délivrance presque miraculeuse.

XLI

Une réunion d'arbres curieux.

Au sentiment de joie profonde qui suivit l'instant d'horrible attente causée par la présence du boa, vint se mêler le regret d'avoir perdu le

saïmiri, et surtout de l'avoir perdu d'une manière si tragique.

Léona était inconsolable; elle aimait cette jolie petite créature qui se perchait sur son épaule, y demeurait des heures entières, jouant avec les cheveux de sa maîtresse qu'elle prenait dans ses petites mains et caressant les joues veloutées de la jeune fille en approchant d'elle son petit nez délicat. Rien n'était plus naturel que ce chagrin de l'enfant, partagé du reste par tous les membres de la famille.

Les bords de la rivière étaient toujours couverts de bois touffus, et le lit du fleuve, qui avait en cet endroit neuf cents mètres de large, renfermait des îles souvent assez grandes, qui forçaient nos voyageurs de se rapprocher de la rive. Ils distinguaient plus facilement ainsi la nature des arbres qu'ils trouvaient sur leur passage; don Pablo les faisait remarquer à ses enfants, et leur expliquait les caractères particuliers qu'ils pouvaient présenter; Guapo écoutait ces détails scientifiques, auxquels de temps à autre il ajoutait certains renseignements sur les propriétés des arbres dont il s'agissait et sur les différents usages qu'en faisaient les Indiens. C'est là ce qu'on peut appeler la partie populaire de la science; et peut-être offre-t-elle plus d'importance que le simple énoncé des genres et des espèces, qui est ordinairement tout ce que vous apprennent les savants à système.

Parmi les arbres qui attirèrent l'attention de nos voyageurs se trouvait celui qu'on appelle le *volador* ou *gyrocarpe*, dont les feuilles lobées ont la forme d'un cœur et qui doit son nom aux ailes membraneuses et striées qui accompagnent ses graines; quand la semence est mûre et quitte l'ovaire, ces ailes, disposées de façon à former avec la colonne d'air un angle de 45°, l'emportent dans un mouvement de rotation qui lui donne l'apparence d'une petite roue à volants. Rien n'est plus curieux que d'ébranler par un temps calme les branches d'un volador, et de voir tourbillonner autour de lui ses milliers de graines longtemps suspendues dans leur vol avant d'atteindre la terre.

Le gyrocarpe, l'un des grands arbres forestiers du nouveau monde, n'est pas confiné aux régions que traversaient nos proscrits; je l'ai vu au Mexique et dans quelques autres parties de l'Amérique du Nord.

Auprès du gyrocarpe, un berbéris montrait sur sa tige élevée ses longues épines acérées, auxquelles on a trouvé une ressemblance imaginaire avec les moustaches du jaguar, ressemblance d'où lui est venu le nom de *barbe de tigre*, que lui ont donné les Spano-Américains.

Puis c'était un rocouyer, le *bixa orellana*, qui donne la teinture bien connue sous le nom d'*arnatto*. Cette teinture provient de la pulpe rougâtre,

dont la graine est enveloppée. Pour l'obtenir, les femmes indiennes jettent les fruits du rocouyer dans l'eau chaude, et les y remuent violemment pendant une heure, afin d'en détacher la pulpe; quand ce résultat est obtenu, l'eau est versée dans un autre vase; le dépôt qu'elle forme (séparé des semences) est mélangé avec de la graisse de crocodile ou de l'huile d'œufs de tortue, et l'on en forme une pâte que l'on sépare en gâteaux de 100 à 130 grammes. C'est *l'anoto*[1], qui porte au Brésil le nom d'*urucu*, dont les Français ont fait *rocou;* les Péruviens lui ont donné celui d'*achoté*, et chaque tribu indienne le désigne par un mot différent. Celui de *bixa*, qui est resté le nom botanique du rocouyer, lui avait été donné primitivement par les Indiens d'Haïti: car on trouve cet arbre dans presque toutes les parties de l'Amérique tropicale, où non-seulement il croît spontanément, mais encore où il est cultivé. Les Indiens font grand usage du rocou pour se peindre le corps, et pour teindre l'étoffe de coton dont ils font leurs vêtements. Ces peuples sont d'ailleurs fort habiles à extraire les principes colorants de beaucoup de végétaux, ainsi que les poisons qu'ils renferment, et Guapo montrait à

1. Quelquefois on écrit *arnatto*, *arnotto*, *onato* ou *anato;* mais de toutes ces appellations diverses, c'est *anoto* qui est la plus correcte.

don Pablo certains arbres que les gens de sa tribu employaient pour ces divers usages.

Puis c'était une plante grimpante qui atteignait la cime des arbres les plus élevés, et qui portait des fleurs d'un beau violet de deux à trois centimètres; don Pablo la reconnut pour un bignonia, et Guapo l'appela *chica*. Le fruit de cette liane est une gousse de deux pieds de long, qui est remplie de graines ailées; mais, ajoutait Guapo, ce sont les feuilles, et non les graines qui fournissent la teinture. Cette teinture s'obtient comme l'anoto, en faisant macérer dans l'eau les parties qui la contiennent; après la macération des feuilles, elle se retrouve sous la forme d'une poudre légère, dont on fait aussi des gâteaux que l'on vend aux Indiens, et qu'ils payent un dollar pièce. Sa nuance carminée la rend plus précieuse que l'anoto pour les tribus qui l'achètent : car il est à remarquer que les sauvages préfèrent le rouge à toutes les autres couleurs.

Ensuite s'offrait à nos voyageurs un arbre mince de tige, le *huitoc*, d'environ six à sept mètres de hauteur, dont les larges feuilles sortent immédiatement du tronc, et dont les fruits naissent à la base des feuilles, comme ceux de l'arbre à pain; ces fruits, qui ressemblent à des châtaignes, sont roussâtres à l'extérieur, mais leur pulpe renferme une matière colorante qui produit le *huitoc*, d'où l'arbre tire son nom, et qui est d'un bleu foncé.

L'indigotier sauvage croît aussi dans ces lieux, et nos voyageurs en remarquèrent la feuille, étroite à la base et large au sommet, qui donne l'indigo. Toutes ces couleurs, et beaucoup d'autres encore, sont employées par les Indiens de la Montaña pour se teindre la peau, suivant leur mode étrange.

Il y a parmi ces peuples des individus si attachés à ce genre d'ornements et si passionnés pour la toilette, qu'ils consentent, malgré leur insouciance ordinaire, à travailler un mois dans les missions pour le prix d'une seule couche de peinture, et les missionnaires ont souvent spéculé sur cette fantaisie extravagante.

Toutefois, le désir de briller et de s'embellir n'est pas la seule cause qui pousse l'Indien à se peindre le corps; il lui arrive souvent d'employer ce moyen pour se préserver des zancudos ou moustiques, véritable fléau de ces contrées.

« Le marima ! » s'écria Guapo, *l'arbre-chemise*, dont il expliqua l'usage de la manière suivante. Cet arbre atteint dix-huit ou vingt mètres de haut, sur un diamètre de quatre-vingt à quatre-vingt-dix centimètres; quand les Indiens en rencontrent de cette dimension, ils les abattent et en font des billes d'un mètre de long, qu'ils écorcent ensuite, mais sans y pratiquer d'incision longitudinale, et de manière à se procurer un cylindre. L'écorce du marima est rouge, mince

et fibreuse, et ressemble à une étoffe grossière; on fait un trou de chaque côté du cylindre, pour y passer les bras, et la chemise est terminée; on la porte dans la saison des pluies. C'est de là qu'est venue cette assertion des anciens missionnaires espagnols, qu'on trouve des vêtements tout faits dans les forêts d'Amérique.

Don Pablo signala encore d'autres arbres estimés pour leurs fruits, leurs feuilles, leurs racines, leur écorce ou leur bois : l'*hévé*, qui donne le caoutchouc; le *courbaril*, qui fournit une espèce de sang-dragon; le *laurier cinnamonoïde*, sorte de cannelier, mais non pas celui qui produit la cannelle du commerce; le *puxiri*, qui porte la noix muscade du Brésil, et un grand arbre forestier auquel on doit la fève tonka, dont on se sert pour parfumer le tabac à priser.

Mais de tous ceux qu'ils rencontrèrent ce jour-là, aucun ne fit une impression plus vive sur l'esprit de nos voyageurs que le *juvia* (*bertholletia excelsa*), dont le tronc n'est pas très-gros, puisqu'il ne dépasse guère quatre-vingt-dix centimètres de diamètre, mais qui atteint quarante mètres de hauteur et se ramifie à vingt mètres du sol. Ses branches horizontales, qui retombent gracieusement comme les frondes de certains palmiers, nues à leur base, portent vers leur extrémité des touffes de feuilles d'un blanc argenté, qui ont environ soixante centi-

mètres de longueur. Le juvia ne commence à fleurir qu'à l'âge de quinze ans, et ses fleurs sont violettes; toutefois, chez une espèce du même genre, le sapucaya, elles sont jaunes. Mais ce qui frappait surtout don Pablo et sa famille, c'étaient les fruits ligneux et sphériques, de la grosseur de la tête, que porte le juvia, et qui contiennent vingt, et même plus, de ces noix triangulaires qu'on appelle *noix du Brésil*, et qui se vendent en Europe chez les marchands de produits exotiques.

XLII

Fête dans la forêt.

Comme ils avaient peu dormi la nuit précédente, nos voyageurs s'arrêtèrent plus tôt que d'habitude, et profitèrent, pour y camper, d'un endroit charmant où le sol était découvert, comparativement au fourré que la rivière traversait depuis longtemps; ce changement dans la scène qu'ils avaient sous les yeux leur était d'autant plus agréable, qu'il leur permettait de prendre un peu d'exercice, dont leurs membres avaient grand besoin. Ils dînèrent au plus vite et partirent pour la promenade, errant à l'aventure.

Après avoir fait quelques centaines de pas, ils furent tout surpris d'entendre un bruit confus de

voix étranges et diverses, comme si tous les animaux de la forêt s'étaient rassemblés et conversaient entre eux; curieux de voir d'où cela pouvait provenir, ils se dirigèrent de ce côté, franchirent quelques broussailles peu épaisses, qui néanmoins leur cachaient les auteurs du tumulte, et se trouvèrent sur le bord d'une clairière, au milieu de laquelle s'élevait un énorme juvia couvert de ses grosses noix toutes remplies d'amandes délicieuses, et dont les fruits mûrs commençaient à tomber sur le sol.

Autour de l'arbre, un cercle nombreux d'animaux d'espèces différentes, oiseaux et quadrupèdes, semblaient fort occupés et présentaient le plus singulier assemblage.

D'abord des pacas (*cœlogenus paca*), des agoutis (*chloromys*) et des cabiais, trois espèces de rongeurs. Les pacas sont un peu plus gros que les lièvres, auxquels ils ressemblent, si ce n'est qu'ils ont les oreilles courtes; leur couleur est blanchâtre sur la poitrine et sur l'abdomen, et d'un brun foncé sur le dos; leurs flancs sont marqués de taches blanches disposées régulièrement, et qui forment plusieurs bandes longitudinales de chaque côté de leur robe; ils portent des moustaches longues et blanches, comme les chats, et leur queue est à peine visible. Les agoutis leur ressemblent beaucoup, mais ils sont plus petits, et leur pelage, de couleur sombre,

nuancé d'un brun rougeâtre, n'est pas tacheté comme celui des pacas. On rencontre ces deux espèces d'animaux presque en tous lieux dans l'Amérique tropicale, où ils occupent, avec les chinchillas et les viscaches, dont nous avons parlé au commencement de cette histoire, la place que tiennent les lapins et les lièvres dans les régions du Nord; les *settlers* [1] européens leur ont même conservé cette dénomination, et les chassent de la même manière que les lièvres et les lapins de leur pays. La chair des pacas et celle des agoutis est très-bonne, et les étrangers la recherchent comme aliment, aussi bien que les indigènes.

Outre les cabiais qui accompagnaient les pacas et les agoutis, on voyait auprès du juvia plusieurs espèces de singes, parmi lesquelles se faisait remarquer le capucin de l'Orénoque (*brachyurus chiropotes*), grand singe d'un mètre de haut, plus robuste que les atèles, entièrement couvert d'un poil marron, et dont la queue large et touffue n'est pas prenante. Il vit sur les arbres, moins cependant que les atèles; mais sa tête et son visage le distinguent surtout de ses congénères. Il n'y a pas dans toute l'Amérique un singe dont les traits aient autant de rapports avec ceux de l'homme;

1. On nomme *settlers* les individus qui s'établissent les premiers dans un endroit pour le coloniser.

il porte sur le front une mèche de poils disposée en toupet ; il a des moustaches et une grande barbe qui tombe sur sa poitrine, et qui est exactement pareille à celle des Orientaux.

Il n'y avait auprès du juvia qu'un couple de ces singes, car cette espèce ne vit pas en société comme beaucoup d'autres familles ; la femelle se distinguait facilement à sa taille moins élevée, surtout à sa barbe moins longue ; mais tous les deux semblaient ajouter un grand prix à cet ornement qui les caractérise et qui paraissait être pour eux l'objet d'une attention toute spéciale ; le mâle de temps en temps y portait la main, comme aurait pu le faire un dandy préoccupé de sa moustache artistement frisée. Près de là, se trouvait une petite pièce d'eau, et plusieurs fois les capucins y allèrent boire, mais sans y mettre les lèvres ou la langue, comme les autres animaux : ils prirent de l'eau dans le creux de leur main, d'où leur nom de *chiropotes* (qui boit dans la main), et la portèrent à leur bouche, en ayant le plus grand soin de n'en pas répandre une seule goutte sur leur barbe précieuse. On les a nommés singes buveurs dans quelques endroits des contrées qu'ils habitent, à cause de cette habitude qu'ils ont de boire très-fréquemment.

Un peu plus loin, et faisant bande à part, se trouvaient d'autres singes plus semblables aux

atèles, et dont la grande queue, nue en dessous vers son extrémité, possédait la faculté de préhension, comme celle de la marimonda. C'étaient des hurleurs et de ceux qu'on appelle *gouaribas ;* singes presque noirs, dont les mains sont couvertes de poils jaunes, ce qui leur a fait donner par quelques naturalistes le nom de *stentor flavimanus* (hurleurs à mains jaunes). Ils étaient assis en rond, et l'un d'eux, qui paraissait être le chef de la bande, semblait débiter une harangue importante; les sons qu'il proférait avec une volubilité sans égale étaient si variés d'intonations, qu'on eût dit que tous ses auditeurs parlaient en même temps que lui, ce qui arrivait parfois et ce qui produisait alors un bruit qu'on aurait entendu à la distance d'un kilomètre et demi. Les gouaribas, ainsi que tous les hurleurs, doivent la puissance de leur voix à une espèce de tambour osseux placé à la naissance de la langue, ce qui les fait paraître goîtreux et donne à leurs cris un volume effroyable.

Il y avait encore d'autres singes rassemblés autour du juvia, des tamarins, des ouistitis et des coaïtas noirs, qui sont du genre atèle. Puis des perroquets, des aras et d'autres oiseaux frugivores. Enfin, l'aigle planait dans les airs, attendant l'occasion de saisir le paca ou l'agouti, dont il fait sa proie habituelle.

Nos voyageurs, cachés par les broussailles, re-

gardaient cette réunion singulière avec le plus vif intérêt; ils remarquèrent du premier coup d'œil que pas un de ces animaux, de genres si différents, ne se tenait au pied de l'arbre qui les rassemblait; tous, au contraire, formaient un cercle à distance, au delà du rayon que pouvaient atteindre les branches. Avant qu'ils eussent le temps d'exprimer leur étonnement à ce sujet, l'un des gros fruits ligneux du juvia vint à tomber avec un bruit qui révélait sa pesanteur : l'écartement des animaux n'avait plus besoin de commentaire; certes, il eût suffi d'un de ces boulets, tombant d'une hauteur de dix-huit à vingt mètres, pour briser la tête d'un homme. Les Indiens qui vont les ramasser à l'époque de la maturité ont des espèces de heaumes en bois, qui leur descendent jusque sur les épaules; car ce n'est pas un jeu d'enfant que d'aller aux noix quand les noyers sont des juvias.

L'assemblée tout entière accueillit la chute du projectile avec des témoignages de joie frénétique; mais il restait à l'ouvrir : le bois qui entoure les graines, enfermées elles-mêmes dans un tégument ligneux, n'a pas moins de quatre centimètres d'épaisseur, et il faut une scie pour venir à bout de cette enveloppe aussi dure qu'épaisse. Léon demandait à Guapo si les singes ou les oiseaux pourraient jamais y parvenir.

« Vous allez voir, » lui répondit l'Indien; et les

yeux de tous les membres de la famille se fixèrent attentivement sur le cercle d'animaux.

A leur grande surprise, les singes et les oiseaux ne bougèrent pas de la place qu'ils occupaient et ne semblèrent pas avoir à se mêler de cette opération indispensable : ce furent les rongeurs, pacas, agoutis et cabiais, qui de leurs dents tranchantes attaquèrent la coque de ces noix. Ils eurent bientôt pratiqué l'ouverture attendue; alors chacun se précipita sur les graines triangulaires qui s'étaient éparpillées sur le sol, et dont les plus adroits ou les plus alertes s'adjugèrent la meilleure part, oubliant les pacas et les cabiais, qui furent obligés d'attendre une autre occasion de travailler pour autrui. Les singes, il est vrai, faisaient leur part de la besogne; quand un fruit tombait, l'un d'entre eux, délégué par ses pairs, allait le chercher en le poussant devant lui, déployant toute la vitesse dont il était capable, et manifestant la plus grande terreur; une fois sorti du cercle dangereux que formaient les branches au-dessus de sa tête, il était rejoint par plusieurs de ses camarades, et, saisissant la noix tous ensemble, ils la lançaient contre une pierre, renouvelaient cette manœuvre plusieurs fois de suite, et réussissaient à briser l'épaisse coquille lorsqu'elle n'était pas trop dure. Cependant ils étaient presque toujours obligés de renoncer à leur entreprise et d'aban-

donner cette tâche aux rongeurs, qu'ils dépouillaient ensuite; heureusement la récolte devint si abondante, que chacun put espérer de prendre part à la fête.

Mais un cri terrible qui domina toutes les clameurs vint tout à coup mettre un terme à ce festin joyeux : c'était le cri du jaguar ! et déjà l'on entendait craquer les branches du hallier que franchissait l'ennemi de tous.

Au même instant la clairière fut déserte; les cabiais plongèrent et disparurent dans la pièce d'eau, les pacas et les agoutis coururent à leurs terriers, les singes grimpèrent à la cime des arbres les plus proches, et les oiseaux s'envolèrent, ne laissant au pied du juvia que les coquilles brisées des noix vides.

Les voyageurs, avertis de leur côté, se hâtèrent de rejoindre leur camp et d'allumer un grand feu qu'ils entretinrent soigneusement jusqu'au matin pour éloigner le jaguar, dont la voix menaçante les réveilla plus d'une fois pendant la nuit.

XLIII

Des œufs sur une étendue de plusieurs acres.

Le lendemain soir ils campèrent sur un banc de sable qui s'étendait d'un côté de la rivière, et qui pouvait avoir plusieurs milles de longueur. Le sable

en était sec et très-fin, et pouvait leur servir de matelas; mais il n'y avait pas de bois dans le voisinage, et, comme il devenait impossible d'entretenir le feu nocturne qui devait protéger leur sommeil, ils jugèrent plus à propos que jamais d'exercer une surveillance active et de guetter toute la nuit.

Léon fut, comme à l'ordinaire, chargé de veiller pendant les premières heures, qui étaient les moins pénibles, surtout les moins dangereuses; il se fit une espèce de siége avec un tas de sable, et se promit bien de ne pas dormir. La première heure s'écoula sans fatigue, mais peu à peu ses paupières s'alourdirent et il se sentit gagner malgré lui par ce sommeil irrésistible qui l'avait tant tourmenté pendant la fameuse nuit du vampire; il essaya vainement tous les moyens qu'il avait employés alors, et s'endormit profondément en dépit de son courage. Il y avait à peu près une demi-heure qu'il dormait, quand il glissa du tas de sable où il était assis et tomba sur le côté; réveillé brusquement par cette chute, il se frotta les yeux, vivement contrarié de ce qu'il appelait sa faiblesse, et regarda autour de lui, pour voir si d'aventure il n'était rien survenu qui menaçât les dormeurs. Il se tourna d'abord du côté de la forêt, et ne découvrit aucun sujet d'effroi; mais, en ramenant ses regards du côté de la rivière, il vit, à la lueur des

quelques tisons qui avaient servi à faire cuire le souper, deux yeux brillants fixés sur lui, puis d'autres yeux tout près de ceux-ci, d'autres plus loin, d'autres encore, enfin un cercle de prunelles enflammées, dont il se trouvait le centre ; elles étaient fort petites, et semblaient appartenir à des têtes de serpents, qu'à la lumière mourante du foyer Léon croyait reconnaître. Cette supposition n'était pas faite pour lui inspirer de la confiance, et l'embarras du pauvre garçon était d'autant plus grand qu'il craignait de provoquer l'attaque simultanée des reptiles, en faisant le moindre bruit. Il se leva néanmoins, et, distinguant mieux les objets dont il était entouré, il crut voir que ces têtes singulières se rattachaient à de larges corps de forme ovale, dont la rive était littéralement couverte, et qui ressortaient en noir sur le fond blanc du sable, dessinant une ligne étincelante à l'endroit où les rayons de la lune venaient s'y refléter comme en un miroir mouvant.

Léon, qui n'avait jamais vu pareille chose, et qui, ne pouvant s'expliquer ce fait étrange, commençait à s'inquiéter sérieusement, appela Guapo, qu'il réveilla ainsi que toute la famille; et, le bruit qu'il causa de la sorte effrayant toute la bande, on entendit au même instant plonger dans la rivière les centaines de visiteurs dont la présence avait épouvanté Léon.

« *Carapas*, dit Guapo avec son laconisme habituel.

— Des tortues? s'écria don Pablo qui comprenait ce que l'Indien voulait dire.

— Oui, maître; c'est probablement ici qu'elles viennent pondre leurs œufs, comme elles font chaque année. »

Guapo rassura toute la famille en disant que les tortues sont des créatures complétement inoffensives; mais chacun avait éprouvé une si vive alerte, qu'il eût été impossible de se rendormir, et l'on prêta volontiers l'oreille aux récits étonnants que l'Indien fit au sujet de ces animaux étranges, et dont voici la substance :

« Ces grandes tortues, dit-il, qu'on appelle *arraus*, ou quelquefois *tortugas*, dans l'Amérique tropicale, se rassemblent chaque année de tous les points de la rivière et forment de grandes armées comme celle qui était ici tout à l'heure; chacune de ces légions nombreuses choisit un lieu favorable pour y déposer ses œufs, une île ou un banc de sable, que les tortues viennent examiner plusieurs jours de suite avant la ponte, en élevant seulement leur tête au-dessus de l'eau, et en apportant une grande attention à cet examen préliminaire. Quand elles se sont assurées que l'endroit choisi présente les conditions voulues, elles s'y rendent la nuit, y abordent par bandes innombrables, et chaque tor-

tuga creuse dans le sable, avec les ongles crochus de ses pattes de derrière, un trou de soixante centimètres de profondeur sur quatre-vingt-dix de diamètre, où elle dépose ses œufs, dont la quantité varie de 70 à 120 pour chacune. Les œufs sont blancs et leur coquille est très-dure; ils sont un peu plus gros que des œufs de pigeon, un peu plus petits que des œufs de poule. La tortue les recouvre de sable dont elle unit soigneusement la surface, pour que rien ne puisse dénoncer le précieux trésor aux vautours, aux jaguars et autres bêtes dévorantes. Quand l'opération est finie, la multitude se replonge dans la rivière et se disperse dans toutes les directions; le soleil se charge du reste, et, six semaines environ après la ponte, les jeunes tortues, ayant à peu près trois centimètres de diamètre, rampent sur le sable et vont immédiatement se mettre à l'eau. Elles habitent d'abord les étangs et les lacs, dont le lit est peu profond, souvent très-loin du lieu de leur naissance, et il est bien avéré qu'elles passent leur première année ailleurs que dans la grande rivière. Quant à savoir comment elles découvrent ces lacs, si elles y vont d'elles-mêmes ou si leur mère les y conduit, comme cela a lieu pour les crocodiles et les alligators, c'est encore un mystère. Chez le crocodile, la chose est plus aisée, parce que chaque femelle va déposer ses œufs dans un endroit à part,

où elle revient chercher ses petits après leur éclosion; alors elle les appelle de la voix et les guide vers l'étang, où ils restent jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à un certain degré de croissance. Mais comment les tortues reconnaîtraient-elles les leurs dans ces milliers de petits, couvés à la même place, et qui, au même instant, se retrouvent dans la rivière? Il est vrai que très-souvent on rencontre une vieille tortue femelle suivie d'une centaine de petites; mais ces dernières sont-elles bien ses enfants, ou les a-t-elle prises au hasard parmi la progéniture commune? Il semble impossible qu'elle ait pu distinguer ceux qui lui appartiennent au milieu de cette confusion apparente, et néanmoins l'instinct maternel a pu la conduire et l'empêcher d'égarer sa tendresse.

« Mais, en dépit de tous ses soins pour assurer le sort de sa couvée, la tortue se voit fréquemment dépouillée de ses œufs, que lui dérobe chaque année par millions une foule d'ennemis, dont l'homme se montre le plus acharné.

« Quand un de ces lieux où les tortues vont faire leur ponte a été découvert, les Indiens se rassemblent, et les œufs sont à peine déposés dans le sable qu'ils sont recueillis jusqu'au dernier par tous les membres de la tribu.

« Ce n'est pas seulement pour les manger que les Indiens les emportent, mais surtout pour en

faire de l'huile qu'on nomme aussi beurre de tortue, et qui se prépare de la manière suivante : on met les œufs dans une grande auge, où on les casse avec une sorte de spatule en bois; on les agite pendant quelques instants, puis on laisse le tout au soleil, jusqu'à ce que la partie huileuse ait surnagé; on enlève cette huile, qu'on fait bouillir un certain temps, et qu'on verse dans des jarres appelées *botijas*, pour la porter ensuite au marché. Elle est claire, d'un jaune pâle, et quelques personnes la placent au même rang que la meilleure huile d'olive : sa qualité dépend surtout de l'époque à laquelle se fait la récolte des œufs, car elle a nécessairement une affreuse odeur quand l'incubation a déjà commencé.

« Le nombre des œufs qu'on détruit de la sorte est incroyable, et celui que les tortues pondent chaque année dépasse toute imagination : il a été calculé que sur les bords de l'Orénoque il était recueilli par an, seulement à trois endroits, au moins trente-trois millions de ces œufs; on évalue à cent millions le nombre total de ceux qu'on emploie à la fabrication du beurre de tortue. Imaginez maintenant ce qui arriverait si cette destruction n'existait pas; calculez ce qui serait résulté de cent millions d'œufs donnant naissance à des animaux qui, lorsqu'ils ont atteint leur croissance, pèsent de vingt-cinq à trente kilogrammes, et se reproduisent

avec cette étonnante fécondité. Multipliez ce résultat par le nombre d'années qui forment l'âge de la tortue, et vous en conclurez que le lit des fleuves eût été obstrué au bout d'un certain temps par cette multitude, « qu'il serait aussi difficile « de nombrer que de compter les grains de sable « des rives de l'Orénoque, » a dit autrefois le vieux P. Gumilla.

« Mais la nature y a pourvu en donnant beaucoup d'ennemis aux tortues : jaguars, crocodiles, grues et vautours, qui en font tous leur proie.

« La carapa, ou tortue arrau, a les pattes jaunes; elle est d'un vert sombre en dessus et orangé par-dessous. On trouve dans les rivières de l'Amérique du Sud beaucoup d'autres espèces de tortues; mais chez celles-ci, la femelle va pondre isolément. Quelques-unes des plus petites, comme le térékay, par exemple, sont plus estimées que l'arrau pour la qualité de leur chair et de leurs œufs; mais, comme leur ponte ne se fait pas en commun et que la récolte des œufs n'est jamais très-abondante, on ne les prend que pour les manger, et l'on n'en fait aucun objet de commerce. Le blanc ne se coagule pas à la cuisson, et l'on mange seulement le jaune, qui est, dit-on, aussi bon que celui des œufs de poule. La chair de tortues d'espèces diverses entre dans la nourriture des Indiens, qui la fricassent avec l'huile des œufs et la font re-

froidir ensuite dans un autre vase, où elle se conserve parfaitement. »

Tous ces détails donnés par Guapo ayant permis à la famille de se remettre de l'alarme causée par l'appel de Léon, chacun se coucha de nouveau sur le sable et se rendormit, laissant l'Indien monter la garde et veiller jusqu'au matin.

XLIV

Combat.

Quand nos voyageurs se réveillèrent, ils virent Guapo fort empressé autour de la marmite, qu'il surveillait avec soin. Il avait été chercher des œufs de tortue et les faisait cuire pour le déjeuner. De plus, une demi-douzaine de carapas gisaient sur le dos, en attendant que l'Indien les accommodât à sa guise pour les emporter en voyage et les trouver au besoin, ce qui était une excellente idée.

Toutes les tortues étaient parties, ce qui n'arrive pas toujours; souvent beaucoup d'entre elles n'ont pas fini de couvrir leurs œufs quand le jour vient à paraître, et les pauvres mères sont tellement absorbées par cette occupation importante, qu'elles ne s'aperçoivent pas de la présence de leurs ennemis les plus redoutables. Les Indiens appellent tortues folles ces pauvres imprudentes.

Ce matin-là, pas une seule attardée n'était restée sur la rive ; mais, en regardant à quelque distance, nos voyageurs aperçurent un certain nombre de tortues qui paraissaient renversées sur le dos, comme celles que Guapo avait prises. Curieux de les examiner de plus près, afin de découvrir qui avait pu les mettre dans cette position, ils se dirigèrent vers elles, et reconnurent avec étonnement que plusieurs de ces carapas renversées étaient vides, et que la tortue venait d'en être récemment enlevée avec l'habileté d'un praticien consommé. Tout cela leur paraissait inexplicable ; mais Guapo leur dit que c'était le jaguar qui les avait retournées et avait fait sa proie de quelques-unes d'entre elles ; que cet animal ne manquait pas, quand l'occasion s'en présentait, de renverser les carapas, sachant bien qu'elles ne peuvent plus bouger quand elles sont sur le dos ; qu'il retournait ainsi toutes celles qu'il pouvait trouver, avec la pensée de revenir un peu plus tard les dévorer ; mais qu'en général d'autres que lui profitaient de cette besogne : et à l'appui de cette dernière assertion, il emporta au camp toute la provision du jaguar pour en faire de la chair à saucisse, car il commençait à se fatiguer du charqui de cheval, qui, du reste, touchait à sa fin.

Comme ils approchaient de leur petit établisse-

ment, ils aperçurent deux corps noirâtres qu'ils prirent de loin pour des tortues et qui étaient au bord de l'eau. Effectivement, l'un était bien une tortue et de la plus grande espèce, car elle avait près d'un mètre de diamètre; mais l'autre animal était un petit alligator, engagé avec elle en un combat singulier. Le crocodile, ainsi que le caïman, détruit beaucoup de tortues à l'âge où elles n'ont pas encore le moyen de se défendre, et, par représailles, les tortues se nourrissent abondamment des jeunes crocodiles de toute espèce, qu'elles mangent sans pitié toutes les fois qu'elles le peuvent; du reste c'est moins un désir de vengeance qu'une affaire de goût et d'appétit : car ces deux reptiles font leur proie de n'importe quel fretin, et les vieux mâles vont même jusqu'à manger leur progéniture.

La tortue qui se trouvait avec le caïman est l'une des plus carnivores de sa race et doit à ses appétits sanguinaires le nom de tortue féroce (*testudo ferox*) qu'on lui a donné. Elle dévore le poisson, mange de petits crustacés et fait sa proie de tout ce qu'elle peut saisir de vivant dans la rivière qu'elle habite. Elle se cache au fond de l'eau parmi les racines d'iris et de nénufar; de cette retraite, elle darde sa tête sur le poisson qui passe, et le saisit de telle façon que rien ne parviendrait à lui faire lâcher prise. Une fois qu'elle tient quelque chose

entre ses mandibules, on ne peut le lui arracher qu'en lui coupant la tête, à moins que, par la force même qu'elle déploie, elle n'emporte la pièce; on lui a vu trancher de la sorte une grosse canne de voyage, aussi facilement que si c'eût été un roseau.

On raconte à ce sujet qu'un voleur s'étant introduit dans l'office d'un hôtel avec l'intention d'y exercer son adroite industrie, rencontra un énorme panier tout rempli de provisions; il y plongea la main pour s'emparer de ce qu'il y pourrait prendre; mais au même instant ses doigts furent happés fortement par une tortue dont il ne put jamais se débarrasser malgré tous ses efforts; si bien que, réveillés par la lutte, tous les gens de la maison accoururent et saisirent à leur tour le malheureux voleur qui n'avait pu s'enfuir.

C'était donc une de ces tortues *happantes* que nos voyageurs trouvaient aux prises avec le caïman; la tortue était de la plus grande taille, ainsi que nous l'avons dit; le caïman n'avait guère que deux mètres de long et ne pesait pas beaucoup plus que son ennemi. Très-certainement ils ne se battaient pas avec l'intention de se manger, et l'assaillant ne songeait point à faire sa proie de son adversaire; mais probablement la tortue avait surpris l'alligator cherchant les œufs qu'elle avait dé-

posés dans le voisinage, et de là sa colère et sa vengeance.

Le combat durait déjà depuis quelque temps, si l'on en jugeait par les empreintes que le sable montrait autour des deux ennemis, et la lutte acharnée qu'ils se livraient les empêcha de prêter la moindre attention aux témoins qui s'étaient approchés. Le caïman faisait tout son possible pour saisir la tête de la tortue, qui, à chaque nouvelle tentative de son adversaire, rentrait tout à coup dans sa carapace, et l'instant d'après, lançant comme un dard cette tête aux mandibules tranchantes, attaquait l'alligator sous la gorge et emportait le morceau presque à chacun de ses coups; mais, non contente de ces blessures profondes, la féroce dirigeait tous ses efforts vers la queue de son antagoniste, qu'elle espérait détacher, et elle manœuvrait en conséquence. Le caïman devinait bien son projet et s'efforçait de le prévenir; de tous les mouvements qu'il peut faire hors de l'eau, celui qu'il exécute avec le plus de difficulté est précisément de changer de front, comme il arrive à tous ses congénères, à cause de la conformation de ses vertèbres, qui l'oblige dans ce cas à décrire un cercle en tournant sur lui-même; aussi la tortue parvint-elle à gagner la position qu'elle ambitionnait, et, se dressant de toute sa hauteur, elle se laissa retomber sur la queue de l'alliga-

tor, qu'elle happa fortement et qu'elle ne quitta plus.

Celui-ci, dans son impuissance de faire lâcher prise à son ennemie, essayait au moins de la renverser et agitait sa queue robuste avec une énergie désespérée; la tortue, carrément posée sur ses larges pattes jaunes, mettait de son côté toute sa force à conserver son équilibre : car, une fois sur le dos, c'en était fait de sa vie. De temps en temps, l'alligator épuisé s'arrêtait quelques secondes, et la tortue en profitait pour manger un peu la queue du monstre, à qui la douleur arrachait ces larmes de crocodile, que l'on ne voit pas tomber et qui semblent alimenter la flamme livide des yeux qui les dévorent. Enfin, désespéré, le saurien se dirigea vers la rivière et, malgré la résistance de la tortue, qui ne pouvait que perdre à changer d'élément (car, si dans le fleuve elle n'était pas moins chez elle que l'alligator, celui-ci retrouverait dans l'eau des avantages qu'il n'avait pas ailleurs), le caïman réussit à s'élancer au fond de la rivière, entraînant son féroce antagoniste qui disparut avec lui, sans abandonner la partie qu'il tenait entre ses mandibules.

Personne n'a jamais su qui des deux avait été vainqueur; mais il est probable que ni l'un ni l'autre n'a survécu aux suites de ce combat acharné.

XLV

Deux vautours courageux.

Cette partie de la rivière où se trouvaient actuellement nos voyageurs semblait avoir été choisie par les reptiles écailleux de tous les genres pour leur habitation favorite. Parmi les nombreuses tortues de différentes sortes qu'ils eurent l'occasion de remarquer, se trouvait la *tortue peinte*, belle espèce, dont la carapace de vive couleur a effectivement l'air d'avoir été peinte sur émail; et le *jacare nigra*, le grand crocodile noir, vint plusieurs fois se montrer à leurs regards. Cet énorme reptile, qui atteint souvent plus de six mètres de long, n'est pourtant pas le maître absolu du fleuve et a de puissants ennemis jusque dans certains oiseaux, qu'il est obligé de fuir en plongeant tout à coup pour éviter leurs attaques.

Un jour que le radeau côtoyait un banc de sable légèrement incliné vers la rivière, don Pablo et sa famille aperçurent, environ à deux cents mètres de distance, un crocodile qui se dirigeait du côté de l'eau. Il venait probablement de sortir de sa torpeur; car son corps était couvert de la vase desséchée où il avait passé l'été, comme nous l'avons vu quand Guapo fut renversé par l'un de ces reptiles,

au moment où il retirait du feu sa marimonda cuite à point.

Au même instant deux ombres glissèrent à la surface du banc de sable, et dans les airs deux énormes oiseaux décrivirent de larges orbes, en tendant le cou vers la terre, comme s'ils avaient eu le crocodile pour point de mire.

A cette vue, le reptile s'arrêta tout à coup et s'aplatit sur le sol, évidemment très-effrayé de l'apparition des oiseaux qui le menaçaient, et qu'à leur tête marquée d'orangé vif, au blanc de neige de leur plumage, on reconnaissait pour deux de ces vautours qu'on appelle rois ou papes (*sarcoramphus papa*).

Chaque fois que ces derniers remontaient vers les cieux, le crocodile se hâtait de faire quelques pas qui le rapprochaient du rivage, et chaque fois que le vol des papes se rétrécissait et s'abaissait vers la terre, le reptile s'arrêtait de nouveau, tâchant de se dissimuler dans le sable. Il n'était plus qu'à cent mètres de la rivière, quand les deux vautours s'abattirent sur le sol et se posèrent en face de lui; bientôt l'un d'eux fit quelques sauts vers le monstre et s'en approcha de si près que le crocodile ouvrit ses mâchoires pour le saisir. Mais l'oiseau, d'un coup d'aile, fut bien vite hors d'atteinte. L'autre pape vint alors se placer du côté opposé, et chacun le harcelant à son tour, l'un

d'eux visa de son bec ouvert l'œil enflammé du crocodile, pendant que celui-ci paraît les coups dont il était assailli d'autre part, si bien qu'à un moment donné, le bec acéré de l'oiseau s'enfonça dans l'orbite du saurien. Le monstre rugit de douleur et fouetta le sable de sa queue violemment convulsée; les vautours, peu émus de ces démonstrations furieuses, se retirèrent seulement de quelques mètres pour éviter les dents et les griffes de leur antagoniste, et, quand ce premier mouvement de rage fut calmé, ils revinrent à la charge afin d'aveugler complétement leur victime. En vain le crocodile montrait à ses adversaires une gueule menaçante, en vain tournait-il la tête de droite à gauche et sans relâche, il rencontrait toujours le bec de l'un de ses ennemis près de l'œil qui lui restait encore. Le courant très-faible en cet endroit permettait à nos voyageurs de suivre les péripéties du combat; longtemps ils purent voir le corps du lézard gigantesque se tordre sur le sable entre les deux vautours; mais la tête du reptile n'était plus tournée vers la rivière, qu'il semblait pourtant chercher comme un refuge; le malheureux se dirigeait vers la forêt qu'il ne reconnaissait plus, car il était aveugle.

Guapo dit que les vautours ne l'abandonneraient qu'après lui avoir complétement dévoré les yeux, la seule chose qu'ils voulussent de lui, et qu'ensuite

il deviendrait probablement la proie des jaguars, ou peut-être d'animaux féroces moins puissants, qui désormais n'avaient plus rien à craindre de celui qu'ils redoutaient naguère.

L'Indien continua longtemps ses histoires à propos de crocodiles et affirma que chaque année maintes personnes, dans les rivières de l'Amérique méridionale, sont dévorées par ces monstres, qui font effectivement plus de victimes que les requins. On dit qu'ils sont en certains endroits plus féroces qu'en d'autres lieux ; mais cela peut tenir à la diversité des espèces qui habitent telle ou telle rivière, souvent telle ou telle partie du fleuve. Il y a le véritable crocodile, au museau déprimé, aux larges défenses extérieures, et le caïman, dont le museau plus large se rapproche davantage de celui du brochet. Tous les deux se rencontrent souvent dans la même rivière, où néanmoins ils vivent par bandes séparées ; et, comme le crocodile est plus courageux que l'alligator, comme il attaque plus souvent l'homme que ce dernier, on peut expliquer ainsi la différence d'opinions qui existe sur la férocité de ces reptiles, complétement inoffensifs, d'après les uns, tandis que les autres affirment avoir été témoins de leur voracité homicide. On voit, en effet, dans chaque village des districts de l'Amazone, plusieurs individus estropiés par le crocodile, et rien ne déterminerait les indigènes de ce

pays à traverser à la nage une rivière infestée de ces reptiles.

Guapo ajouta qu'il n'y a pas d'autre moyen de salut, quand on est saisi par l'un d'eux, que de lui enfoncer violemment les doigts dans les yeux, ce qui lui fait lâcher prise, car rien n'égale son effroi quand il est attaqué de ce côté; mais on conçoit qu'il faut une présence d'esprit peu commune pour faire usage de ce procédé, surtout quand on pense que le monstre non-seulement déchire sa victime de ses dents acérées, mais encore l'entraîne au fond de l'eau, où bientôt elle perd connaissance. Néanmoins il est arrivé plus d'une fois que des Indiens, même des femmes, sont parvenus de la sorte à s'échapper de ses terribles mâchoires.

XLVI

Le Gapo.

Nos voyageurs approchaient de l'Amazone, et la rivière sur laquelle ils se trouvaient se divisait en plusieurs branches qui allaient se perdre dans le grand fleuve par différentes embouchures. Leur embarras était parfois extrême quand ils arrivaient à l'une de ces bifurcations, parce que le lit de la rivière principale n'était pas toujours le plus large, et qu'ils pouvaient, en prenant l'un de ses bras, être

arrêtés dans une impasse d'où il leur eût été ensuite très-difficile de sortir. C'était une région singulière que celle qu'ils traversaient alors et qu'on nomme le Gapo; vaste contrée qui s'étend sur les rives de l'Amazone et de quelques-uns de ses affluents, et qui chaque année reste inondée pendant plusieurs mois, présentant le singulier spectacle d'une forêt submergée sur une étendue de plusieurs milliers de kilomètres carrés.

Les arbres qui se trouvent réunis en cet endroit, et qui conservent leur verdure au-dessus des eaux débordées, appartiennent à différents genres, et pour la plupart ne se rencontrent pas ailleurs. Ils sont habités par des oiseaux que l'inondation n'empêche pas d'y séjourner; on a même affirmé qu'il existe des tribus indiennes établies dans ces arbres où elles font leur demeure, passant de branche en branche avec une agilité presque égale à celle des singes. Vraie ou non, la chose ne serait pas nouvelle; car il est bien connu que les Guaranis habitent la cime des palmiers morichi (*mauritia flexuosa*), à l'embouchure de l'Orénoque, pendant tout le temps que dure l'inondation. Ils établissent des plates-formes sur ces arbres, y élèvent des espèces de cabanes qu'ils recouvrent d'un toit, et y construisent en pisé de petits foyers où ils font leur cuisine; ils ont des canots pour aller d'un lieu à un autre et pour se livrer à la pêche, qui leur fournit

leur principale subsistance : le mauritia pourvoit à leurs autres besoins.

L'un des plus beaux palmiers qu'on puisse voir, le *moriche*, dépasse trente-trois mètres de hauteur et croît en société, formant de vastes palmarès qui s'étendent sur les bords de la rivière, où elles occupent souvent plusieurs milles d'étendue. Ses feuilles, au lieu d'être pennées et de ressembler à de gigantesques panaches, comme beaucoup de celles que nous avons décrites, se déploient en éventail à l'extrémité d'une longue tige ou pétiole, qui n'a pas moins de trente centimètres d'épaisseur à sa base et qui se prolonge en une véritable poutrelle de trois à quatre mètres de longueur; l'éventail que supporte cet énorme pétiole a trois mètres de diamètre; une seule de ces feuilles est la charge d'un homme.

Le moriche porte, au faîte de son stipe élancé, qui ressemble à une colonne majestueuse, une vingtaine de ces palmes brillantes et toujours vertes; figurez-vous quel effet son ensemble doit produire!

Mais il n'est pas moins utile que superbe : ses feuilles, ses fruits, sa tige, toutes ses parties en un mot, sont employées par les Indiens à quelque usage domestique. Les pétioles de ces feuilles, élastiques et légers une fois qu'ils ont été séchés, sont remplis d'une moelle que l'on fend en lattes de deux

à trois centimètres d'épaisseur et dont on fait des volets, des boîtes, des cages, des cloisons et souvent des murailles, tandis que l'écorce qui la recouvrait sert à fabriquer des paniers et des jalousies. On tire de l'épiderme des feuilles des cordes pour les hamacs, ainsi que toute espèce de cordages; on compose une boisson avec les fruits, qui, agréables à manger, rappellent un peu les pommes et ressemblent à des pommes de pin: ils sont rouges à l'extérieur et la pulpe en est jaune.

Le stipe lui-même contient une moelle dont on peut faire usage en guise de sagou, et l'Indien construit de son bois léger le canot dont il se sert pour aller à la pêche.

Quoique l'inondation ne couvrît pas toute la contrée au moment où nos voyageurs la traversaient, la rivière n'en était pas moins hors de son lit; et la difficulté de trouver un endroit où il fût possible de camper était si grande, que plusieurs fois don Pablo et sa famille furent obligés de passer la nuit sur le radeau, solidement amarré à un arbre. Ils voyageaient lentement à travers ce labyrinthe de rivières et de deltas, remontant quelquefois jusqu'au fond d'un *igaripé* ou crique, afin de trouver la terre ferme pour y prendre quelque repos, et leurs provisions s'épuisaient sans aucune chance de pouvoir les renouveler; pas un

pécari[1] ni un cabiai : car, malgré la facilité avec laquelle nagent les animaux de cette espèce, aucun ne paraît sur les bords de la rivière tant qu'elle n'est pas rentrée dans son lit. De temps en temps Guapo abattait bien un perroquet, un ara ou un aracari avec sa sarbacane ; mais c'était par hasard, et ces faibles ressources étaient bien vite absorbées. Les singes hurleurs se faisaient souvent entendre ; mais on ne les voyait pas, malgré tout le désir qu'on pouvait en avoir ; pas un des membres de la famille n'eût dédaigné en ce moment un morceau de rôti de singe, et chacun l'eût trouvé délicieux.

Un soir, ils étaient entrés au fond d'un igaripé où la rive permettait qu'ils descendissent à terre ; la crique n'était guère plus large que le radeau, et de grands arbres s'élevaient sur ses bords. En plusieurs endroits le jacitara épineux, palmier qui est une sorte de plante grimpante, s'élançait aux branches et traversait presque l'igaripé ; il leur fallut même éviter soigneusement les atteintes de cette liane singulière : car, si les espèces de griffes dont elle est armée avaient accroché les habits de l'un des passagers. celui-ci eût été enlevé du radeau, ou tout au moins ses vêtements eussent été mis en pièces.

1. Cochon sauvage.

XLVII

Les araguatos.

Nos voyageurs préparaient leur mince repas du soir, quand ils entendirent une bande de singes qui hurlaient au loin dans la forêt. Ce fait, très-commun dans les régions boisées de l'Amazone, principalement au lever et au coucher du soleil, ou bien encore à l'approche de l'orage, n'aurait pas attiré leur attention, si la voix des hurleurs n'avait été en se rapprochant et n'avait fait espérer à Guapo qu'il allait enfin avoir du gibier à la portée de ses flèches. Il pensait qu'arrivée au bord de la crique toute la bande serait obligée d'en faire le tour: car, si étroit que fût l'igaripé, il était encore trop large pour qu'un singe pût le franchir en sautant.

Au bout d'une demi-heure environ, la troupe hurlante apparut en effet sur les arbres élevés qui garnissaient la rive, à cinquante mètres de l'endroit où le radeau se trouvait amarré. Elle était composée d'individus d'assez grande taille, avec ces formes grêles qui caractérisent les singes à queue prenante; ce n'étaient pas des atèles comme la marimonda, mais de vrais hurleurs, ainsi qu'ils le prouvaient par leurs cris effrayants. Il existe plu-

sieurs espèces de hurleurs, et le nom d'araguatos fut donné par Guapo à ceux qui arrivaient. Leur pelage était d'un brun rougeâtre sur le dos et sur les épaules, un peu plus clair sur le devant du corps; et leur face nue, couverte de rides et d'un noir bleuâtre, avait beaucoup de l'expression des traits d'un vieillard. Leur poil épais et touffu leur donne quelque ressemblance avec un ours, et les a fait désigner par les naturalistes sous le nom de *simia ursina*. L'araguato a près d'un mètre jusqu'à la naissance de la queue, et ce membre est chez lui beaucoup plus long que le corps.

Ils pouvaient être une cinquantaine, qui, voyant l'igaripé, s'arrêtèrent à la cime de l'arbre le plus élevé de tous ceux qui se trouvaient sur la rive. L'un d'eux, plus grand et plus fort que les autres, paraissait être le chef de la bande, où bon nombre de femelles se distinguaient à leur petit qu'elles portaient sur le dos, comme les Indiennes et toutes les femmes sauvages le font pour leurs enfants. Le petit araguato avait les bras passés autour du cou de sa mère, dont il serrait la taille avec ses jambes, et, de plus, il tenait sa queue enroulée à la base de la queue maternelle, de manière à ne pouvoir en être détaché, précaution indispensable pour ne pas tomber au milieu des sauts que faisait la femelle, en passant de branche en branche, surtout d'un arbre à l'autre.

A la vue de l'igaripé qui leur barrait le passage, les singes éprouvèrent une déception évidente; ils avaient cru pouvoir continuer à longer la rivière et n'avaient pas compté sur l'obstacle qu'ils rencontraient tout à coup. Pourquoi, direz-vous, ne pas traverser la crique à la nage? rien n'était plus facile. Eh bien, vous vous trompez; ces créatures étranges qui passent leur vie au bord des fleuves, sur des arbres dont les branches effleurent le courant, ont peur de l'eau qu'elles voient sans cesse, et la craignent comme le feu. Un chat ne redoute pas plus de se mouiller les pattes qu'un singe le bout des doigts; encore un chat peut-il nager, ce que le singe ne sait pas faire. N'est-il pas singulier que, de tous les animaux, celui qui ressemble le plus à l'homme soit, ainsi que ce dernier, privé de la faculté naturelle dévolue à toutes les autres bêtes, de passer l'eau à la nage?

Il ressortait de tous les faits et gestes des araguatos que la rencontre de l'igaripé les désappointait complétement. La bande s'était formée en conseil pour décider du parti qui lui restait à prendre; à la branche supérieure siégeait le chef de la troupe, qui haranguait ses compagnons d'une voix retentissante accompagnée de nombreux gestes de la tête, de la main et de la queue, sans doute pleins d'éloquence. On a comparé ces discours aux craquements d'un chariot mal graissé, mêlés au

bruit des roues, et nos voyageurs étaient complétement de cet avis.

Toute l'assemblée prêtait à son chef une attention pleine de recueillement et gardait un décorum bien loin d'être observé au parlement d'Angleterre ou au congrès américain. Parfois l'un des enfants poussait un léger cri, ou se permettait d'étendre la main pour attraper un moustique; mais une tape que lui donnait sa mère, ou bien une secousse un peu violente, l'avertissait aussitôt qu'il fallait être sage, et le petit araguato redevenait immobile. Mais quand le vieux singe eut terminé sa harangue, ce fut un bruit qu'on n'égala jamais dans aucune assemblée. Chaque membre semblait avoir quelque chose à dire et n'attendait pas que la parole lui eût été accordée; ce fut un exposé général de toutes les opinions présentées en même temps, dans un langage dont toutes les charrettes et toutes les roues du monde ne donnent pas une idée.

Néanmoins, au plus fort du vacarme, le président fit taire d'un signe toute la bande bruyante, et chacun redevint muet et impassible pour écouter sa parole vénérée. Probablement il rappelait à la question ces orateurs fougueux, et indiquait le moyen de franchir l'igaripé : car du doigt il désignait la crique, et le regard des auditeurs suivit au même instant la direction qu'il imprimait à son geste.

XLVIII

Un pont sur un igaripé.

Immédiatement au bord de l'eau se trouvait un arbre dépourvu de branches jusqu'à une grande hauteur; un arbre semblable s'élevait sur l'autre rive, et l'extrémité des rameaux, qui s'étendaient horizontalement, n'était séparée, de part et d'autre, que par un espace d'environ six ou sept mètres. Ces deux arbres semblaient être l'objet d'une attention particulière de la part de nos araguatos, et l'on voyait clairement que l'orateur calculait avec toute l'assemblée la distance qui séparait les deux cimes. « Assurément, ils ne songent pas à sauter d'un arbre à l'autre, dit Léon à Guapo; il leur faudrait des ailes pour franchir cet espace? » Comme l'Indien allait répondre, les singes commencèrent à se mettre en mouvement afin d'exécuter la détermination qu'ils venaient de prendre. Au commandement de leur chef, plusieurs membres de l'assemblée, choisis parmi les plus vigoureux, sautèrent sur l'arbre dont on s'était si vivement occupé, gagnèrent l'une des branches horizontales qui se projetaient directement au-dessus de la crique, et se laissèrent tomber successivement, en s'attachant l'un à l'autre par la queue, ainsi que

LE PONT DU SINGE (Page 296.)

nous l'avons vu faire par les marimondas, alors qu'elles voulurent escalader le pupunha pour en avoir les fruits. Quand la chaîne vivante fut ainsi formée, les singes qui la constituaient, frappant en même temps les autres branches avec leurs pieds, lui imprimèrent un mouvement d'oscillation qui s'accrut graduellement et permit à l'araguato, dernier anneau de cette chaîne, de saisir l'une des branches de l'arbre qui s'élevait du côté opposé; il s'y cramponna fortement et le pont se trouva construit. Un cri d'applaudissement retentit aussitôt de la part des singes, qui tous avaient gardé le silence pendant l'opération, excepté pourtant le vieux chef qui, de la voix et du geste, avait dirigé la manœuvre.

La troupe dès lors effectua sa traversée; deux vieux mâles passèrent les premiers, probablement pour s'assurer de la solidité du pont; les femelles vinrent ensuite, chargées de leur précieux fardeau, puis tout le reste de la bande franchit le pont à son tour.

Ce spectacle réjouissait fort nos voyageurs; ils ne pouvaient s'empêcher de rire de toutes les grimaces des singes sur le dos desquels on passait, et qui mordaient la queue et les jambes de leurs camarades au point de les faire crier. Le chef restait à l'arrière-garde; comme un brave officier qui doit assurer d'abord le salut de l'équipage avant de

songer au sien, il ne quitta son poste que quand le dernier de la bande fut arrivé à bon port. Sa démarche était plus lente que celle des autres singes et annonçait une dignité plus haute; personne ne lui mordit les jambes et n'osa tenter à son égard la plus légère malice.

La crique était franchie, le pont lui-même n'avait plus qu'à se rompre et à suivre la troupe dont il faisait partie; la chose était bien simple; que le premier anneau lâchât prise, et toute la chaîne allait se trouver suspendue à la branche qui était sur l'autre bord. Mais Guapo, qui se rappelait combien toute la famille était à court de vivres, ne pouvait plus longtemps contenir son impatience; il leva sa sarbacane, et sa flèche alla frapper au cou l'araguato qui rattachait le pont à la rive opposée. Quelques secondes ne s'étaient pas écoulées que le pauvre singe, en dépit de tous ses efforts, laissa retomber ses bras, qui se dénouèrent sous l'influence du curare. Celui qui était à l'autre bout de la chaîne, croyant que le moment était venu de s'élancer à son tour, lâcha sa branche, précisément à l'instant où le malheureux blessé abandonnait la sienne, et le pont tout entier s'abîma dans la crique, au bruit des hurlements de tous les araguatos, qui attendaient leurs compagnons pour se remettre en marche et continuer leur route. Guapo se précipita dans le canot, et d'un seul coup de pagaie fut au

milieu des singes qui se débattaient de leur mieux et faisaient de vains efforts pour atteindre la rive. Quelques-uns, néanmoins, ceux qui en étaient le plus près, gagnèrent le bord et s'échappèrent; trois autres furent pris par le chasseur; le reste fut noyé.

Le résultat de cette aventure permit à la famille de faire un bon souper; mais les lamentations des araguatos, pleurant leurs compagnons, durèrent jusqu'au matin, et pas un des voyageurs ne put fermer l'œil de la nuit.

XLIX

Le lamantin.

Les singes et la cassave, avec quelques bananes sèches, fournirent une ample nourriture aux passagers du radeau pour le lendemain et le surlendemain; le soir du troisième jour, Guapo captura une grande tortue qui vint relever leur ordinaire en apportant quelque variété dans le menu.

Le radeau avait été dirigé vers la rive, et on était en train de l'amarrer, quand Léon aperçut quelque chose de brunâtre qu'il n'aurait pas remarqué sans les rides que ce petit objet faisait naître à la surface de l'eau.

« Un serpent! Non, je ne le crois pas; mais cela y ressemble, s'écria Léon.

— C'est une tortue, du moins je le suppose, » répondit à son fils doña Isidora, que le mot de serpent avait fait tressaillir.

Guapo releva la tête et regarda la rivière à l'endroit que désignaient Léon et Léona.

« Oui, certes, dit-il, c'est une tortue, et des plus grosses encore; ne bougez pas, et j'espère que nous pourrons l'avoir. »

La tortue était bien à trente pas du radeau, et il semblait difficile qu'on pût atteindre avec la sarbacane le petit bout de sa tête, que seul on distinguait à la surface de l'eau; quant à faire pénétrer le poison à travers sa carapace, il était impossible d'y songer. Mais Guapo avait encore d'autres armes qu'il s'était faites dans ses heures de loisir; il prit son arc et mit une de ses flèches sur la corde. La famille attentive ne comprenait pas qu'il fût plus aisé d'envoyer le trait mortel avec l'arc qu'avec la sarbacane, et attendait le résultat de l'entreprise sans oser croire au succès. Quel ne fut pas son étonnement quand, au lieu de viser la tortue comme on s'y attendait, Guapo sembla vouloir tirer sa flèche en l'air, ce qu'il fit en effet; mais, arrivée à une certaine hauteur, la flèche se retourna, descendit et vint retomber sur le dos de la tortue. Celle-ci plongea tout à coup et, au grand chagrin des spectateurs, la flèche, détachée de la carapace, flotta sur la rivière; pourtant Guapo ne témoignait

ni dépit ni surprise, et, sautant dans le canot, il se dirigea vers la flèche, qu'il paraissait vouloir reprendre et qui, au moment où il s'en approchait, s'éloigna comme si quelqu'un ou quelque chose l'eût traînée après soi. La pointe de cette flèche était effectivement restée sur le dos de la tortue ; le trait seulement s'en était brisé sous la pression de l'eau, quand l'animal avait plongé brusquement, et, retenu à la pointe par une corde assez longue, il servait de bouée indicatrice qui permit à l'Indien de retrouver la tortue. Aussi Guapo, qui avait saisi le trait flottant, parvint-il, après quelques manœuvres prudemment exécutées, à traîner sa capture sur la rive, où l'on put voir, dans cette belle prise, la tortue qu'on appelle *jurara tataruga*, ou grande tortue des Portugais, et dont la carapace avait près d'un mètre de diamètre.

La méthode suivie par Guapo dans cette occasion est celle qu'emploient les Indiens de l'Amazone, qui se servent aussi pour cette pêche de harpons et de filets d'une grande solidité ; leur flèche est toujours dirigée verticalement, et la ligne qu'elle doit parcourir est calculée avec tant de justesse, que le dard retombe presque toujours sur la carapace, où il s'enfonce. Il est bien rare qu'un bon archer manque la jurara, qu'il attaque de la sorte et qui lui échapperait s'il la visait directement : car cette tortue ne montre jamais que le bout de ses

mandibules au-dessus de l'eau, et le trait, si bien lancé qu'il fût, glisserait inévitablement sur l'écaille du chélonien, si on lui imprimait une direction horizontale.

Dans les villes de l'Amazone inférieure, où les tortues sont apportées au marché, on voit sur la carapace de ces animaux le petit trou carré que la flèche du pêcheur y a fait en s'y fixant.

Guapo ne perdit pas une minute et convertit sa tortue en un hachis que l'on put emporter, et qui servit pendant quelque temps à varier le souper de la famille.

Mais une bien autre capture devait signaler le jour suivant et fournir bien plus ample matière à pâté; ce n'était rien moins qu'une vache. Ils étaient donc arrivés, penserez-vous, à quelque établissement, puisque le bétail ne saurait vivre à l'état sauvage dans les forêts de cette région, où les pumas, les jaguars et les vampires l'auraient bientôt détruit.

Nullement; plusieurs centaines de kilomètres séparaient encore nos voyageurs de tout endroit cultivé; mais l'animal dont nous parlons n'a rien de commun avec les vaches européennes, si ce n'est pourtant qu'il vit d'herbe comme elles. Il s'agit d'une espèce de poisson que l'on a parfois désigné sous le nom de *vache marine;* ce qui n'est pas exact, puisqu'il habite aussi les fleuves de l'Amérique tro-

picale. Les Portugais l'ont nommé *poisson-vache*, et nous l'avons appelé *lamantin*.

Ce curieux animal a plus de deux mètres de long et un mètre et demi de tour à la partie la plus grosse de son corps, qui se rétrécit en une queue plate, horizontale et demi-circulaire; il porte aux épaules deux puissantes nageoires de forme ovale qui lui servent de bras; son cou est nul et sa tête, qui n'est pas très-large, terminée par un mufle avec des lèvres charnues, ressemble un peu à celle d'une vache, ce qui explique pourquoi les Portugais l'ont appelé *peixe boi*. Sa lèvre supérieure est surmontée de soies roides, et un poil rare est éparpillé sur tout le reste de son corps. Ses yeux et ses oreilles sont d'une extrême petitesse relative, ce qui ne l'empêche pas de bien voir et de bien entendre, si l'on en juge par la difficulté qu'on éprouve à l'approcher. Sa robe est d'un gris de plomb obscur, marquée sur le ventre de taches couleur de chair; il porte sous la peau une épaisse couche de graisse d'où l'on tire une huile excellente. Dépourvu de membres inférieurs, ses deux nageoires, très-développées, sont, comme nous l'avons dit, de véritables membres, dont les os correspondent à ceux du bras de l'homme; elles se terminent par cinq doigts à jointures distinctes et qui néanmoins, complétement enfermées dans un étui inflexible, n'ont pas de mouvement qui leur soit propre.

Mais de tous les traits qui distinguent le lamantin et le séparent des poissons, le plus caractéristique est sans contredit sa qualité de mammifère ; la femelle porte, dans cette espèce, deux mamelles pectorales, c'est-à-dire placées sur la poitrine. Cet animal est herbivore, il paît l'herbe des fleuves et nage très-rapidement, ce qui rend sa capture difficile. On emploie pour le prendre des filets très-solides, que l'on place en travers de l'embouchure des rivières ou à l'entrée des criques ; mais le plus souvent on le harponne. Sa chair, qui pour le goût tient le milieu entre celle du bœuf et celle du cochon, est extrêmement estimée ; cuite et confite dans son huile, comme celle de la tortue, elle se conserve pendant plusieurs mois.

Nos voyageurs, le lendemain matin du jour où Guapo avait pris la jurara, virent dans l'eau transparente un animal singulier qu'ils ne connaissaient pas et qui tenait entre ses bras deux petites créatures pareilles à lui, dressées contre sa poitrine : c'était un lamantin nourrissant ses deux petits.

Toute la famille regardait avec intérêt ce spectacle touchant d'amour maternel, d'autant plus frappant chez un animal proche parent des poissons, quand un objet brillant passa rapidement au milieu des spectateurs et s'enfonça dans la rivière ; immédiatement la surface de l'eau se teignit de sang, et l'on vit le lamantin se débattre et faire tous ses ef-

forts pour échapper à l'ennemi qui l'avait attaqué. Mais le harpon de Guapo était profondément entré dans son corps, et l'Indien, avec l'aide de son maître, le hala sur la rive, où ils l'attirèrent à grand'peine et où bientôt il fut découpé par morceaux et transformé en conserve. Tous les vases qu'avaient nos voyageurs furent remplis de sa chair et de sa graisse, et, quelques heures plus tard, nos passagers, certains de ne pas manquer de vivres pour quelque temps au moins, regagnèrent le milieu du fleuve et continuèrent leur route avec plus de confiance que jamais dans l'avenir.

L

Après bien des journées d'une navigation dificile, le radeau entra dans le fleuve des Amazones, dont les eaux d'un vert-olive jaunâtre avaient encore deux mille trois cents kilomètres à parcourir avant de se mêler à la mer. Le courant était rapide, le lit du fleuve sans obstacle, et nos voyageurs ne faisaient pas moins de soixante-quinze à quatre-vingts kilomètres par jour, au milieu d'une contrée plate et d'un aspect qui eût été monotone, sans les brusques détours que décrivait la grande rivière, et la végétation splendide et variée qui se voyait sur ses bords.

Presque chaque jour ils croisaient l'embouchûre

de quelque affluent, et, parmi ces nombreux tributaires du fleuve immense, plusieurs leur semblèrent aussi larges que l'Amazone elle-même. Ce qui surtout frappait leur attention chaque fois qu'ils rencontraient ces rivières, c'était la différence de couleur que présentaient leurs eaux, tantôt blanches avec une teinte olive, tantôt bleues et limpides, ou bien noires comme de l'encre, celle du Rio Negro, par exemple, dont l'un des affluents, le Casiquiare, joint l'Amazone à l'Orénoque.

Cette diversité de couleur a fait classer les rivières de ce bassin en rivières blanches, bleues et noires; les rouges, qui se rencontrent fréquemment dans l'Amérique du Nord, n'existent pas dans la région de l'Amazone. Cette variété de nuances est attribuée à la nature du sol que traversent les cours d'eau qui les portent. Il ne faut pas croire que les rivières comme l'Amazone, qui est olivâtre, ou le Rio Branco, dont l'eau est d'une blancheur presque égale à celle du lait, doivent uniquement la teinte de leurs ondes au limon qu'elles roulent et qu'elles tiennent en suspension : car de l'eau puisée dans leur lit, et qui a complétement déposé tout ce qu'elle pouvait contenir, garde néanmoins la nuance qu'elle avait dans son cours; les rivières bleues coulent d'ailleurs sur le roc, et la transparence de leurs eaux n'est troublée par aucune matière terreuse. Les rivières noires sont les plus remarquables de toutes :

pareilles à des fleuves d'encre, lorsqu'elles sont profondes, le sable qui forme ordinairement le fond du lit où elles coulent apparaît comme une couche d'or; l'eau qu'on y puise garde sa teinte sombre dans le vase où on la conserve, et ressemble à celle des petits étangs qu'on trouve dans les tourbières. On suppose que cette couleur est due aux racines de la salsepareille, qui croît sur le bord de ces fleuves; il est possible que cette plante et les feuilles de beaucoup d'autres soient la cause de ce phénomène, qu'on n'a jamais expliqué autrement que par la décomposition des substances végétales que charrie le cours d'eau qui le présente. Ces rivières traversent en effet les régions les plus boisées de la forêt qui les renferme.

Il est à remarquer aussi qu'il n'y a pas de moustiques sur leurs rives [1], et c'est un fait d'une plus

1. M. de Humboldt dit, en parlant des eaux noires * qu'il a vues dans le bassin de l'Orénoque : « L'absence de crocodiles, mais aussi l'absence de poissons, le refroidissement de la température, un moins grand nombre de moustiques, un air plus salubre, tels sont les traits qui caractérisent la région des fleuves noirs; vraisemblablement ces fleuves doivent leur singulière couleur à une dissolution d'hydrogène carboné, à la richesse de la végétation des tropiques et à la multitude de plantes dont leur lit est couvert. J'ai remarqué, en effet, ajoute-t-il, que sur la pente occidentale du Chimborazo, près de la mer du Sud, les eaux débordées du Rio de Guayaquil prennent peu à peu une teinte analogue à celle du café, lorsqu'elles ont séjourné quelques semaines sur les prairies qu'elles traversent. »

* Ces eaux généralement appelées *eaux noires*, dit ailleurs M. de

grande importance que vous ne l'imaginez. Peut-être pensez-vous qu'un insecte aussi petit n'est qu'ennuyeux et fatigant; mais, en réalité, des colons se sont vus forcés d'abandonner leurs établissements, chassés qu'ils en étaient par les moustiques, véritable fléau de l'Amérique tropicale, bêtes féroces toujours altérées de sang, et plus redoutées que les pumas, les serpents, les crocodiles et le jaguar lui-même.

Les jours se succédèrent, et nos voyageurs, après mille incidents trop longs à raconter pour faire partie de ce petit volume, passèrent l'embouchure du Rio Negro et se trouvèrent dans une contrée d'aspect tout différent de celui qu'avait eu jusqu'ici la plaine qu'ils avaient traversée. Le paysage, en approchant des bouches de la grande rivière, devient accidenté; des montagnes s'aperçoivent à l'horizon, et, les unes se dirigeant au nord vers la Guyane, les autres s'inclinant au sud vers le Brésil, prolongent parfois leurs ondulations jusqu'aux bords du grand fleuve.

Il y avait un mois qu'ils étaient entrés dans la rivière des Amazones, et plus du double qu'ils avaient quitté leur maison de la forêt, quand ils arrivèrent au grand Para, et débarquèrent dans le

Humboldt, toujours en parlant de celles du bassin de l'Orénoque, ont la teinte du café; elles prennent à l'ombre des buissons de palmiers la couleur de l'encre; enfermées dans des vases transparents, elles sont d'un jaune d'or. (*Note du traducteur.*)

port de cette ville brésilienne. Ici don Pablo était libre ; il pouvait aller où bon lui semblerait et disposer de sa cargaison à loisir et comme il l'entendrait. Il entra pour une part dans le fret d'un navire qui se destinait à faire voile pour le Nord, et partit avec sa famille et toutes ses denrées pour New-York, où il vendit son quinquina, ses racines de salsepareille et sa vanille. Après avoir fait vingt mille dollars de toute sa cargaison, tous frais payés, il s'installa aux États-Unis, pour y attendre le jour où le Pérou serait délivré de ses oppresseurs. Dix ans après, les provinces espagnoles de l'Amérique se levèrent tout à coup au nom de l'indépendance, et, pendant les dix années qui suivirent, non-seulement don Pablo, mais encore Léon, devenu maintenant un homme, prirent une part active dans cette guerre sainte, où ils se firent remarquer. Tous les deux combattirent aux côtés de Bolivar, à la grande bataille de Junin, qui couronna les succès de l'armée patriote et fut une victoire décisive.

A la fin de la guerre, don Pablo était général de division et son fils avait acquis le grade de colonel ; mais, aussitôt que la paix fut assurée, ils rentrèrent dans la vie civile, ne croyant pas que la dignité militaire où les avait élevés leur courage pût être regardée comme une profession, et pensant que, quand la paix est faite, le métier de soldat ne con-

vient plus à personne : opinion que je partage complétement.

Don Pablo revint à ses études et se consacra tout entier à la science; Léon se mit à la tête d'une expédition de cascarilleros qu'il organisa, et retourna dans la Montaña, où il passa plusieurs années à exploiter les cinchonas; exploitation qui, bien conduite, le rendit l'un des plus riches parmi les *ricos* péruviens.

Guapo, qui n'avait pas vieilli d'un jour depuis l'époque où nous avons fait connaissance avec lui, était le chef des cascarilleros, et eut maintes fois l'occasion, dans ses allées et venues de Cuzco à la Montaña, de faire bon nombre de coccadas avec son ami le vaquero.

Doña Isidora vécut de longs jours, aimée et vénérée de tous ceux qui la connurent, et Léona fut la beauté de Cuzco. Elle se maria dans cette ville ainsi que Léon; et si vous y alliez aujourd'hui, vous y verriez une quantité de petits Léon et de petites Léona, aux grands yeux noirs bien ouverts, aux cheveux bruns et bouclés, descendant tous de notre famille de proscrits, de nos exilés dans la forêt.

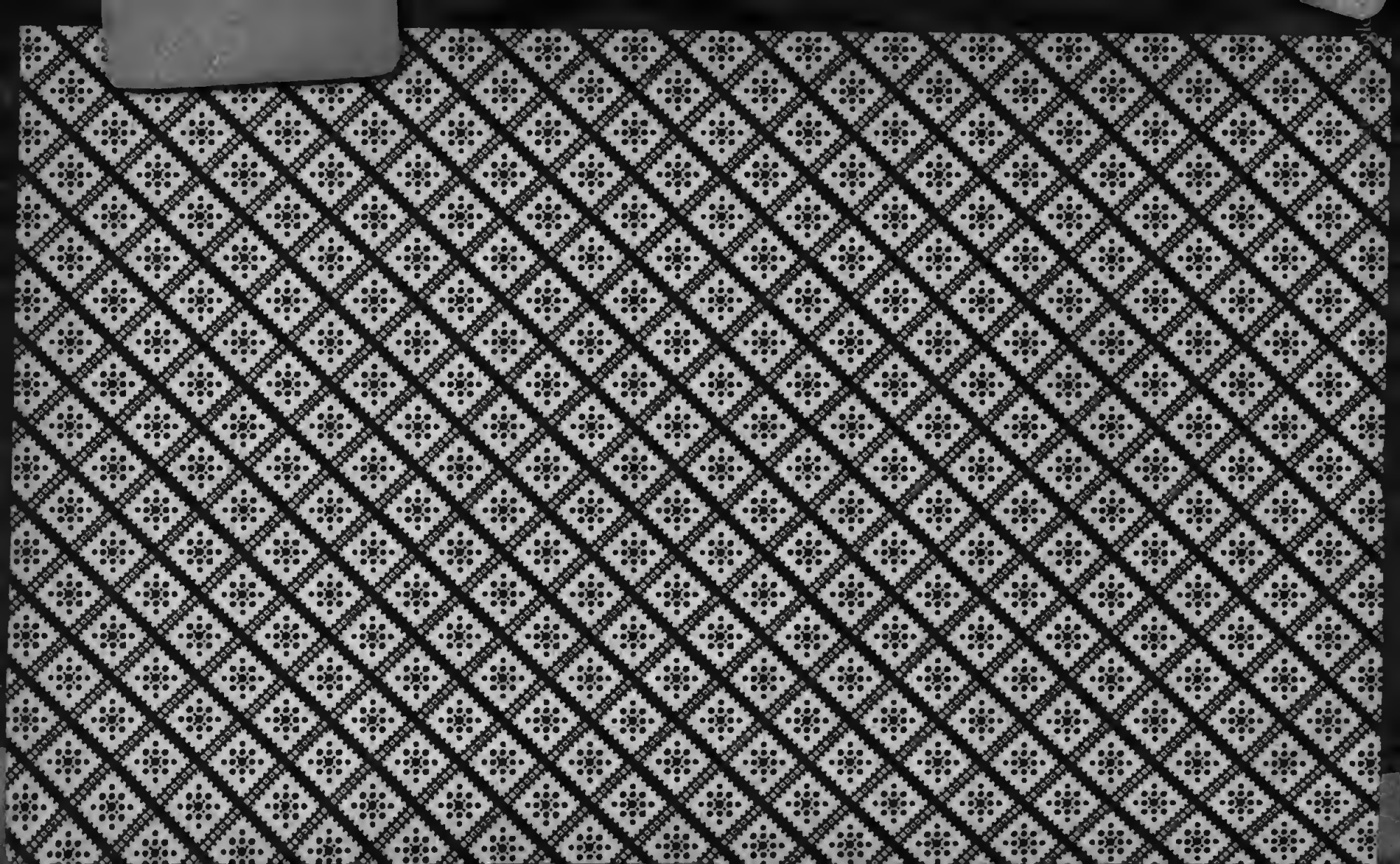
FIN.

19236

TABLE.

		Pages.
I.	La plus vaste forêt de la terre	1
II.	Les réfugiés	5
III.	Les arbres-poison	16
IV.	Le souper de Guapo	22
V.	La puna	26
VI.	Le taureau de la puna	31
VII.	Le vaquero	36
VIII.	Lamas, alpacas, vigognes et guanacos	43
IX.	Une chasse à la vigogne	49
X.	Capture d'un condor	57
XI.	Une route péruvienne dans la montagne	60
XII.	Rencontre au-dessus de l'abîme	65
XIII.	La croix dans la forêt	71
XIV.	La mission abandonnée	78
XV.	Le guaco et le serpent de corail	84
XVI.	Le bois de palmiers	90
XVII.	Une maison de palmier	94
XVIII.	Le tapir	101
XIX.	Les flèches empoisonnées	109
XX.	L'arbre à lait	117
XXI.	Le gymnote et le poisson cannibal	123
XXII.	Les cinchonas	129
XXIII.	Un couple de marcheurs peu rapides	134
XXIV.	Les cascarilleros	143
XXV.	Le puma et le grand ours fourmilier	145
XXVI.	Attaque des fourmis blanches	151
XXVII.	Le fourmi-lion	159

		Pages.
XXVIII.	Le tatou-poyou et le cerf mort	166
XXIX.	Une chasse à l'armadille	171
XXX.	L'ocelot	178
XXXI.	Une famille de jaguars	186
XXXII.	Le radeau	195
XXXIII.	La protection du frère	201
XXXIV.	Le vampire	206
XXXV.	Les marimondas	216
XXXVI.	La mère marimonda	226
XXXVII.	Un hôte inattendu	230
XXXVIII.	Les cabiais et le crocodile	238
XXXIX.	Le jaguar et le crocodile	243
XL.	L'anaconda	248
XLI.	Une réunion d'arbres curieux	255
XLII.	Fête dans la forêt	262
XLIII.	Des œufs sur une étendue de plusieurs acres	269
XLIV.	Combat	277
XLV.	Deux vautours courageux	283
XLVI.	Le Gapo	287
XLVII.	Les araguatos	292
XLVIII.	Un pont sur un igaripé	296
XLIX.	Le lamantin	301
L.		307

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21